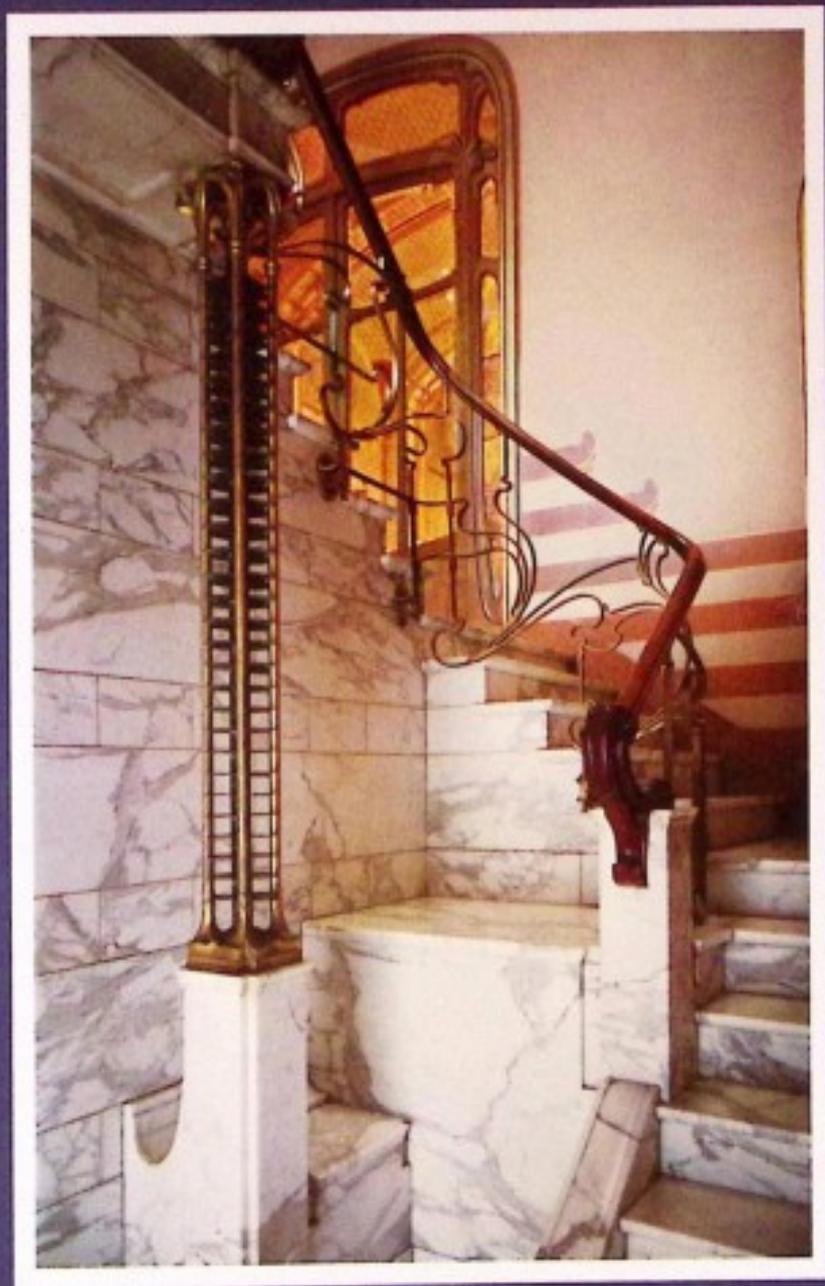


BRABANT



Nos suggestions



SCHAERBEEK

Le 6 avril 1974, un grand cortège carnavalesque parcourra, dans l'après-midi, les rues de Schaerbeek. Vingt-deux groupes folkloriques belges et étrangers participeront à cette importante manifestation dont ce cocasse ensemble carnavalesque (photo ci-contre) de Bergen-op-Zoom (Pays-Bas).



LEMBEEK

Le 15 avril 1974 (lundi de Pâques) aura lieu, à Lembeek, la pittoresque Marche militaire Saint-Véron. Partant de Lembeek, à 8 heures, elle effectue un vaste péripète par les communes avoisinantes. Sur notre document, on voit un imposant groupe de cavaliers traversant la commune de Tubize.

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts
 Rédaction : Yves Boyen
 Conseiller technique : Georges Van Assel
 Présentation : Nadine Willems
 Administration : Rosa Spitaels
 Imprimerie : Lacontl s.a.
 Photogravure : Lemaire Frères
 Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 50 F. Cotation : 200 F.

Siège : rue Saint-Jean 4
 1000 Bruxelles

Tél. : (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
 Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 350 F au C.C.P. 3857.76.

BE ISSN 0006-8616

SOMMAIRE 1-1974

Prélude à l'Année du Folklore, par Roger De Wulf	2
Le folklore en Brabant, au fil des mois, par Yves Boyen	6
Hakendover, les fêtes de la piété, par Philippe Dewolf	16
Philippe Denis, par Jacqueline Berghmans	24
Brabant ! Ma terre..., par Marius Leonard	30
Clabecq, par Emile Poumon	32
A travers Saint-Josse-ten-Noode, par Joseph Delmelle	40
Le Moulin Winderickx, à Alseberg, par Paul Martens	44
Les Nivellois de jadis à la recherche d'un Hôtel de Ville, par Marcel Vanhamme	50
Il est bon de savoir que...	59
Les manifestations culturelles et populaires	64

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Prélude à l'Année du Folklore : « Belga », G. Van Damme et Christian Dehennin; Folklore en Brabant au fil des mois : Collection Guy de Streeel, S.I. et Comité du Cortège Marial de Hal, S.I. de Nivelles, Gilde des Kasseistampers, Stella Artois, René Dufond, Jos Luyten, T.I.B., « Het Laatste Nieuws », Philippe Dewolf, Photo News Service, Acta, A.C.L. et Fédération Touristique du Brabant; Hakendover : Philippe Dewolf, Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, J. Leyssens, Simon Tilkens et Acta; Philippe Denis : Willy Caussin; Brabant, ma terre : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant; Clabecq : Hubert Depoortere et Georges de Sutter; Les Nivellois de jadis à la recherche d'un Hôtel de Ville : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, H. Isselée, Georges de Sutter, Clément Dessart et P. Sanspoux; Saint-Josse-ten-Noode : Bibliothèque Royale de Belgique, Michel Delmelle et Georges de Sutter; Moulin Winderickx : documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur; Il est bon de savoir que : Candid Pix Press Service, Fédération Touristique Luxembourgeoise, Brussels-Sheraton Hotel, Fédération Touristique du Brabant; Le cliché représentant le duc de Wellington nous a été aimablement prêté par « La Revue Nationale »; Suggestions : Parquin et cliché « Le Folklore Brabançon ».

Couverture : Musée Horta, à Saint-Gilles : détail de l'escalier principal (Photo : le Berrurier).



Prélude à l'Année du Folklore

d'avril 1974 à mars 1975

par Roger DE WULF

Député permanent
Président de la Commission du Folklore brabançon.

ENCOURAGE par l'immense succès rencontré, depuis quelque quinze ans, par les diverses campagnes qu'il avait lancées en vue d'assurer une promotion aussi efficace que possible du tourisme et de la culture dans notre pays, le Commissariat Général au Tourisme a décidé de poursuivre dans cette voie tout en veillant à renouveler aussi judicieusement que possible les thèmes proposés au public de manière à entretenir aussi bien en haute qu'en basse saison une animation quasi permanente. Dans cette optique, il a pris l'initiative particulièrement heureuse de placer l'année 1974 sous le signe du folklore.

Fort de l'engouement extraordinaire suscité par les précédentes entreprises (au total 1.100.000 visiteurs ont été dénombrés dans nos demeures historiques en 1971, qui fut l'année des châteaux, tandis que, d'après un bilan qui n'est encore que provisoire, plus de 1.200.000 touristes ont parcouru nos béguinages ou visité nos abbayes au cours de l'opération 1973 centrée sur ces prestigieux témoins du passé), le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant entend, de concert et en étroite association avec la Fédération Touristique du Brabant, appuyer généreusement cette campagne nationale, tout d'abord en mettant l'accent sur les traditions populaires restées vivaces en Brabant, ensuite en organisant dans le cadre des domaines provinciaux de Huizingen et d'Opheylissem, ainsi qu'au nouveau Centre provincial de récréation de Kessel-Lo, diverses fêtes populaires où le folklore brabançon jouera comme il se doit, le rôle de vedette. Ce festival, où se produiront des groupes populaires issus de notre bon vieux terroir brabançon, débutera le 26 mai prochain, à Huizingen, par un rassemblement massif des Gildes brabançonnes, et s'étalera en partie sur l'avant et sur l'arrière-saison touristique. La revue « Brabant » vous donnera tous détails ultérieurement.



Le moulin à vent d'Opprebais figure en bonne place parmi les quelque quinze moulins à vent et à eau sauvés à la suite de l'Opération Moulins.

En dehors de ces manifestations, à caractère exceptionnel, celles qui relèvent plus spécifiquement des traditions populaires seront célébrées, dans la majorité des cas, avec un faste tout particulier. Pour quelques-unes, hélas, en voie de disparition ou sur le point de s'étioler, nous formons des vœux pour que 1974 soit pour elles aussi une année de grâce et qu'elle leur offre l'occasion d'un nouveau départ afin que notre patrimoine folklorique, constitué patiemment au fil des siècles et dont nous sommes à la fois les dépositaires et les garants, puisse encore, dans l'avenir comme par le passé, distraire, amuser, charmer, étonner, captiver et émouvoir de nombreuses générations car, comme le clamait déjà, voici plus de deux millénaires, le délicieux poète latin Térence : nous sommes des hommes et rien de ce qui est humain ne nous est étranger.

Le maintien et la sauvegarde de nos traditions populaires au même titre d'ailleurs que la préservation et l'enrichissement de notre patrimoine culturel et communautaire ont été au premier plan des préoccupations du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant déjà à l'époque de sa création, en 1920, mais surtout depuis sa restructuration en 1957. C'est ainsi que, outre l'édition d'une revue trimestrielle, intitulée « Le Folklore Brabançon » et dont le premier numéro remonte à 1921, le Service a, dans le cadre de son exaltante mission, pris une part active aux campagnes nationales organisées en 1959 et 1968 en vue de déclencher au sein de toutes les couches de la population un vaste mouvement d'opinion en faveur de ces conservatoires de notre Culture que sont nos musées. En ces deux circonstances, le Service a publié, de concert avec la Fédération Touristique du Brabant, un répertoire des musées, églises-musées et châteaux-musées implantés en Brabant (l'édition 1968 vendue au



Lors des mémorables fêtes breugheliennes qui se déroulèrent, en octobre 1969, dans le riant Domaine provincial, à Huizingen, nos Souverains très détendus eurent un mot aimable à l'adresse de chaque groupe de participants.

prix symbolique de 5 F, est encore disponible), qui constitue une entrée en matière claire et pratique à la visite de ces établissements. La contribution du Service à l'Opération Moulins (1960), qui avait pour but d'assurer la survie de ces émouvants témoins du passé que sont nos moulins à vent et à eau, se concrétisa d'une part, par le sauvetage « in extremis » d'une quinzaine de ces archaïques constructions, et, d'autre part, par l'édition d'un ouvrage « Les Moulins du Brabant », fort de 328 pages et comportant l'inventaire de tous les moulins à vent et à eau visibles en Brabant et de la majorité des moulins à vent ou hydrauliques disparus au fil des siècles. Cette intéressante étude comblait, au surplus, une lacune car aucun travail de ce genre ni de cette ampleur n'avait été entrepris jusqu'alors non seulement en Brabant, mais aussi, croyons-nous, en Belgique.

Il convient de souligner ici que les diverses activités du Service de Recherches Historiques et Folkloriques que nous esquissons dans ce message n'auraient pu voir le jour sans la sollicitude constante et le concours actif tant de la Députation permanente que du Conseil provincial du Brabant. C'est grâce à ce soutien des autorités provinciales que le Service fut en mesure de monter, au Centre Culturel d'Uccle, en février 1960, un spectacle folklorique qui fut l'occasion d'un rassemblement à la fois exceptionnel et insolite de géants brabançons dont c'était pour la plupart le baptême... des feux de la rampe. C'est aussi grâce à ce soutien que nous avons pu organiser, en 1962, deux grandes expositions d'art et de prestige; la première placée sous le thème « Ile-de-France-Brabant » et qui eut pour théâtre successivement le château de Sceaux et le Palais des Beaux-Arts (Bruxelles) dans le cadre des cérémonies de jumelage du Brabant avec l'ancien département de la Seine, la seconde axée sur la carrière diplomatique de Rubens, au travers de tableaux et gravures d'époque, et qui se déroula au château du Steen,



Le majestueux Domaine provincial, à Opheyliissem, servira de cadre prochainement à un grand rassemblement de groupes folkloriques issus de notre bon vieux terroir brabançon.

à Elewijt, là même où le génial artiste passa les derniers étés de sa vie. C'est encore grâce à cet appui des autorités provinciales que le Service fut en mesure de clôturer en beauté les cérémonies du 400^e anniversaire de la mort de Pierre Bruegel le Vieux en organisant au Domaine provincial de Huizingen, en octobre 1969, des fêtes typiquement breugheliennes dont chaque détail est resté gravé dans la mémoire des dizaines de milliers de spectateurs ravis. C'est toujours, fort de ce soutien, que le Service négocia, en 1972, l'achat par la Province de Brabant de la Ferme-Musée du Caillou — qui fut, comme chacun le sait, le dernier Quartier Général de Napoléon avant la débâcle du 18 juin 1815 — assurant du même coup le sauvetage définitif de cette demeure historique. C'est enfin, grâce à cette caution des autorités provinciales que nous avons été et que nous sommes toujours en mesure d'appuyer financièrement les groupements qui ont inscrit à leur programme la défense, le maintien ou la renaissance de nos vraies valeurs traditionnelles.

Avant de présenter dans les pages qui suivent un large éventail des principales manifestations qui se dérouleront en Brabant, dans le cadre de l'année du folklore, qu'il nous soit permis de former un vœu. Que cette campagne puisse susciter une prise de conscience collective de la richesse mais aussi de la valeur incommensurable du patrimoine communautaire légué par nos aïeux et que les touristes tout comme les amateurs de pittoresque, qui prendront nombreux le chemin de nos villes et de nos villages pour se mêler intimement à la vie populaire, puissent découvrir au-delà de ces cortèges hauts en couleurs, de ces processions hiératiques, de ces carnivals endiablés, de ces spectacles chatoyants ou de ces scènes de la vie quotidienne, un reflet de cette âme brabançonne qui a contribué si puissamment à l'éclosion, à l'efflorescence et à l'épanouissement de notre folklore tant profane que sacré.

Le Folklore en Brabant au fil des mois

Important : Ce calendrier est communiqué **sous réserve de modifications ultérieures**. Nous invitons, en conséquence, les lecteurs à consulter, avant d'entreprendre leurs déplacements, la rubrique « les manifestations culturelles et populaires » qui paraît dans chaque numéro de la revue bimestrielle « Brabant » ou encore à téléphoner à nos services 02/13.07.50.

A consulter également le Bulletin mensuel d'Information publié par le Commissariat Général au Tourisme, ainsi que le « B.B.B.-Agenda », hebdomadaire officiel du T.I.B. — Tourisme Information Bruxelles (vendu dans les librairies et au T.I.B., 12, r. de la Colline, 1000 Bruxelles).

6 AVRIL 74

Schaerbeek

La **veille du dimanche des Rameaux**, soit, en 1974, le 6 avril, un grand **cortège carnavalesque** parcourt, dans l'après-midi, les principales artères de cet important faubourg de Bruxelles. Y participeront, cette année, outre diverses associations belges, des groupes en provenance de France et des Pays-Bas. Au total, vingt-deux groupes carnavalesques défilent, dès 14 h 30, dans les rues de Schaerbeek. La place Colignon

servira de cadre au spectacle final. Signalons que ce cortège carnavalesque aura lieu désormais tous les deux ans.

7 AVRIL 74 (RAMEAUX)

Hoegaarden

La **Procession des Rameaux** s'est maintenue dans sa forme primitive et c'est toujours la vénérable Confrérie des Douze Apôtres, fondée en 1631, qui veille scrupuleusement au déroulement de la cérémonie. Dans la procession, qui sort après la grand-messe, figure une vieille statue du XVI^e siècle, représentant le Christ assis sur un âne.

13 AVRIL 74 (SAMEDI-SAINT)

Louvain

Le Samedi-Saint, soit en 1974, le 13 avril, ont lieu à Louvain les **Grandes Festivités de Pâques**. A cette occasion, un cortège folklorique parcourt, dès 15 heures, les différents quartiers de la ville. Ensuite, des œufs de Pâques sont jetés à la foule depuis les fenêtres de l'hôtel de ville et l'Œuf de Pâques est solennellement brisé tandis que dans la Pensstraat, il est procédé à la cuisson et à la vente de l'agneau pascal.

Notes rassemblées par Yves BOYEN

15 AVRIL 74 (LUNDI DE PAQUES)

Elingen

Le lundi de Pâques se déroule chaque année, à Elingen, une **procession équestre**.

Hakendover

Procession équestre, dénommée **Procession du Divin Rédempteur**. Elle a lieu dans la matinée après la grand-messe et constitue l'une des chevauchées les plus célèbres du pays. Elle se déroule à travers champs et prairies et est escortée par plus de cent cavaliers dont les montures lancées au galop piétinent les terres ensemencées. La légende veut que les champs les plus foulés produisent les plus belles récoltes. La procession équestre d'Hakendover attire des milliers de visiteurs venus non seulement de Belgique, mais aussi d'Allemagne et des Pays-Bas. Elle se termine vers midi par la bénédiction de la foule des participants, donnée du haut d'un autel dressé au milieu des champs.

Lembeek

La **Marche Saint-Véron**, qui peut être rapprochée des « marches militaires » de l'Entre-Sambre-et-Meuse, est la seule procession de ce genre dans la partie

flamande du pays. Elle est également accompagnée d'une centaine de cavaliers, mais ceux-ci ont revêtu les uniformes d'anciens régiments. La procession prend le départ vers 8 heures et suit le chemin que saint Véron parcourait chaque jour en priant. Ainsi la chasse du saint traverse les communes des environs et ne rentre à Lembeek que vers 17 heures.

28 AVRIL 74

Grez-Doiceau

Le dimanche 28 avril, soit le dimanche qui suit la Saint-Georges (23 avril), Grez-



Doiceau célèbre la Saint-Georges par une **procession équestre**.

5 MAI 74

Strijtem (Roosdaal)

La **plantation du Meiboom** se déroulera à Strijtem (Roosdaal) le 5 mai 1974, suivant le rite classique. Elle sera précédée d'une promenade. Après la cérémonie, un feu de joie consacra la mort de l'hiver.

Attention : la date de cette manifestation est communiquée **sous réserve**. Nous invitons les lecteurs à se renseigner auprès de la Fédération Touristique du Brabant avant d'entreprendre leur déplacement.



De haut en bas :

Schaerbeek : la Fanfare Royale « De Lanezonen » de Tombeek-Overijse participera avec vingt et un autres groupes folkloriques au grand cortège carnavalesque qui se déroulera le 6 avril 1974 dans le courant de l'après-midi.

Hoegaarden : la Procession des Rameaux sortira le 7 avril 1974, après la grand-messe.

Hakendover : la chevauchée à travers champs est sans conteste la partie la plus spectaculaire de la Procession du Divin Rédempteur qui aura lieu le 15 avril 1974, dans la matinée.





De haut en bas :

Lembeek : la pittoresque Marche militaire de Saint-Véron parcourra les rues de Lembeek et des communes avoisinantes, le 15 avril 1974.

Hamme-Mille : la chatoyante Procession Saint-Corneille sortira le 12 mai 1974, après la messe solennelle.

Nivelles : un spectacle devenu rare en Belgique : l'ascension d'un ballon qui aura lieu le 23 mai 1974, dans l'après-midi.

12 MAI 74

Hamme-Mille

En ce quatrième dimanche après Pâques se déroule au hameau de Mille (Chapelle Saint-Corneille), après la mes-



se solennelle de 10 heures, la **Procession Saint-Corneille** à laquelle participent plusieurs groupes historiques près de deux cents cavaliers venus de tous les coins du pays.

23 MAI 74 (ASCENSION)

Nivelles

Le jour de l'Ascension a lieu, chaque année, à Nivelles, une grande **braderie** avec concerts et **ascension** d'un ballon spectacle devenu très rare en Belgique

2 JUIN 74 (PENECOTE)

Hal

Le 2 juin, dimanche de la Pentecôte, lieu, dans l'après-midi, la **Procession historique de Notre-Dame de Hal**.

Le dimanche de la Pentecôte est également le jour du **grand pèlerinage international** à la Vierge miraculeuse de Hal. Il sera présidé, en 1974, par le Cardinal Jaeger, archevêque honoraire de Paderborn (Allemagne).

3 JUIN 74 (LUNDI DE PENECOTE)

Léau (Zoutleuw)

En ce lundi de Pentecôte sort, dans la matinée, la **Procession historique de Saint-Léonard**.

9 JUIN 74 (DIMANCHE DE LA TRINITE)

Kester

Le dimanche de la Sainte-Trinité, soit en 1974, le 9 juin, sort l'**Ommegang de Kester**, qui traverse également les communes limitrophes.

29 JUIN 74

Opwijk

Le samedi 29 juin, la vie de l'apôtre Paul sera évoquée par une **procession très pittoresque** qui se déroulera le long de la route dite de « Saint-Paul » avec la participation de nombreux groupes folkloriques et de diverses races de chevaux allant des réputés chevaux brabançons jusqu'aux mini-poneys. Si le 29 juin ne coïncide pas avec un samedi, le cortège est reporté au samedi suivant



30 JUIN 74

Wavre

Le dimanche 30 juin 1974, soit le dimanche dans l'octave de la fête de saint Jean-Baptiste (24 juin), a lieu, dans la **matinée, le Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre**, procession historique et pénitentielle escortant la châsse miraculeuse de Basse-Wavre. A la rentrée en ville, après un parcours de 7,5 km à travers champs, un cavalier, tout de blanc vêtu, figurant le bailli monté sur un cheval blanc, et un pèlerin portant sur la tête le « Wastia », énorme pain de



De haut en bas :

Hal : la Procession historique de Notre-Dame de Hal sortira le 2 juin 1974 (jour de la Pentecôte).

Opwijk : la Procession des chevaux, dite de Saint-Paul, est un spectacle à ne pas manquer. Elle aura lieu le 29 juin 1974, dans l'après-midi.

Wavre : le Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre, qui doit en principe sortir le 30 juin 1974, est une procession historique et folklorique haute en couleur.

21 heures, dans le cadre prestigieux de la Grand-Place illuminée et évoque le faste d'une fête donnée en l'honneur de Charles Quint et de sa Cour. Signalons, à titre d'information, que le spectacle de l'Ommegang se donnera dorénavant tous les premiers jeudis du mois de juillet.

froment (8 kilos) se joignent au cortège. A l'issue du Tour, le Wastia est découpé en tranches et distribué aux pèlerins.

4 JUILLET 74

Bruxelles

Le 4 juillet 1974, soit le premier jeudi de juillet, aura lieu la sortie de l'**Ommegang**. Cette manifestation constitue l'un des plus beaux spectacles historiques que l'on puisse voir en Belgique. L'Ommegang se déroule, dans la soirée, à





28 JUILLET 74
Wavre

Le quatrième dimanche de juillet, soit en 1974, le 28 juillet, a lieu dans l'après-midi, dès 14 heures, le grand **cortège carnavalesque d'été**, qui se termine vers 17 h 30 sur la Place A. Bosch, par un spectaculaire rondeau auquel prennent part tous les groupes engagés.

9 AOUT 74
Bruxelles

Le 9 août, veille de la Saint-Laurent, se

déroule, à Bruxelles la traditionnelle **Plantation du Meyboom** (Arbre de Joie), manifestation populaire des plus typiques. L'arbre est amené en cortège, avec les géants du Meyboom, le nouveau géant du Crédit Communal de Belgique figurant un communier, la « roue de la fortune » et une cavalcade conduite par Charles Quint, jusqu'au coin de la rue des Sables et de la rue du Marais où il est solennellement dressé. A noter que la Plantation du Meyboom en est, en cette année 1974, à sa 666^e édition, ce qui constitue presque un record absolu de longévité.

15 AOUT 74

Aarschot

Le soir du 15 août, Aarschot perpétue une jolie tradition de dévotion à **saint Roch**. A cette occasion, les fenêtres de maisons sont illuminées à l'aide de lampions et de bougies.

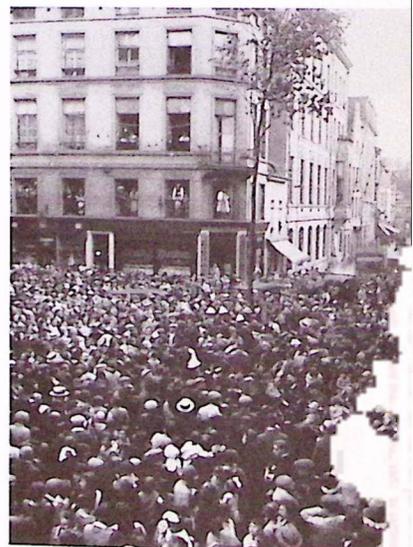
DU 24 AOUT AU 1^{er} SEPTEMBRE 74

Overijse

Grandes Fêtes du Raisin et du Vin, qui se déroulent, sans interruption, durant neuf jours et donnent lieu à des manifestations les plus diverses (bals, show, compétitions sportives, exposition permanente de raisins et primeurs, élection de la reine du vin mousseux, etc.), signaler surtout le **grand cortège folklorique** qui se déroulera le dimanche 25 août, dans l'après-midi, avec la participation de groupes traditionnels et de divers corps de musique belges et étrangers. Ces fêtes ont lieu chaque année du dernier week-end d'août au premier week-end de septembre.

Ci-contre : Bruxelles : la sortie de l'Ommegang constitue un spectacle prestigieux qui aura pour cadre, le 4 juillet 1974, la non moins prestigieuse Grand-Place.

Ci-dessous : un grand moment dans la vie de Bruxelles, la Plantation du Meyboom qui se déroulera le 9 août 1974, dans le courant de l'après-midi.



8 SEPTEMBRE 74

Louvain

Le deuxième dimanche de septembre, soit, en 1974, le 8 septembre, Louvain est le théâtre d'une manifestation unique en son genre. Il s'agit du **Cortège folklorique des hommes nés au cours de la même année**. C'est la journée des Louvanistes par excellence, mais le touriste y trouve aussi son compte.

DU 13 AU 16 SEPTEMBRE 74

Bruxelles

A Bruxelles, durant ces quatre jours, régnera une ambiance unique de liesse populaire, créée et entretenue par les multiples manifestations hautes en couleurs des **Fêtes de l'Îlot Sacré** qui attirent aux abords de la Grand-Place et dans le savoureux quartier de la rue des Bouchers une foule exubérante et bigarrée. Un spectacle à ne pas manquer. Il se déroule tous les ans au cours du deuxième week-end de septembre.

DU 28 AU 30 SEPTEMBRE 74

Hoeilaart

Grandes Fêtes du Raisin et du Vin, avec expositions, concerts, dégustations, attractions diverses. Ces fêtes ont lieu chaque année au cours du dernier week-end de septembre.

29 SEPTEMBRE 74

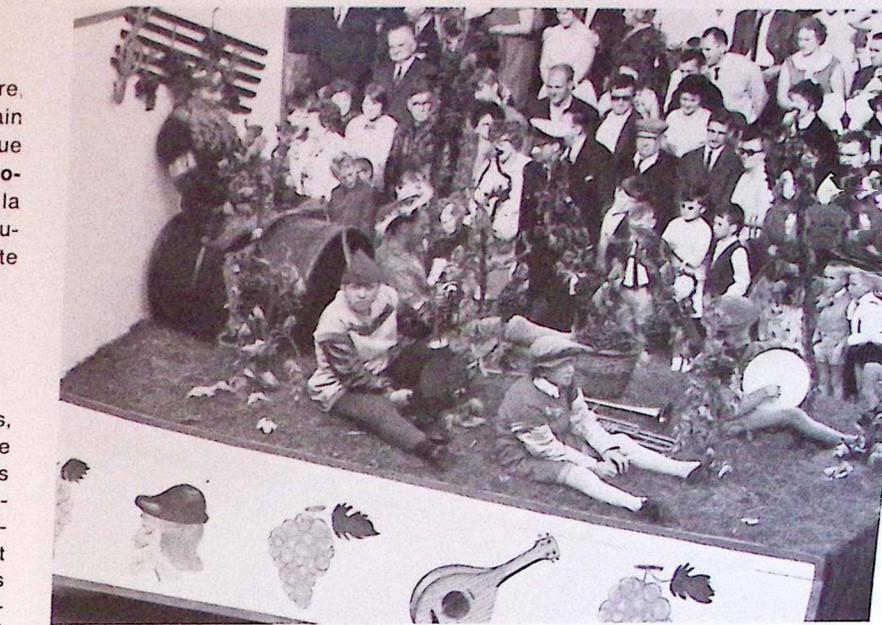
Nivelles

Le dimanche 29 septembre aura lieu le **Grand Tour Sainte-Gertrude**, cortège historique et religieux, qui remonterait au XII^e siècle. Cette procession escorte le char triomphal (XV^e siècle) transportant les reliques de la sainte patronne de Nivelles et qui est tiré par six chevaux sur un parcours, par monts et par vaux, de treize kilomètres. Au retour, vers 15 heures, plusieurs groupes historiques se joignent au cortège. Signalons que si le 29 septembre (fête de la Saint-Michel) ne tombe pas un dimanche, le Tour a lieu le dimanche suivant.

6 OCTOBRE 74

Hal

Grand Tour de Notre-Dame de Hal, connu sous le vocable de Weg-Om. Départ à 14 heures. Ce Tour se déroule tradition-



Overijse : le grand cortège folklorique, qui sillonne, le 25 août 1974, les pittoresques rues d'Overijse, sera l'un des sommets des 23^e fêtes du raisin et du vin belges, qui dureront, cette année encore, neuf jours (du 24 août au 1^{er} septembre).

nellement le premier dimanche d'octobre.

27 OCTOBRE 74

Ohain

Le 27 octobre, soit le dimanche précédant le 3 novembre, est célébrée au **hameau de Ransbèche (église Saint-Joseph) la fête de la Saint-Hubert** avec messe solennelle, bénédiction des cavaliers, des chevaux et de la meute, distribution de petits pains bénits, sonneries de trompe, défilé d'un équipage de chasse et fête champêtre.

Tervuren

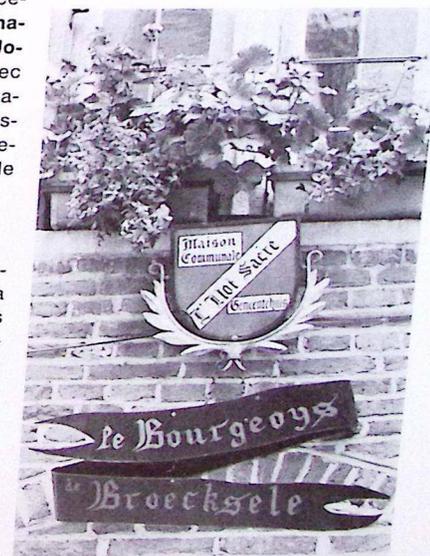
Le 27 octobre, soit le dimanche précédant le 3 novembre, a lieu à Tervuren la **fête de la Saint-Hubert** avec messe dans le parc, devant la chapelle dédiée au patron des chasseurs. Participation de plus de deux cents cavaliers, distribution de petits pains bénits et sonneries de trompe. Une petite chevauchée termine cette manifestation haute en couleur.

1^{er} NOVEMBRE 74 (TOUSSAINT)

Diest

Le 1^{er} novembre, la **Chapelle de Tous les**

Bruxelles : le quartier de la rue des Bouchers et les abords de la Grand-Place connaîtront, durant le deuxième week-end de septembre cette ambiance chaleureuse et bigarrée qui caractérise les fêtes de l'Îlot Sacré.





De haut en bas :

Nivelles : Le Grand Tour Sainte-Gertrude, cet impressionnant cortège historique et religieux, si cher au cœur des Nivellois, attire chaque année des milliers de touristes et pèlerins. Prochaine sortie : le 29 septembre 1974.

Hal : la Vierge miraculeuse est la figure de proue de la traditionnelle procession du « Weg-Om », qui sortira le 6 octobre 1974.

Hoellaart présente à l'occasion des fêtes du raisin et du vin (dernier week-end de septembre) un éventail d'attractions de nature à satisfaire tous les goûts.

Saints (Allerheiligenkapel) est le théâtre d'un pèlerinage folklorique unique en Belgique. A cette occasion, les pèlerins, venus par centaines voire par milliers à Diest, offrent, respectant en cela une tradition séculaire, de nombreux ex-voto pour obtenir la guérison de divers maux ou pour solliciter l'une ou l'autre grâce.



3 NOVEMBRE 74

Montaigu (Scherpenhevel)

Le 3 novembre 1974, soit le dimanche qui suit la Toussaint, se déroule, dans près-midi, l'impressionnante **Procession aux Chandelles** au cours de laquelle la statue miraculeuse de Notre-Dam Montaigu est portée solennellement entre une double haie formée de plus de millions de pèlerins portant des bougies allumées dans les mains.

1^{er} DECEMBRE 74

Bertem

Le 1^{er} décembre, Bertem célèbre la



de la **Saint-Eloi** (église Saint-Pierre abords).

DEUXIEME QUINZAINE DE DECEMBRE 74

Bruxelles

Bruxelles et principalement la Grand-Place, ainsi que plusieurs communes de l'agglomération bruxelloise, sont le théâtre de diverses manifestations culturelles et populaires dans le cadre de la **Noël dans la Cité** (crèches, concerts, choeurs, expositions, etc.).

NUIT DU 16 AU 17 JANVIER 75

Tirlemont

Durant la nuit du 16 au 17 janvier, la **Chapelle Notre-Dame de Pierre (Onze-Lieve-Vrouw-ten-Steen)**, située au hameau de **Grimde**, est visitée par des centaines de pèlerins habitant la région. Ils y honorent saint Maur (contre la migraine), puis participent à la **Treizaine** en l'honneur du Christ, le treizième maçon qui aida à la construction de l'église d'Hakendover. A cette occasion, les pèlerins font treize fois le parcours compris entre la chapelle et l'église d'Hakendover. La Treizaine est favorable au bétail.

18 ET 19 JANVIER 75

Rotselaar

Le samedi 18 janvier aura lieu une grande fête **breughelienne** avec jeux d'autrefois et dégustation de plats populaires. Le dimanche 19 au cours de la vente des têtes de cochon, on donnera lecture d'un document, signé Jean IV de Rotselaar, interdisant la vente de têtes de porc dans les tavernes. Ces fêtes ont lieu chaque année les samedi et dimanche qui suivent la **Saint-Antoine** (17 janvier).

19 JANVIER 75

Essene

Le dimanche qui suit la fête de saint Antoine l'Ermite (17 janvier) soit, en 1975, le 19 janvier, a lieu, à l'issue de la grand-messe, une pittoresque vente aux enchères des dons, notamment des têtes de porc, ainsi qu'une distribution de tranches de pain fourrées de tête pressée.

26 JANVIER 75

Gammerages (Galmaarden)

Le 25 janvier, si ce jour tombe un dimanche, sinon le dimanche suivant le 25 janvier, soit, en 1975, le 26 janvier, ont lieu à **Gammerages (hameau de Saint-Paul)** les **fêtes de la Saint-Paul** qui sont remarquables et se déroulent suivant un rite des plus stricts. Le point culminant de la manifestation est constitué par la **Chevauchée de Saint-Paul** qui, sur son blanc palefroi, se rend à la source miraculeuse qui protégea la localité contre la pes-



te lors d'une terrible épidémie qui ravagea la région en 1382. La foule suit alors le cortège jusqu'à la chapelle historique de **Saint-Paul** où, dans le cadre d'une manifestation typique, des petits pains de seigle sont lancés dans la foule.

Tervuren : le patron des chasseurs sera une fois de plus à l'honneur, le 27 octobre 1974, à l'occasion de la Fête de la **Saint-Hubert**.

Diest : le pèlerinage folklorique à la **Chapelle de tous les Saints**, qui a lieu, chaque année, le 1^{er} novembre, n'a pas son pendant en Belgique.





De haut en bas :

Montaigu : l'impressionnante Procession aux chandelles qui se déroulera, en 1974, le dimanche 3 novembre.

Bertem : l'église Saint-Pierre et ses abords servent de cadre à la fête de la Saint-Eloi (1er décembre 1974).

Gammerages : une coutume qui remonte à 1382 et qui est restée extraordinairement vivace, la Fête de la Saint-Paul. Prochain rendez-vous : le 26 janvier 1975.



11 FEVRIER 75 (MARDI-GRAS)

Aarschot

Le Mardi-Gras est le jour qu'Aarschot a choisi pour l'**Intronisation du Prince Carnaval**. Cette cérémonie est l'occasion de la sortie en ville d'un petit cortège navale très pittoresque.

16 ET 17 FEVRIER 75

Nivelles

Le **premier dimanche du Carême**, en 1975 le 16 février, se déroule, à Nivelles, le **Grand Cortège Carnavalesque** groupant plus de mille participants à leur tête les Gilles Nivellois. Vers 17 heures a lieu, sur la Grand-Place



rondeau final très spectaculaire. Le lendemain, **lundi 17 février**, a lieu, en soirée, le **Carnaval Aclot** avec sortie des groupes nivellois et grand feu des Gilles. Le cortège carnavalesque de Nivelles est, cette année, à sa 73^e édition.

22 FEVRIER 75

Louvain

Le **deuxième samedi du Carême**, soit en 1975, le 22 février, les rues de Louvain sont particulièrement animées à l'occasion de la **Parade des Princes Carnaval** et de la sortie d'un imposant **cortège carnavalesque** auquel prennent part



A gauche, de haut en bas :

Louvain : à l'occasion des fêtes carnavalesques minées par la grande **Parade des Princes**, se déroulera, le 9 mars 1974, Louvain n'oublie pas qu'elle est la capitale belge de la bière.

Nivelles est fier de son cortège carnavalesque des plus animés de Belgique (prochaine sortie le 16 février 1975).

Ci-dessous, de haut en bas :

Aarschot : la **Gilde des Kasseistampers** orchestre de main de maître le prochain cortège carnavalesque (23 mars 1974).

Hal : le géant « **Vaantjesboer** » figurera parmi les attractions du grand cortège carnavalesque qui sortira le 24 mars 1974.



nombreux groupes folkloriques belges et étrangers.

9 MARS 75

Hal

Le **dimanche de la Mi-Carême**, soit, en 1975, le 9 mars, voit toute la ville de Hal s'animer à l'occasion du traditionnel **cortège carnavalesque** qui parcourt les rues de la cité en escortant le **Prince Carnaval** et le **cocasse géant** hallois « **Vaantjesboer** ». Une kermesse endiablée clôture ces réjouissances.

8 MARS 75

Aarschot

La **veille (samedi) de la Mi-Carême**, soit, en 1975, le 8 mars, a lieu le grand **cortège carnavalesque** avec la participation de la fameuse **Gilde des Kasseistampers**, de corps de musique et de nombreux groupes folkloriques belges et étrangers.



HAKENDOVER

Les fêtes de la piété

par Philippe DEWOLF



C'EST aux confins du Brabant, un village dont vous relevez le nom comme on relève un fanion battu par les vents. C'est un vieux village dont le clocher résonne parfois comme l'amorce des terres hesbignones, souvent comme le rappel de la légende. Vers l'an 690, trois sœurs vierges et pieuses, issues de la famille de l'empereur Octavien, décidèrent de bâtir une église en l'honneur du Sauveur du monde et pour la sanctification des croyants. Elles entamèrent leur œuvre sacrée dans la campagne de Tirlemont, au lieu-dit Hooibout plus précisément. Mal leur en prit, car le choix de cet endroit ne parut guère répondre aux vues du Tout-Puissant : tout ce qu'avaient édifié les ouvriers, la nuit venue, les anges du Seigneur le dévastaient inexorablement. Les vierges optèrent alors pour un autre emplacement, le Steenberg. Vains efforts ! La sanction divine ne se fit pas attendre : les légions célestes réduisirent les nouvelles fondations à néant. Les travaux ne semblaient décidément pas pouvoir être poursuivis, et les vierges en furent fort... marries ! Elles supplièrent le Seigneur de les remettre des fautes qu'elles pouvaient avoir commises et qui les entravaient dans la réalisation de leur vœu. Elles le prièrent encore de leur indiquer l'endroit qui lui convenait pour l'édification du sanctuaire. La miséricorde divine exauça le désir des affligées et un émissaire porteur de la bonne nouvelle leur dit : « Vierges, Dieu a exaucé votre prière, levez-vous et suivez-moi, afin que je vous montre l'endroit agréable à Dieu, où vous bâtirez votre église. »

DU JARDIN DES HESPERIDES...

Cela se passait le treizième jour après l'Épiphanie; il gela à pierre fendre et les champs sommeillaient sous la neige. Et pourtant ! Le tertre qui devait recevoir les fondations était délimité par un fil de soie rouge. Sur cette terre promise, une rosée providentielle avait fait naître autant d'herbes toutes vêtues de fraîcheur. Encore, on voyait au point où s'élève aujourd'hui le maître-autel, une aubépine tout en feuilles et en fleurs. Sur les branches, une nuée de friquets : c'étaient des chérubins qui avaient troqué leur sainte tenue pour une mise un peu moins catholique, mais tout aussi charmante.

Et puis, on était du bord de la gent ailée ! Un des oisillons tenait dans sa serre droite un message où il était écrit en calligrammes dorés : « Ce lieu est le lieu choisi de Dieu et désigné aux trois vierges, afin qu'elles y édifient une église au nom du bon Sauveur, Notre Seigneur Jésus-Christ. » Puis s'adressant aux pucelles, le même « paradisier » leur parla en ces termes « Vierges, ceci est l'endroit choisi par Dieu entre tous; faites bâtir ici une église; pour ce travail, vous ne choisirez que douze ouvriers; Dieu lui-même sera le treizième. »

Ainsi qu'il y eut douze apôtres, Dieu lui-même... Aussitôt dit, aussitôt fait, et

« Là-bas dans leur vaste chantier
Au soleil des Hespérides
Déjà s'agitent en bras de chemise
Les charpentiers. » (1)

Ainsi démarra la construction de l'édifice où tout le monde voyait chaque jour treize ouvriers à la tâche, alors qu'au repas et à la paie, on n'en comptait que douze. Les travailleurs s'interrogeaient en vain sur l'identité de l'absent : ils ne pouvaient savoir ! Quand tout fut terminé, Dieu dédia son temple par les paroles suivantes : « Celui-ci est le lieu que je déclare saint en mon nom; de cette sorte personne ne pourra le bénir après moi. Je donne à toutes les personnes, qui le visiteront en se repentant sincèrement de leurs péchés et en se confessant bien, tant de grandes grâces et d'indulgences, que chaque pécheur, tant les pécheurs par l'âme que ceux par le corps, en partira sanctifié. » (2)

Depuis, le merveilleux n'a cessé de hanter ces lieux de piété : ainsi, l'histoire des deux évêques qui voulurent bénir le temple; l'un fut frappé de cécité, l'autre, paralysé dans son geste sacrilège. Seul un long repentir leur fit recouvrer leurs facultés vitales. Mais il y eut moins sordide : ainsi en 1865, un couvreur affecté à la restauration de la tour de l'église fit une chute qui dû lui coûter la vie. Mais au dire des témoins, il n'en fut rien : notre homme était prêt à remonter l'échelle avec un nouveau tas d'ardoises sur l'épaule. Ainsi l'histoire... mais à tant raconter, où la fiction la plus pure subjugué le geste le plus authentique, on ne saurait plus faire la part du feu, fût-il sacré !

... A LA RONDE DE NUIT

« Ah ça ! l'horloge de la vie s'est arrêtée tout à l'heure. Je ne suis plus au monde. »

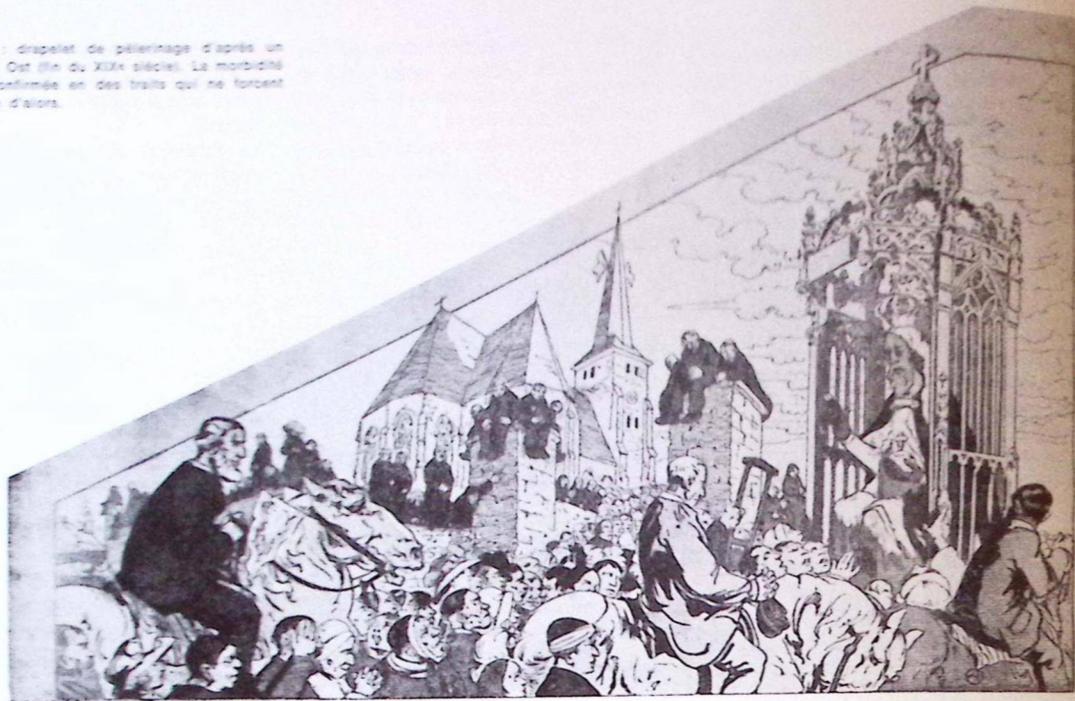
La théologie est sérieuse, l'enfer est certainement en bas — et le ciel en haut. » (1)

Car c'est quand le clocher sonne douze, — mais le diable n'est pas au clocher à cette heure, n'en déplaise au poète —, que chaque année, dans la nuit du 16 au 17 janvier, tout un petit monde somnambule accomplit un mystérieux périple entre Hakendover et Tirlemont : la **Treizaine !**

Le vulgum pecus veut que le premier pèlerinage de Hakendover se fasse à la mémoire du treizième ouvrier mentionné dans la légende; donc en l'honneur du Christ lui-même. Nous laissons à cette relation populaire le bénéfice du doute, tout en reconnaissant que cette interprétation seule tient compte d'un épisode essentiel dans la fondation de l'église. Donc, en la nuit de la Saint-Antoine, un religieux fait une petite allocution et bénit la foule des pèlerins rassemblés à Hakendover. Ceux-ci dirigent alors leurs pas vers la chapelle Notre-Dame de Pierre à Grimde. Lorsqu'après deux kilomètres de marche ils l'ont atteinte, ils s'agenouillent devant le porche du temple, se signent, récitent quelques prières et s'en retournent à Hakendover. Sur ces entrefaites, les portes du sanctuaire ont été fermées et le va-et-vient nocturne suit son cours. Treize fois, ils iront et reviendront, en sorte qu'au matin, dès que les battants de l'église s'ouvrent, ces passagers de la nuit, qui entament souvent la Treizaine à jeun, communient !

Ni la boue, ni le gel, ni la bourrasque n'ont jamais eu raison de la Treizaine. Elle est toujours fort prisée des pèlerins comme des autochtones qui l'effectuent pour obtenir la guérison du bétail. Maint pénitent prend parfois l'engagement de participer durant treize années consécutives au pèlerinage. Passé ce délai, le fidèle recevait jadis un diplôme rédigé en un langage savoureux, aujourd'hui, une médaille. Il va sans dire que ces palmes, qui n'ont rien d'académique, n'en rehaussent pas moins le prestige religieux de celui qui les possède. Tel dévot a même poussé la chose à son terme le plus absolu; il affichait 52 années de présence à la Treizaine, preuve qu'il n'y

Hakendover : drapet de pèlerinage d'après un dessin de A. Ost (fin du XIX^e siècle). La morbidité s'y trouve confirmée en des traits qui ne forcent pas la vérité d'alors.



a pas de demi-mesure quand on parle du nombre treize — d'ailleurs n'est-il pas impair ?

COMME LES ROIS MAGES EN GALILEE

Dès la veille de leur marche forcenée, les fervents adeptes de la Treizaine tiennent à voir leurs futurs efforts couronnés. Et le terme n'est pas trop fort; écoutez plutôt ! Le 15 janvier, en la chapelle Notre-Dame de Pierre à Grimde, on invoque saint Maur contre les maux de tête et les névralgies.

Si la thérapeutique est sujette à caution, le remède est pour le moins insolite : le pèlerin se coiffe, l'instant d'une prière, de l'une des couronnes qui sont à sa disposition au pied de l'autel; après quoi il fait une offrande : c'est là le juste tribut payé à une brève royauté... ainsi qu'à la guérison de sa migraine !

Quant à l'oratoire, qui abrite les instruments du sacre populaire, son appellation est d'origine, puisqu'à la suite d'un incendie en 1635, on y vénéra une statuette en pierre de la Vierge.

En 1669, la chapelle fut reconstruite en moellons d'Overlaer. Il faut savoir en effet que l'édifice primitif remonte à 1328. C'était alors une annexe à la léproserie

Saint-Maur et le disciple de saint Benoît y était invoqué pour la guérison du mal de sinistre mémoire.

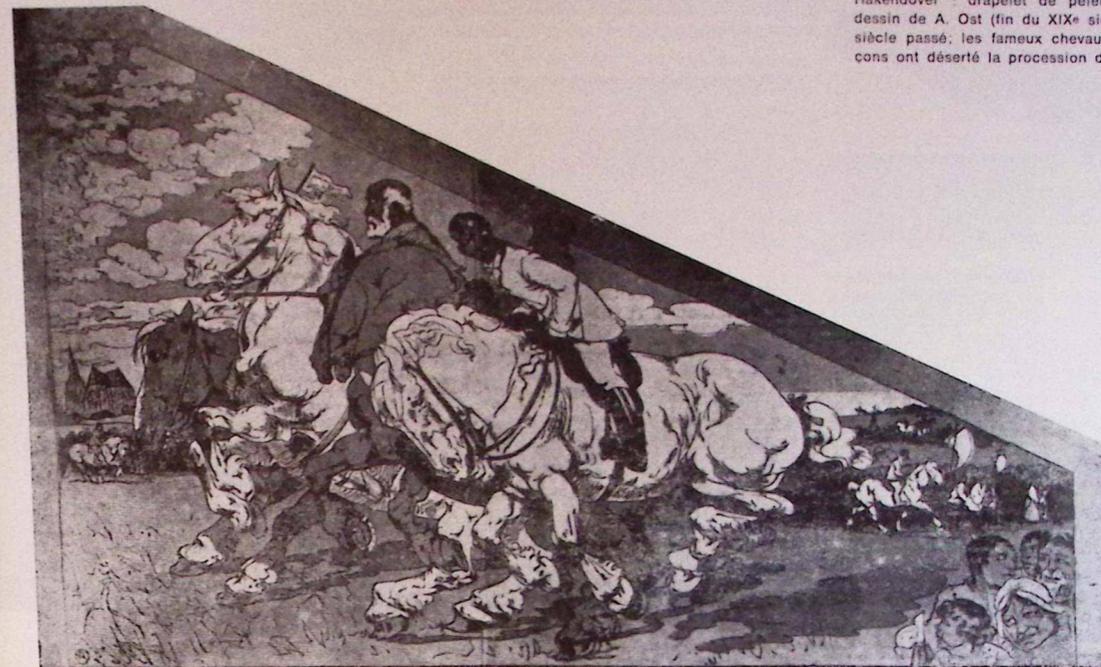
On ne peut enfin passer sous silence les trois tumuli gallo-romains, de « drie Tommen » qui se dressent à quelque distance du sanctuaire. Ils participent de l'esprit qui nimbe les parages. L'imagination populaire les tenait pour nécropole des trois vierges qui fondèrent l'église miraculeuse. Chacun de ces vestiges renfermerait les restes d'une des sœurs. Cette vue de l'esprit n'a cependant pas survécu, car rien ne justifie pareille relation dans la composition du chef-d'œuvre de Hakendover.

DU RETABLE AU POLYPTYQUE

L'acte rédigé en 1432 par les trois marguilliers de Hakendover laisse supposer que l'église légendaire date de 690. Certes, le sanctuaire est repris pour la première fois comme bâtiment paroissial dans un document daté de 1139. Certes, l'abbé René Maere fait remonter les croisées à 1225 et assimile le chœur aux édifices gothiques de la première période. Mais, « ceci n'est pas un argument contre la véracité de la légende, car

nous pouvons bien admettre que l'église primitive était complètement détruite quand on commença à bâtir celle que nous voyons maintenant » affirme M. Hendrickx. On ne saurait donc nier, à la lumière de l'architecture, le fait qu'avance la chronique. Qu'importe après tout ! Le langage des pierres peut un jour résoudre les questions oiseuses qu'amène la lecture des textes, le retable de Hakendover garantira encore longtemps la pérennité du récit fabuleux. Ce chef-d'œuvre d'habileté dans le maniement du ciseau n'est pas sans poser lui aussi sa petite énigme : auteur ? — inconnu; année ? — premières décades du XV^e siècle. Mais que s'ouvrent les volets du meuble, et c'est la joie de voir revivre la fable. Elle est minutieusement reproduite au fil de douze scènes. Celles-ci se partagent la prédelle avec une Descente de Croix. De même, la partie supérieure est divisée en douze niches geminées. Saints et saintes tutélaires occupent les niches des battants latéraux, le panneau central abritant les douze apôtres. Ici encore, la place de choix. Il treizième, a été réservée à l'effigie du Divin Rédempteur. Tout comme le retable occupe dans toute sa splendeur

Hakendover : drapet de pèlerinage d'après un dessin de A. Ost (fin du XIX^e siècle). Le galop au siècle passé, les fameux chevaux de trait brabançons ont déserté la procession d'aujourd'hui.



l'exacte largeur du chœur, les douze phases qui retracent l'histoire de l'église suivent au plus près le déroulement de la légende.

L'habillement des héroïnes constitue une véritable leçon du costume féminin tel qu'il se portait à la fin du Moyen Age. On s'étourdit même à trouver à l'allure et aux visages des Trois Grâces une beauté de lignes qui font songer à l'œuvre de tel primitif florentin.

Mais, point de marivaudage ici : l'œil du Tout-Puissant vous regarde ! L'œil du peintre en fit d'ailleurs autant pour le deuxième pèlerinage de Hakendover, celui du Lundi de Pâques. Après le saisisant cliché qu'en brossa Frans Van Leemputten, après la série très typée de tableaux de genre croqués par A. Ost, c'est Armand Knaepen qui a vécu la prestigieuse procession au bout du pinceau. Et quel tableau ! un polyptyque moderne en sept scènes où passe le souffle de l'expressionnisme flamand. Ces blairs tordus d'épouvantails, ce sont les visages des pénitents. La couleur vibre, la pâte se fait scorie, chaque touche de peinture sonde les cordes vocales en torturant le chant qui s'élève parmi les faces frustes. Une toile qui se his-

se à la hauteur du lendemain de la Passion, un précédent aux très riches heures de Hakendover.

LE VILLAGE SONORE

Ce que le pèlerinage d'hiver doit en mystère à la nuit, celui du printemps le doit en éclat au grand jour. Il suffit de débarquer assez tôt à Tirlemont pour voir la ville blanche déjà toute lavée d'un matin clair de Pâques. Tout envahie de cars immatriculés aux Pays-Bas aussi; nos voisins du Nord y font figure de pèlerins plus qu'assidus. Ceux-ci s'en vont à pied par petits groupes vers Hakendover. Ceux-là ont saisi l'occasion d'accomplir la Treizaine en même temps que leurs dévotions pascales. On ne tarde guère à reconnaître ces fidèles vétérans à leur étoffe. Les voici fièrement campés dans leurs amples manteaux; ils y arborent avec complaisance leur médaille enrubannée de rouge, comme pour témoigner de plus de ferveur chrétienne et de piété docte. Suivons leur démarche de seigneurs. On se rend bientôt à l'évidence : il n'est guère d'habitation qui ne soit pavisée de grandes bannières frappées de signes ecclé-

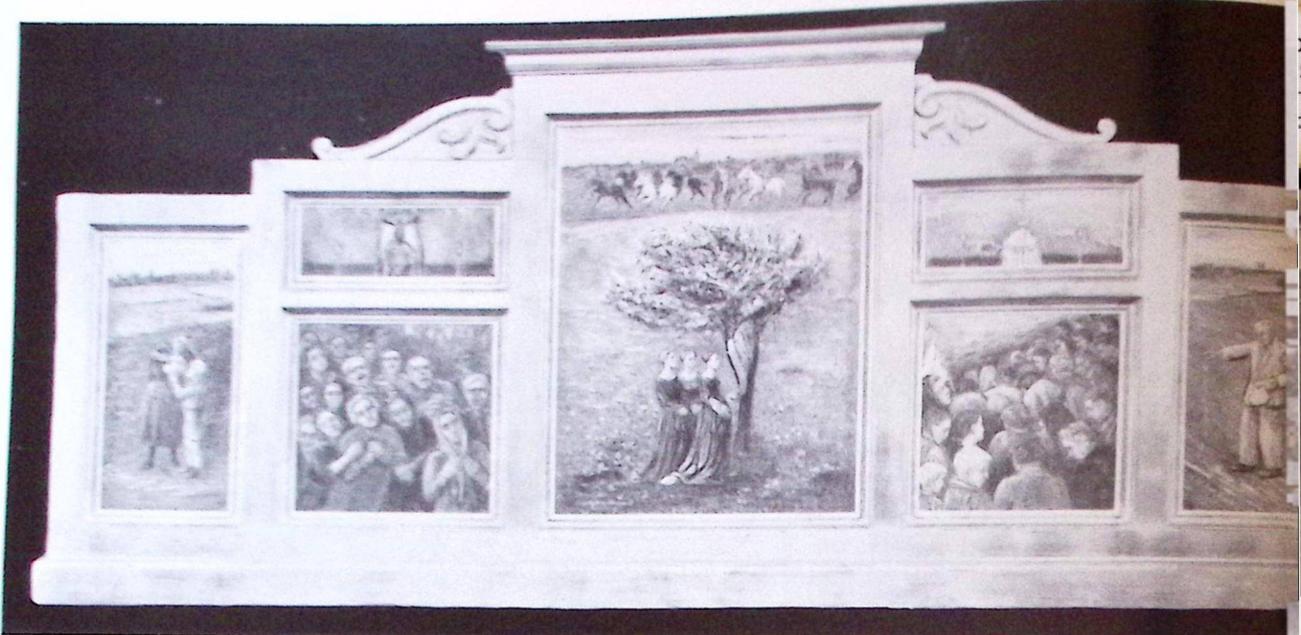
siastiques. Et le village se fait couleur. Une rumeur s'y élève, et on tend l'oreille avant même d'avoir atteint l'église miraculeuse. Des haut-parleurs placés sur le clocher répandent jusque loin dans les terres les cantiques qu'égrène le vieux laminaire. Et le village se fait moisson sonore.

UNE FOIRE AUX CURIEUX MANEGES

La place du bourg s'est muée en un bazar hétéroclite : on est prêt pour la fête, mais la fanfare atroce des moulins de kermesse nous fait trébucher : tout cela est aujourd'hui prématuré; en d'autres temps, les musiques des loges foraines ne pouvaient jouer avant que la procession soit passée.

Au pied de l'église, les échoppes se partagent à qui mieux mieux l'attention et la bourse du badaud : c'est un trafic incroyable de colifichets, de bondieuseries et de jouets de toutes sortes, bref un capharnaüm au gabarit hors de proportions avec la religion. Mais il n'est pas rare de se faire accoster par une marchande d'images bénites !

Il faut quasiment s'extirper de cette cohue aveugle pour gravir les marches qui



Armand Knaepen - Polyptique figurant l'origine et les principaux moments de la procession du Divin Rédempteur.

donnent sur l'église et son cimetière. Il s'y déroule un manège d'un tout autre acabit : dédaigneux de la houle brailarde d'en-bas, le chapelet dans une main, une mallette à l'autre, les pèlerins ont essaimé autour de cette enclave hostile au vain bruit. Du jeune Hollandais dégingandé qui arpente la cendrée d'un pas vif et convaincu, aux plus vieux marmonnant des « Wees je groet Maria », ils ne sont qu'un pour faire ou refaire leurs treize petits tours et puis s'en vont... à la grand'messe !

De temps à autre, on voit une escouade de cavaliers dévaler le pittoresque raidillon qui mène à l'église. Leur fugitive apparition laisse sugérer qu'il se prépare quelque chose.

LE BOIS SACRÉ

Une série de faits saillants émaillent ainsi la vie du clocher de Hakendover. Une vie bien dure pour l'aubépine qui, ô surprise, s'adosse au mur du temple. A ce jour elle compte plus de prédateurs que ses deux cents ans d'âge. Un treillis protecteur et un plein panier de ramilles témoignent de l'idolâtrie matérielle et brutale dont on entoure cet arbre-fétiche : il incarne comme on le sait un pilier de la tradition et on considère en-

core que la possession d'une brindille garnie d'un surgeon préserve ceux qui en sont encore à la tentation de saint Antoine d'y céder.

Autrefois, faute de pouvoir atteindre les branches prétendues sacrées (et pour cause, la ramure se déploie hors de portée des mains ambitieuses) les pèlerins excisaient un bout d'écorce. Pareils larcins mirent bientôt l'aubier à nu et... la puce à l'oreille de la maréchaussée. Je vous laisse deviner la suite : les gendarmes et les pèlerins aux idées un peu trop tranchées s'échangèrent quelques volées de bois vert. **Beaucoup de foin pour un lundi des Rameaux !**

Mais il est encore d'autres sources de convoitise fort courues en ce jour sacro-saint à Hakendover.

Ainsi une fontaine hexagonale qui dit-on prodigue une eau lustrale. Celle-ci serait un spécifique efficace contre les maladies des yeux. N'espérez cependant ne trouver que de la boue en ce lundi de Pâques. Mais le peuple passe outre dans ses ablutions et se rappelle sans doute la guérison de l'aveugle de Bethsaïde. Ainsi ces deux contreforts de l'église entre lesquels on se presse pour recevoir en échange de quelque monnaie un peu de terre du cimetière. Une poignée en sera éparpillée parmi les moissons en-

grangées : elle les protégera des rogneurs. Répandue dans les labours ou jetée au ciel orageux, elle conjurera le mauvais sort. Mêlée à la nourriture de chevaux trop rétifs, elle les assagira. Enfin, avis à ceux qui broient du noir si de cet humus funèbre on retire un osselet et qu'on l'applique sur une dermalade, la douleur disparaît comme par enchantement pourvu qu'on ait la foi.

UNE COUR DES MIRACLES...

Les paysans campinois qui faisaient le pèlerinage aux siècles passés souffraient d'une misère endémique. La morbidité était leur lot quotidien et le drapelet de pèlerinage, dessiné d'après une toile de A. Ost, fait état de leurs malheurs très réels. Toutes les plaies s'y trouvent confirmées en des traits qui ne forcent pas la vérité d'alors. Tel moribond souffre d'un abcès, tel autre tend sa béquille comme on offre un ex-voto, tel autre enfin touche le manteau du Christ « comme pour attirer l'attention du Sauveur et pour lui dire : moi aussi, je suis venu ». Par grappes entières, les spectateurs se relèvent sur les gradins du cimetière. Une vraie cour des miracles ! A gauche, un Bucentaure est lui aussi affublé de son pen-

Car il n'est pas que l'église qui soit festonnée. Une fois leurs dévotions terminées, les fidèles avaient soin d'en rapporter un signe tangible. Ces drapelets, ils les fixaient, qui à leur coiffure, qui aux cocardes de leurs chevaux. Cet usage remonte très loin; on le retrouve jusque dans les toiles et les dessins de Bruegel l'Ancien (Le Combat entre Carnaval et Carême, les fêtes de la Saint-Georges).

... OU SE PROTEGER DES COUPS BAS

Ces gravures populaires faisaient sans aucun doute l'objet de dévotions. Mais le fidèle qui revenait d'un lieu de pèlerinage savait aussi les dangers qui jalonnaient les routes : aux époques troublées, c'étaient de vrais coupe-gorge. Or, si la seule image du Saint Patron le garantissait déjà dans l'exercice de sa profession, le croyant raisonnait de même pour le drapelet qui avait touché les reliques. L'effigie du Saint, ici Dieu lui-même, continuerait à veiller sur son sort. Ce qui fait conclure M.E. Van Heurck (3) : « Si ce drapelet n'était pour le pèlerin

rien moins qu'un palladium, le modeste drapelet de pèlerinage moderne se rattache ainsi à travers les siècles à l'oriflamme glorieuse de l'Abbaye Saint-Denis », celle qui précédait les armées royales de France.

Hier encore, il n'était guère de chaumière campinoise où l'on n'apercevait parmi les trésors de famille l'un de ces drapelets; à chacun son emblème !

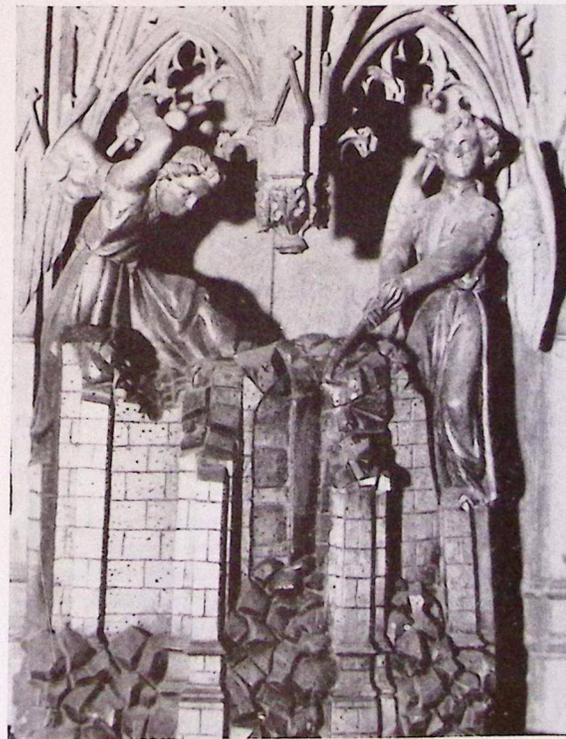
LE DERNIER ACTE

Mais le temps de la messe est passé, et après une heure de calme, la place redouble d'effervescence. Le trop-plein du sanctuaire déborde, bannières et pompes religieuses en tête. Tout le monde se mêle à ce cortège où les chars symboliques reprennent à leur façon les fortunes diverses de l'église :

«... vingt véhicules, bossés, pavisés et fleuris comme des carrosses anciens ou de contes, pleins d'enfants attifés pour une pastorale suburbaine » (4). Portée à bout de bras, c'est la fameuse statue en bois polychrome au nom du Divin

Rédempteur : dans la main droite, il tient le globe crucifère et lève deux doigts de la main droite, comme pour bénir la foule. Le bruit court encore qu'une année où le mauvais temps avait empêché la procession de sortir, le Sauveur descendit de son autel et fit, seul, l'itinéraire habituel. Le lendemain, on trouva la statue à sa place, mais couverte de boue. Une statue de la Vierge suit et la procession descend vers le bas du village. Elle s'engage dans la dernière rue à droite et s'avance imperturbable à la rencontre d'une longue théorie de cavaliers. Les voilà qui s'échelonnent en double file et rebroussement chemin face au flot montant des pèlerins. Le salut à la procession terminé, cette cavalerie draine avec elle un océan de têtes plus graves les unes que les autres vers l'autel votif qui attise le sommet du plateau. Le ciel s'est fait menaçant au-dessus de Tirlemont et de longues charpies pluvieuses déferlent au loin. Mais soyez tranquille : le soleil est de la partie et ce n'est que déluge de lumières sur les croix, les flambeaux et les oriflammes

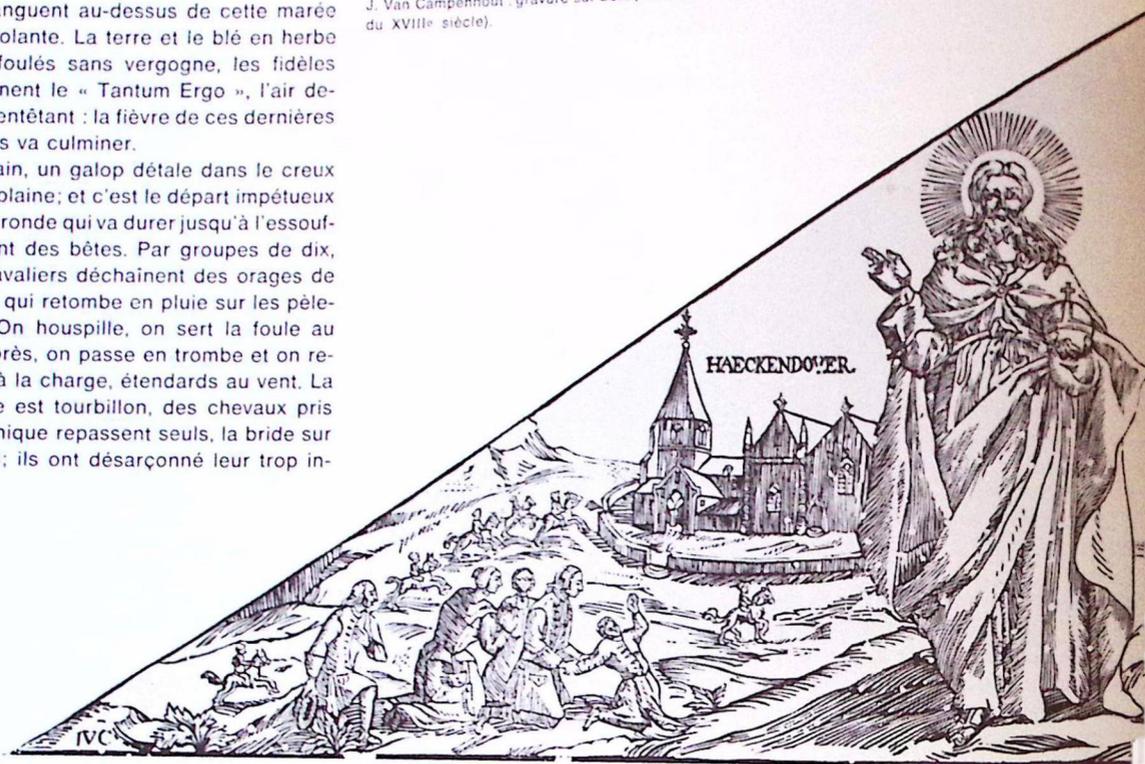
Retable de l'église de Hakendover. Deux scènes importantes de la légende : la démolition et la reconstruction de l'église.



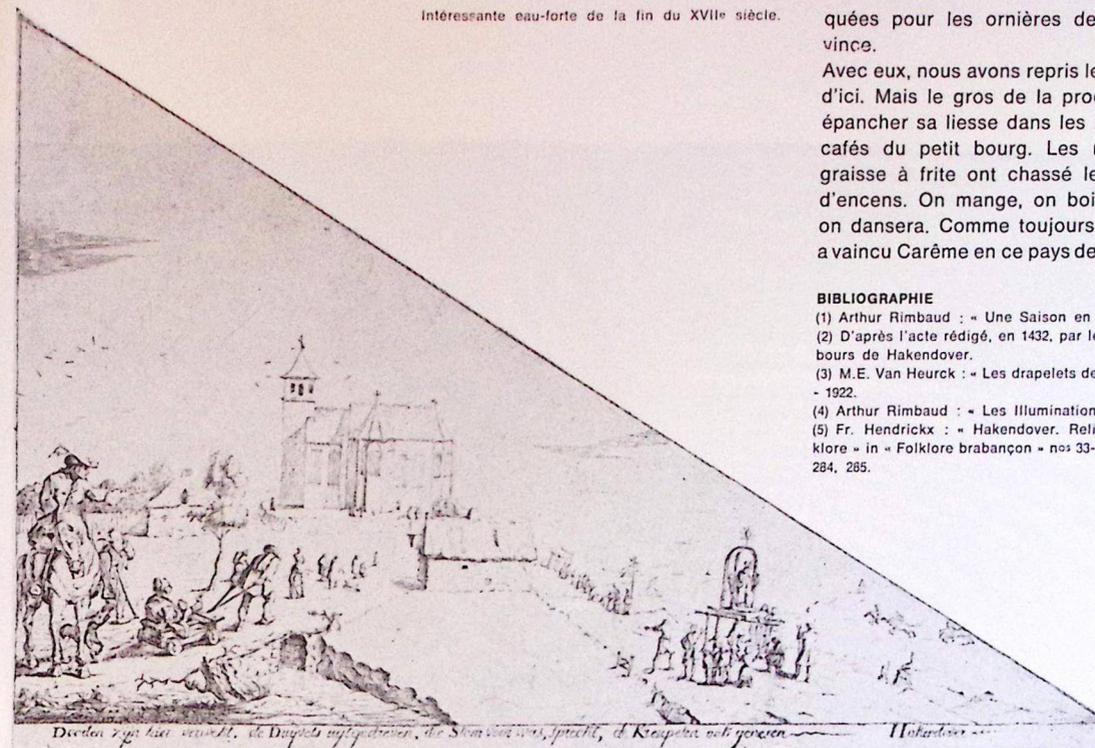
qui tanguent au-dessus de cette marée caracolante. La terre et le blé en herbe sont foulés sans vergogne, les fidèles entonnent le « Tantum Ergo », l'air devient entêtant : la fièvre de ces dernières heures va culminer.

Soudain, un galop dévale dans le creux de la plaine; et c'est le départ impétueux d'une ronde qui va durer jusqu'à l'essoufflement des bêtes. Par groupes de dix, les cavaliers déchainent des orages de glèbe qui retombe en pluie sur les pèlerins. On houspille, on sert la foule au plus près, on passe en trombe et on revient à la charge, étendards au vent. La colline est tourbillon, des chevaux pris de panique repassent seuls, la bride sur le cou; ils ont désarçonné leur trop in-

J. Van Campenhout : gravure sur bois (seconde moitié du XVIII^e siècle).



Intéressante eau-forte de la fin du XVII^e siècle.



quées pour les ornières de leur province.

Avec eux, nous avons repris les chemins d'ici. Mais le gros de la procession va épancher sa liesse dans les rues et les cafés du petit bourg. Les relents de graisse à frite ont chassé les effluves d'encens. On mange, on boit; au soir, on dansera. Comme toujours, Carnaval a vaincu Carême en ce pays de Cocagne.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Arthur Rimbaud : « Une Saison en Enfer ».
- (2) D'après l'acte rédigé, en 1432, par les trois mamboirs de Hakendover.
- (3) M.E. Van Heurck : « Les drapelets de pèlerinage » - 1922.
- (4) Arthur Rimbaud : « Les Illuminations ».
- (5) Fr. Hendrickx : « Hakendover. Religion et Folklore » in « Folklore brabançon » nos 33-34 - 1926, pp. 284, 285.

trépide écuyer. Ce n'est plus une chevauchée, c'est une meute furieuse. Au centre du sabbat infernal, la multitude noire et compacte des spectateurs se resserre encore autour du Saint-Sacrement porté sous un dais drapé de lumière. Le carrousel débridé va s'achever dans un nuage de sueur et d'encens. Les dernières montures rejoignent fourbues la ligne de crête du coteau. L'autel de campagne, qui scintillait déjà tout à l'heure, se revêt maintenant de l'aube éclatante de trois prélats. Ils vont officier. « Voilà l'instant de la bénédiction venu. Tout le monde est agenouillé sur cette terre humide et molle. Les chevaux restent immobiles et rigides comme des statues et, perdues dans l'azur profond, deux alouettes chantent la divine chanson du renouveau. C'est tout ce qu'on entend. Levez-vous maintenant et regardez ces têtes : toutes sont courbées comme des épis mûrs dans un champ d'été. La sonnette fait entendre un son cristallin et, avec le signe vainqueur de la croix, le prêtre bénit la foule ». (5)

EPILOGUE

On rapporte que naguère un fermier peu dévot défendit à la procession de passer par ses terres. Quelle ne fut pas sa déconvenue lorsqu'à l'été il ne faucha que des épis vides ! Depuis, c'est presque avec joie que l'agriculteur voit son champ damé de milliers de pas et pétri du galop frénétique : les emblavures les plus mutilées produiront les plus belles récoltes de la région.

Lorsque tout s'est décanté sur la plaine blessée, à l'heure où quelques cavaliers et pénitents devisent auprès de l'autel votif, il n'est pas rare d'apercevoir un vieux paysan s'attarder dans les labours. Oh non, il ne cherche pas à s'expliquer le dessin de ces traces qui écorchent le paysage. D'ailleurs, on a perdu la clef de cette parade sauvage. Non, il récolte quelques mottes ravagées par la chevauchée. Une fois semée sur son champ, cette argile sera le gage de moissons abondantes. Parfois, le vieil homme en

porte quelques débris aux lèvres : il mange... comme pour mieux communier avec la terre.

REPRENDRE LES CHEMINS D'ICI

Nous ne faisons plus la part belle au sacré. Au point que nous opposons trop facilement celui-ci à tout ce qui est païen — par confusion avec le profane —. Avons-nous donc oublié que le paganisme de nos ancêtres a été largement récupéré par la christianisation de nos régions ? Car, ce qu'elle trouve de naturel chez les individus, la religion en laisse subsister les éléments, tout en les relevant, en les purifiant. Les pèlerinages de Hakendover nous fournissent l'exemple éclatant de cette osmose où les coutumes ataviques ont survécu au côté des cérémonies du culte. Ainsi, avouer avoir perdu la clef de cette parade sauvage n'exclut pas toute hypothèse quant à son origine : la cavalcade à travers champs pourrait bien être une réminiscence du culte d'Epona.

Cette déesse celtique était la patronne des chevaux, des cavaliers et des transports. D'autre part, il n'est pas improbable qu'elle assurait la prospérité des campagnes : elle est souvent représentée avec une corne d'abondance dans les bras.

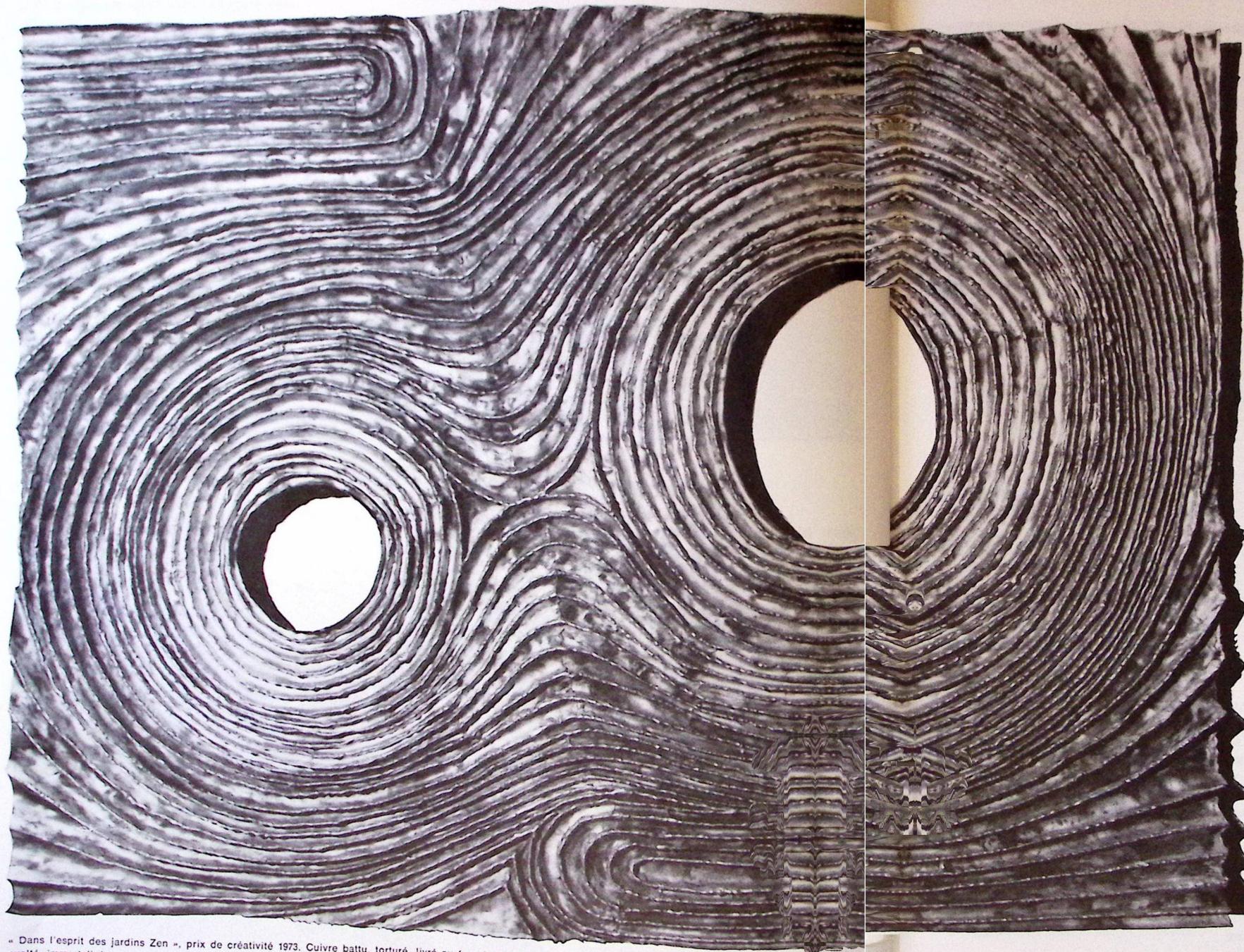
Ce qui par contre est certain, c'est que la traditionnelle chevauchée a évolué, s'est adaptée. Indice de leur disparition, rares sont encore les fameux chevaux brabançons qui prennent part à la procession. Leur apanage et leur place de choix ont été brigüés par les demi-sang. La casquette de jockey « coiffe » en quelque sorte celle du paysan. Les clubs hippiques sont ainsi peu à peu amenés à perpétuer le folklore équestre.

Pour ce qui est de la superstition, treize, un nombre singulier au sens pluriel (et il n'en manque pas à Hakendover), donne au pèlerinage sa vraie dimension : un Mystère.

Un Mystère dont les participants sont des mystiques à l'état natif. Quelques-uns délaissent déjà ces terres dislo-

« Avec le signe vainqueur de la croix, le prêtre bénit la foule ».





« Dans l'esprit des jardins Zen », prix de créativité 1973. Cuivre battu, torturé, livré au feu. Cuivre dompte, exalté, immortalisé.

Prix de l'Office Provincial
des Artisans et Industries
d'art du Brabant

Philippe
DENIS

*Car toute sculpture
digne de ce nom
n'est remplie
à l'intérieur
que d'esprit*

Georges CAIN

par Jacqueline BERGHMANS



En laiton poli, sculpture d'intérieur, petit format.
Hauteur : 50 cm.

QU'ELLE soit de dimension réduite, comme les amulettes dont on joue dans la main, ou se dresse à notre taille, ou nous domine quand elle prend la forme d'un monument, la sculpture exige qu'on en fasse le tour. Elle est un volume que l'on explore et pénètre. Chose tangible, alors que la peinture est « chose mentale », l'objet sculpté se révèle d'emblée, dégageant la forme de la vie intérieure de son créateur. Car l'acte sculptural est l'obligation pour celui qui taille, perce, tourne, modèle, polit, éventre, arrache, de **se définir** dans un dialogue avec un vis-à-vis auquel il donne des contours : une image, une ressemblance, une identité.

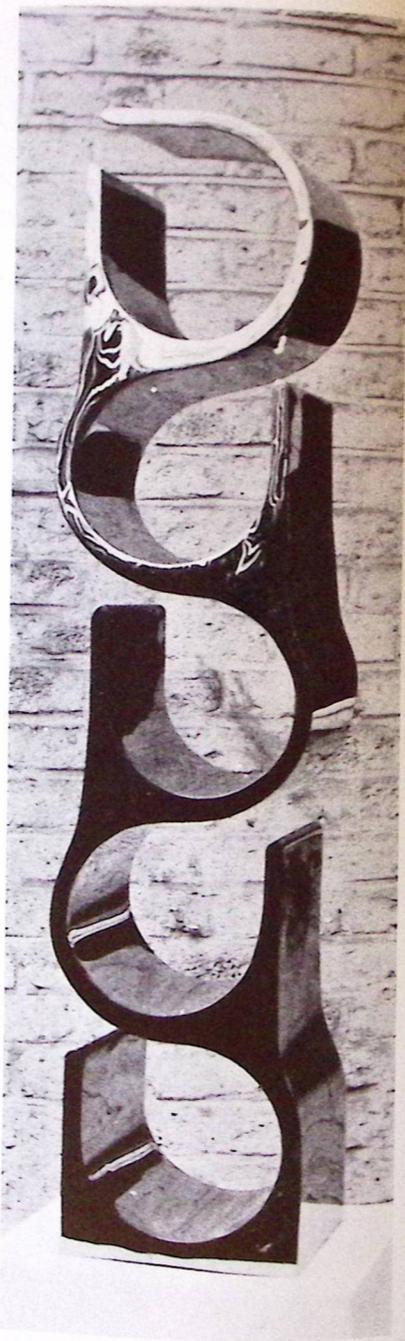
Peut-être, dans toute sculpture, y a-t-il une idole qui sommeille. Peut-être le sculpteur est-il quelque peu divin, si l'on se souvient que le Dieu de la Bible n'a pas fait mieux que de « prendre du limon de la terre et d'y modeler un être à sa ressemblance ». Tout comme l'enfant, triturant le sable mouillé, comme le berger provençal taillant ses santons, **créent**, manipulant avec naïveté et presque inconscience des matières primaires auxquelles ils donneront une vie éphémère.

Le sculpteur dispose aujourd'hui d'un éventail de techniques et de matériaux incontestablement très large, presque infini. Mais chaque option reste pour lui contraignante dans la mesure où son choix lui impose un certain nombre de servitudes et de difficultés dont le métier seul lui permettra de venir à bout.

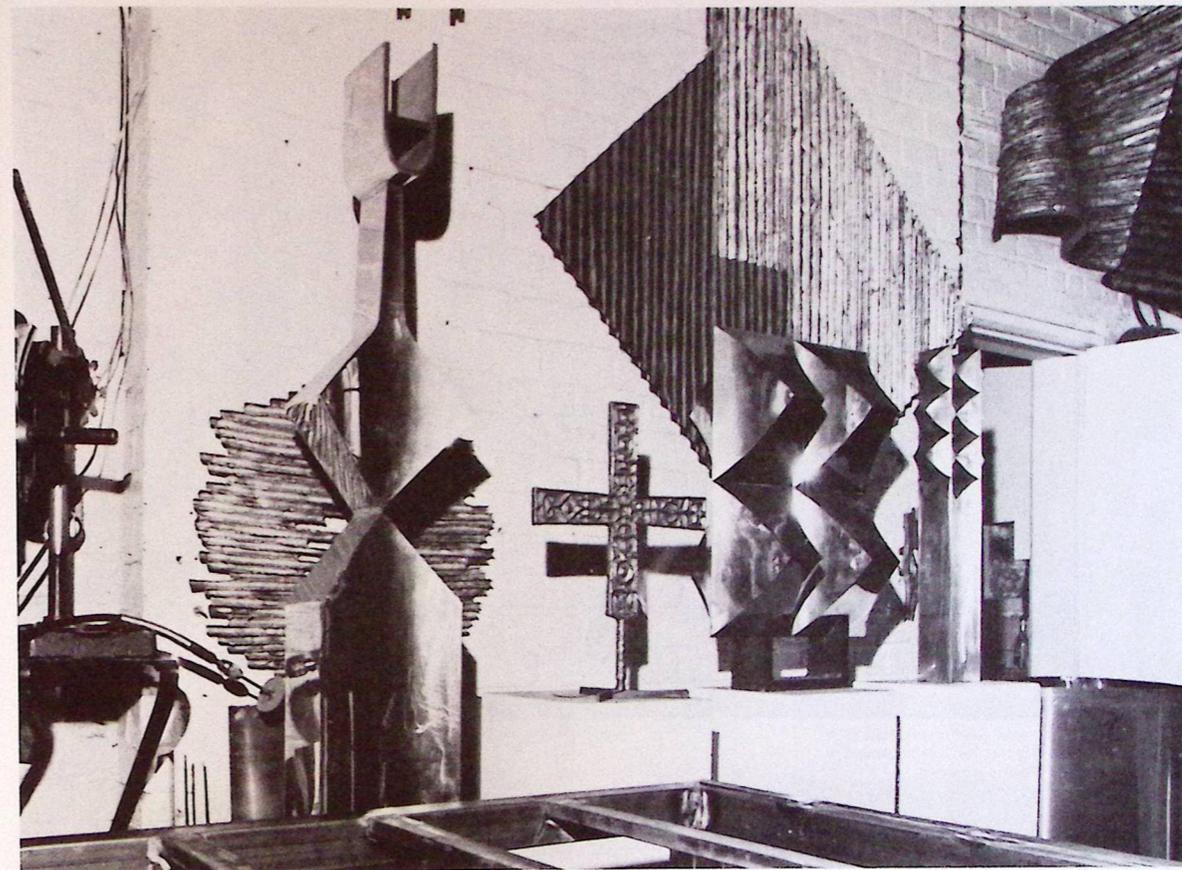
Ainsi pour Philippe Denis, qui a choisi le métal. La substitution de celui-ci à la pierre, au bois, au marbre, offre à l'artiste une possibilité d'expression plus curieuse, plus inattendue.

Orfèvre au départ, ayant appris à obtenir des reliefs voulus, précis, il disposait d'une technique subtile et longuement éprouvée. « Chaque homme a une ou deux façons de s'exprimer, pas davantage », dit-il. Sa deuxième manière, la sculpture, n'est jamais que le prolongement logique, inéluctable, de l'autre.

Penseur autant qu'artiste, il exprime sensiblement, matériellement, l'aboutissement d'une méditation intérieure qui



« Mouvement continu ». Laiton poli. Hauteur 1 m.



L'atelier de Philippe Denis : musée insolite, caverne d'Ali Baba ou refuge pour un rêveur...

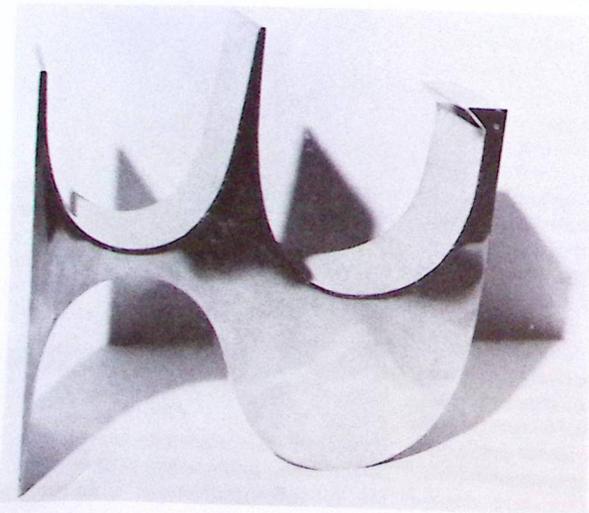
a pris forme définitive dans son esprit. On peut parler, chez Philippe Denis, d'un art intellectuel, d'une expression spirituelle contenue, très digne, qui ne manque pourtant pas de spontanéité. Liés solidièrement, le cheminement de sa pensée et le travail de ses mains vont se nourrir dans une inspiration commune. C'est ainsi que, pour les œuvres d'art religieux, les textes sacrés qui lui parlent sont là, présents dans l'œuvre terminée, traduits en expression sensible. Son souci est « d'exprimer très simple-

ment quelque chose de sérieux, sans détails superflus ». Cette sobriété, dans laquelle Philippe Denis est passé maître, rend infiniment émouvants ces blocs au poli impeccable, ces lignes sinuuses et dynamiques au rythme précis et parfaitement ordonné, ces figures d'extérieur monumentales dont l'environnement rehausse encore le lyrisme de la forme. « C'est bon quand il n'y a plus rien à enlever et plus rien à ajouter ». Pour arriver à ce « bon », le travail est énorme, les difficultés techniques à surmonter

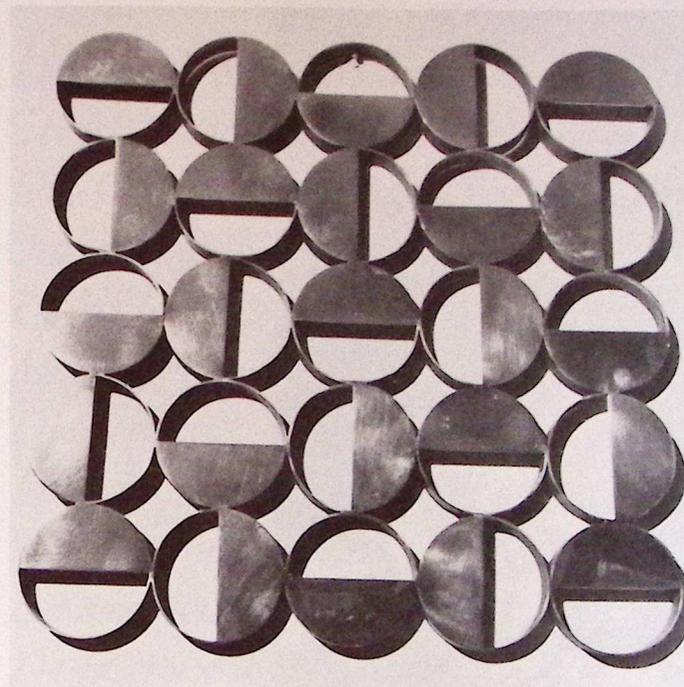


De quelle dextérité, de quel talent précis doit faire preuve l'artiste pour imposer sa volonté créatrice à un feu traditionnellement destructeur.

L'oiseau que chacun reconnaîtra dans cette élégante composition est une sculpture de petit format, en laiton doré.



sont grandes et la mise de fonds à investir peut être paralysante. L'acharnement, le courage même ne peuvent pourtant rien sans le talent. C'est par lui que la raideur et la froideur initiales du métal vont s'assouplir dans des œuvres significatives. C'est par lui que les grandes plaques aux découpures géométriques vont se courber, onduler sous la volonté du créateur, que les formes vont surgir, que le cuivre va se parer de reflets chatoyants, que les ors vont chanter. C'est lui enfin que le jury de l'Office Provincial des artisanats et industries d'art du Brabant a voulu couronner, en décernant à Philippe Denis le prix de créativité pour 1973, dans le cadre du concours annuel ouvert à tous les artisans d'art de la province.



Talent éprouvé d'un artiste humaniste qui, après une carrière déjà longue dans le travail de la tôle de cuivre, voit consacrée l'œuvre proposée, « Dans l'esprit des jardins Zen », une réalisation d'une originalité séduisante, servie par une technique particulièrement brillante. « C'est dans cette technique, ancienne et toujours actuelle, que je m'exprime de préférence. Et il y a encore tant de choses à dire... »

Ci-contre : infiniment décorative, sculpture en laiton doré : 50 cm x 50 cm.

Ci-dessous, à gauche : pureté de la forme. Signification de la ligne. Laiton poli. Hauteur : 30 cm.

Ci-dessous, à droite : sculpture d'intérieur petit format, en bronze. Entièrement réalisée au feu.





Brabant! Ma terre...

*Brabant! Ma terre aimable,
Creuset incomparable
Des Gloires du Roman,
Ombres floues des antans...
Tu fus le réceptacle,
Mortier et habitacle
Des cerveaux et des sangs
Des bien-nés, des manants
Venus, comme marées
En sanglantes curées
De la croix d'horizons
Pour te faire raison.*

*Les ans de flétrissures,
De plaies en blessures
Ont modelé ton sol,
Ont perturbé ton vol.
Cherchant ton allégeance
Ils ont trouvé vengeance...
Ecrasés le matin,
Dressés le lendemain,*

*Tes preux, fils d'Amazones
Clamaient foi brabançonne,
Tombaient, se relevaient,
Mouraient, se succédaient.*

*Cœur de la Résistance,
Témoin d'intolérances,
Brabant portant bien haut,
Jusqu'aux nues, le drapeau
Des libertés humaines,
Tu as éteint les baines.
Brabant, vibrant d'amour,
Tu vois le lent retour
Des maçons de l'Europe,
Vrai kaléidoscope,
Venant à Canossa...
Te hisser au pavois!*

Marius LEONARD.

CLABECQ

par Emile **BOUMON**

SI, en fait de fleuve, notre capitale ne dispose que d'un canal, il faut reconnaître que cette large voie d'eau permet aux navires de gros tonnages provenant de tous les pays du monde de jeter l'ancre au long de ses quais. Dès le XVII^e siècle, on avait envisagé de prolonger ce canal jusqu'en Hainaut, mais il fallut attendre 1832 pour que ce chemin d'eau vît le jour. Et encore, il se limitait aux péniches de 70 tonnes (!), portées néanmoins à 300 tonnes entre Charleroi et Clabecq un peu avant la première guerre mondiale. Pendant l'entre-deux-guerres, la section de Bruxelles à Clabecq fut portée à 1.350 tonnes et d'importants travaux, dont le

fameux Plan incliné de Ronquières, réalisés au cours de ces dernières années, permettent désormais une liaison directe pour ce tonnage entre la capitale du Pays Noir et la Métropole.

AU FIL DE L'EAU

De la capitale du Royaume, c'est tout naturellement en suivant ce canal bordé de paysages séduisants et animé du va-et-vient de péniches lourdement chargées que nous nous dirigeons vers Clabecq.

A **Ruisbroek**, nous avons eu une pensée pour Jean van Ruusbroeck qu'on surnomma «l'Admirable» tant furent grands ses mérites et ses vertus. C'est surtout grâce à Maurice Maeterlinck que ce grand mystique et talentueux prosateur fut rendu à l'actualité. Sur l'autre rive, **Leeuw-Saint-Pierre** se pare d'une gracieuse demeure joliment posée dans un écrin de verdure, serti d'eaux dormantes, d'un sanctuaire attachant et d'un ancien moulin à eau établi en bordure de la Zuen. En face, **Buizingen** dissimule son vieux château dans la verdure.

Hal se signale au loin par le clocher baroque de sa belle basilique dédiée à saint Martin et à la Vierge qu'on honore sous la forme d'une précieuse Sedes du XIII^e siècle. Le sanctuaire proprement dit est un monument de style ogival de première importance; il est paré de multiples œuvres d'art de qualité. Ce qu'on

sait moins c'est qu'il fut autrefois un important centre de pèlerinage. Petite ville trop peu appréciée, elle se peupla de ses vieilles rues autour d'un hôtel de ville de style Renaissance qui mérite une visite détaillée. Le **château de Hal**, toujours très suivi, est moins intéressant que celui de **Lembeek**, où se trouve le **château militaire de Saint Véron** qui fut incendié le lundi de Pâques. A cette occasion, on promène dans Lembeek et dans les communes voisines les reliques du **château de Hal** qui, si l'on en croit les hagiographes, était un arrière-petit-fils de Charlemagne et, de par sa mère, un descendant des Vikings. L'église, dont le chœur est une réussite architecturale, abrite se

un immense groupe de statues en bois fatigué. Elle est « Marie-Magdeleine » qui a lieu à l'occasion, les composites, les saintes, les images, lant des est une n gisant



A gauche : la curieuse chapelle de Fauquez (Virginal-Samme), dédiée à sainte Lutgarde. A droite : Clabecq : l'église réformée.

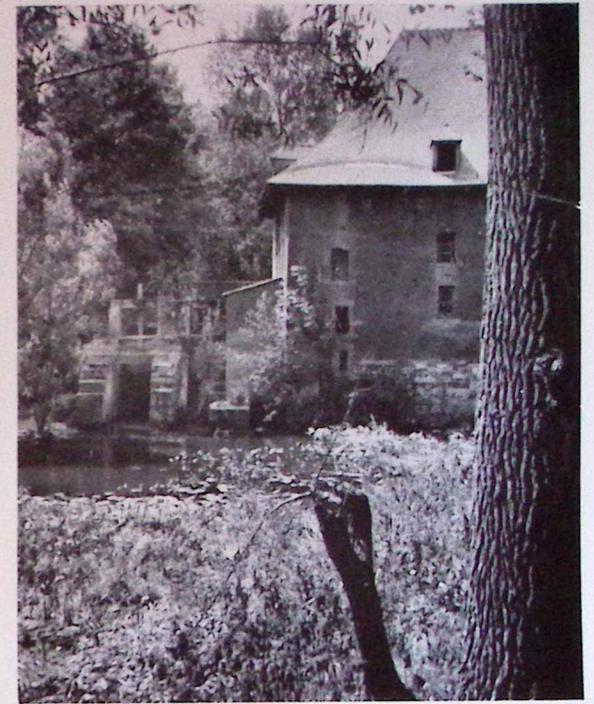


renouvelé en 1628. L'ancien château qui remontait, en partie, à 1618, et qui était occupé par une communauté religieuse, a été récemment démoli.

Une halte s'impose à **Tubize**, qui a fait, au cours de ces dernières années un gros effort sur le plan touristique. N'a-t-elle pas aménagé un musée dans une vieille ferme du XVII^e siècle, restaurée en 1963-1966, la ferme Scayet, dite aussi **ferme de la Porte**. A ce propos, il convient d'insister sur l'intérêt éducatif et culturel des musées de l'espèce qu'on voudrait voir se multiplier. Quand vous passez à Tubize, n'omettez pas de déguster la Mirandaise, une pâtisserie fine créée, en 1963, à l'occasion du jumelage de Tubize et de Mirande, un bourg gascon situé dans le Gers.

L'église dédiée à sainte Gertrude, fondatrice de Nivelles, dont Tubize dépendait, s'impose aux regards. Il convient d'y pénétrer pour admirer un Christ en laiton, de l'école mosane, à la coiffure si caractéristique; un autre Christ, vu en buste (± 1530), et un Calvaire polychrome.

Hal : la Vierge miraculeuse (XIII^e siècle).



Leeuw-Saint-Pierre : l'ancien moulin à eau de Volsem.

me du XVI^e siècle retiendront également l'attention. Le logis du doyen remonte à 1758. Charles Quint s'arrêta à Tubize au cours d'opérations militaires. D'autres firmes anciennes témoignent du passé essentiellement agricole de la cité. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle cependant, la commune s'orienta nettement vers l'industrialisation. Ce furent d'abord les ateliers métallurgiques, spécialisés dans le matériel de chemin de fer, qui jouirent d'une excellente réputation à l'étranger, ensuite l'implantation sur le territoire de la bourgade d'une importante fabrique de soie artificielle, qui occupe de nos jours près de 1.300 ouvriers et employés, enfin, l'installation récente d'une usine de sacs en papier. Tubize s'orienta nettement depuis quelques lustres vers la modernisation ainsi que l'atteste notamment l'église du Christ Ressuscité (1957) du hameau des Bruyères, un sanctuaire circulaire clair et lumineux intégré dans différentes dépendances paroissiales. Une belle réussite d'art sacré moderne.

Tubize a pris naissance au confluent de la Senne, originaire des environs de Soignies, et de la Sennette qui sourd également en Hainaut et qui se grossit de plusieurs « rys » ou « ris » venant entre autres de Tubize et d'Ittre. Le plus important, le **Hain**, après avoir folâtré du côté de Lillois et de Braine-le-Château, rejoint la Sennette au pied d'une colline qu'occupe le château de Clabecq. Tous ces cours d'eau à forte pente favorisèrent la construction de moulins qui, autrefois, étaient fort nombreux dans la région, les chutes d'eau variant entre trois et sept mètres. Le long de la **Senne** se trouvent encore les anciens moulins de Rebecq et de Rognon. A Tubize, le moulin désaffecté de Ripain, propriété du chapitre noble de Nivelles, sous l'ancien régime, date de 1779, bien que le

Clabecq : les Forges.



Clabecq possédait un autre moulin dit le moulin Hannicq, alimenté par les eaux du Hain, qui glissent encore sur la roue du moulin seigneurial de Braine-le-Château, souvent reproduit par les artistes et qui vient, comme dit plus haut, d'être converti en musée de la meunerie. N'oublions pas de mentionner les moulins de Mont-Saint-Pont et de Sart-Moulin, à Braine-l'Alleud, bourg qui en possédait encore sept autres au XIX^e siècle. Celui de Clabecq pila d'abord les chiffons (1817), puis alimenta une forge (1821) et enfin une filature de coton.

Sur le **Ry Ternel**, rapide et fantasque, se sont établis les moulins de Haut-Ittre et d'Ittre, qui, eux aussi, ont cessé toute activité. Les environs accidentés et boisés nous invitent à la promenade. C'est le royaume du silence propice à la flânerie et à la méditation.

Ronquières : le Plan incliné vu sous un angle insolite.

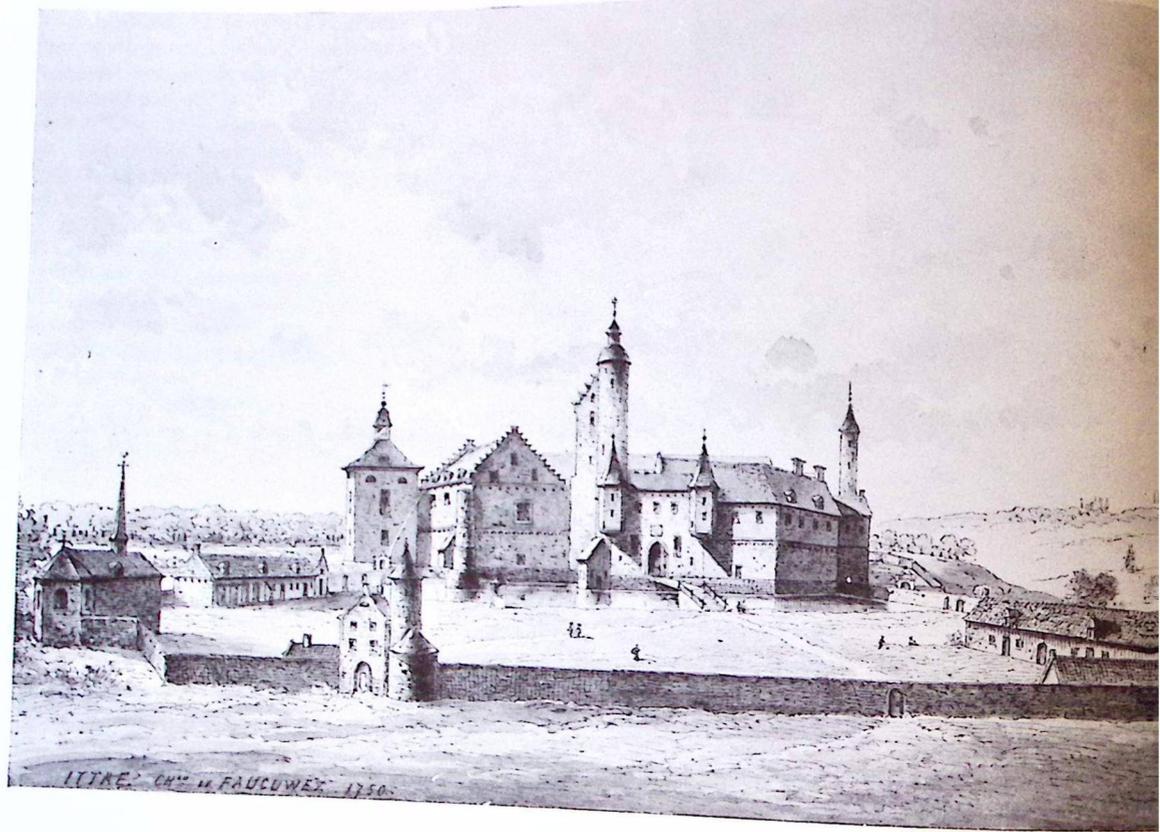


millésime 1717 se lise au-dessus de la porte d'entrée. Soit dit en passant, la jolie vallée de la **Sennette**, longue de quelque trente kilomètres, mérite de retenir l'attention du touriste. Non seulement, elle nous permet, chose rare, de suivre la superposition des rochers primaires, mais encore elle traverse une région pittoresque à souhait où les villages sans prétention vous accueillent gentiment. Arthur Cosyn a écrit que la vallée de la Sennette « bien qu'elle appartienne au bassin de l'Escaut, se rattache plutôt à nos régions ardennaises qu'au reste du pays », et par l'aspect de ses paysages et par la nature des terrains qui la compose la Sennette n'a pas, comme l'Escaut, la Dyle et les affluents de ces rivières, une vallée large, évasée. Elle ne sépare pas, comme ces cours d'eau, des cotés argileux en pente douce, de prés et de culture. La vallée de la Sennette, au contraire, est étroite et resserrée. En certains endroits, c'est une gorge, un défilé. Ses sinuosités capricieuses se dessinent entre de

Musée de la Porte à Tubize : une des salles réservées aux expositions.

nes de collines escarpées, constituées par le massif silurien et le massif cambrien » qui nous donne la pierre de Clabecq.

La Sennette animait jadis le moulin d'Oisquerq, qui datait de 1606, mais qui fut démoli, en 1961, pour permettre l'élargissement du canal de Charleroi. Plusieurs éléments mécaniques de ce moulin furent recueillis d'abord par le Musée de la Porte, à Tubize, et cédés tout récemment au nouveau musée de la meunerie établi, depuis le printemps 1973, dans le vieux moulin banal de Braine-le-Château. Toujours sur la Sennette, le moulin de **Clabecq**, ruiné en 1636 mais reconstruit en 1752, a disparu au début de ce siècle. Il fut à l'origine des Forges de Clabecq, puissant ensemble métallurgique qui a porté au loin le renom de cette commune.



UN VIEUX VILLAGE : CLABECQ

Lorsqu'elle se choisit ses armoiries, en 1924, la commune de Clabecq accorda sa préférence à un écu ainsi composé « d'azur à trois feuilles de nénuphars d'argent ». En prenant les armoiries des Flodorp, elle voulait marquer sa fidélité au passé où le château et ses possesseurs successifs jouèrent un rôle déterminant. Car nous sommes ici en présence d'une seigneurie fort ancienne. Frizo de Glabbeek n'est-il pas cité parmi les chevaliers qui s'en furent en Palestine défendre le tombeau du Christ, en 1183.

Aux de Cottereau du XVI^e siècle succédèrent les Flodorp dès 1738. Un Flodorp bâtit le **château** actuel sis au confluent

du Hain et de la Sennette. C'est un corps de logis prolongé par deux ailes perpendiculaires et renforcé par un donjon carré, tout bâti en cette pierre caractéristique de la région de Clabecq dite Arkose, dont les affleurements se voient aussi à Lembeek et à Steenhout sous Tubize. Si nous en croyons les anciennes gravures, le château était pourvu autrefois de jardins harmonieux animés d'eaux vives. On lit de plus dans le « Guide Fidèle » publié à Bruxelles, vers 1772, « Le château du lieu est situé au bas de la colline. C'est un parallélepède régulier dont les quatre coins sont ornés chacun d'une fort jolie tourette. Les fontaines, qui rejaillissent continuellement dans le jardin, ne laissent pas de contribuer à son ornement et à le rendre agréable...

Ittre : le château de Fauquez (démoli en 1827) d'après un document datant de 1750.

On doit prendre garde de ne pas confondre le village avec un autre du même nom situé à une lieue et demi de Tirlémont et à trois de Louvain. Le château a donc subi des transformations par la suite. Par mariage, il passa des vicomtes de Flodorp aux de Noy pendant la première guerre mondiale. Il est actuellement la propriété des vicomtes de Clabecq. A l'époque où l'auteur du « Guide Fidèle » décrivait le château, la population ne comptait guère que 150 âmes. Lorsqu'on bâtit l'église Saint-Jean-Baptiste, en 1867, on démolit la forge du maréchal

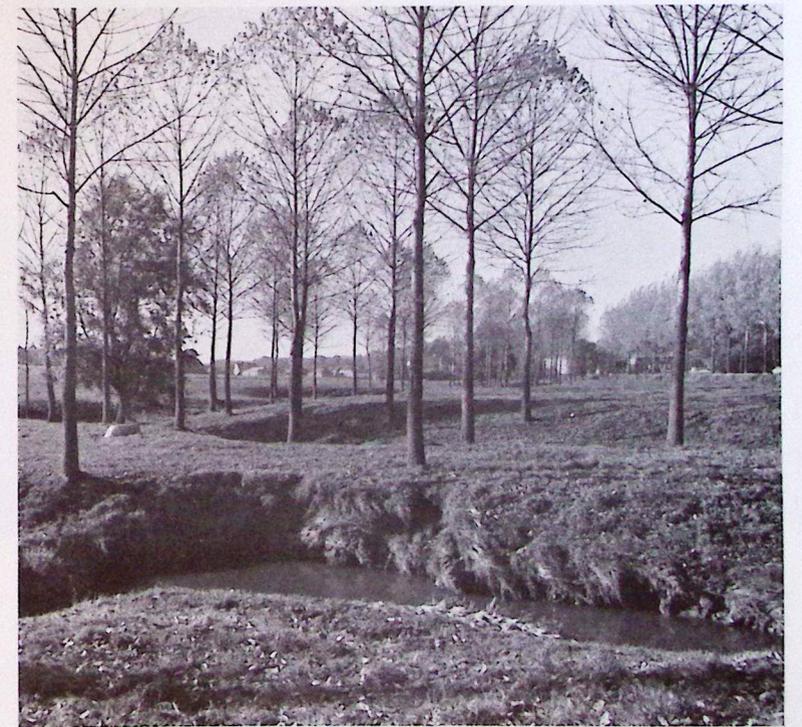
Ci-contre : Ittre : le château de Baudémont, construit en 1615.
Ci-dessous : dans sa traversée de la commune de Braine-le-Château, le Hain décrit de gracieuses arabesques.

qui, avec trois autres fermes, formait toute la grand'place.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle que la commune prit son essor grâce surtout au développement des **Forges de Clabecq**, la plus importante usine métallurgique du Brabant, et vraisemblablement la plus ancienne du pays. Elle trouve en effet son origine dans un moulin sur la Sennette où l'on battait déjà le fer dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Un octroi de Marie-Thérèse, conservé dans les archives de la société, le confirme. Un autre acte officiel du 1^{er} août 1786 autorise la continuation de l'industrie du fer. En 1841, l'usine appartenait à la famille Goffin, mais elle se mua en société anonyme en 1888. Depuis lors, elle n'a cessé de se développer. Elle est toujours à la pointe du progrès. En ces dernières années, une nouvelle usine, qui compte parmi les plus modernes du pays, a vu le jour. Ses installations se trouvent non seulement sur la commune de Clabecq mais encore sur celles de Tubize et d'Ittre. Il existe, de plus, une importante division « cokeries » à Vilvorde, située sur le même canal, mais au-delà de la capitale. L'ensemble occupe près de cinq mille ouvriers.

VERS LE PLAN INCLINE DE RONQUIERES

Puisque nous sommes dans une région vouée en partie à l'industrie métallurgique, dirigeons-nous vers **Ittre** et gagnons cette forge-musée datant de 1701 où tout le matériel est resté sur place. Ittre, nous l'avons déjà dit, est l'une des communes les plus pittoresques du Brabant wallon. Souhaitons qu'elle garde longtemps encore sa rusticité. Une villa gallo-romaine est d'ailleurs à son origine. Plus tard, une importante seigneurie, élevée en marquisat, en 1703, devint l'apanage des de Riffart du XVI^e siècle à 1766, puis de l'antique Maison de Trazegnies jusqu'à la fin de l'ancien régime. Le fief de **Fauquez** était enclavé dans la





Clabecq : le Monument Goffin, œuvre de Jacques de Laiaing.

terre d'Ittre. Il appartient d'abord aux d'Enghien et finalement aux de Herzelles, de 1622 à la Révolution. Les armes des de Herzelles et des de Riffart ont été réunies, en 1951, dans les armoiries de la commune d'Ittre.

de nous faire une idée du château au temps de sa splendeur. Sa démolition chassa les Cisterciennes d'Aywières qui y avaient trouvé refuge à la Révolution française et qui finirent leurs jours dans une aile du château d'Ittre.

De son riche passé, Ittre a gardé d'intéressants témoignages. C'est tout d'abord la chapelle latérale gauche (1590) de son église paroissiale où l'on conserve précieusement une Sedes gouthique (± 1265) amenée là par les Prévôts de Bois-Seigneur-Isaac.

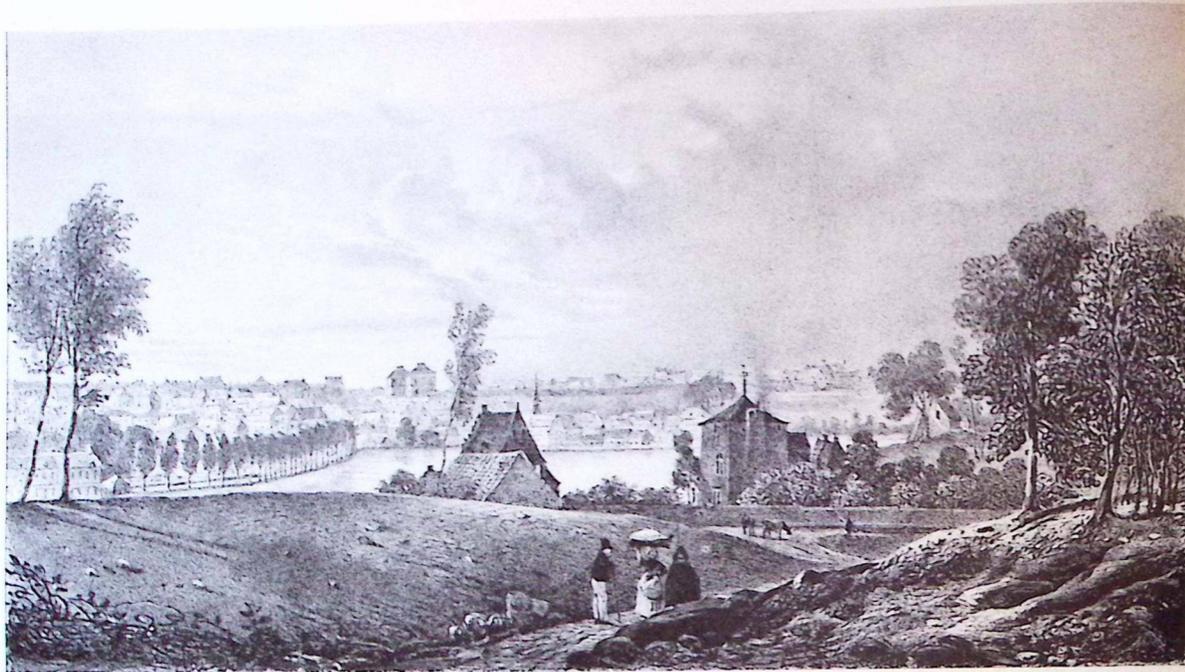
Parmi de bonnes orfèvreries, on distingue la chasse de Sainte-Lutgarde (1824), sainte très vénérée dans la région. Au château de Baudémont, qui remonte à 1615, le comte de Lichtervelde conserve de précieux souvenirs familiaux et d'autres objets d'art.

Les verreries de Fauquez à Virgigny ont réalisé cette curieuse chapelle en marbre dédiée à sainte Lutgarde (1929), l'une des gloires de la Belgique monastique. Née à Tongres, en 1182, elle mourut à Aywières (Couture-Saint-Georges) en 1246. L'église est intérieurement moderne. A quoi bon se lamenter, me le font certains, quand le nouveau mobilier offre toutes garanties au point de vue artistique. La « Tourette » d'Haslemont nous replonge au temps des querelles moyenâgeuses entre le comte de Hainaut et le duc de Brabant défendant âprement leurs frontières.

Nous avons retrouvé le canal d'Clabecq à Charleroi entièrement transformé. Certains, peut-être, regretteront l'ancien canal romantique. Hélas, il faut sacrifier au progrès. Pour apprécier l'ampleur des travaux exécutés au cours de ces dernières années, il n'est que de se rendre au village voisin, à Ronquières. Le Plan incliné constitue de nos jours l'une des attractions touristiques les plus courues de notre pays (233.000 visiteurs enregistrés en 1972). Du sommet de l'imposante tour, haute de 140 mètres, on aura, non seulement une vue d'ensemble des ouvrages du canal mais encore on jouira d'un superbe panorama sur toute la région environnante. Par temps clair, on verra le beffroi de Charleroi et le Palais de Justice de Bruxelles. deux cités industrielles et prospères qu'unit cette moderne voie d'eau.



Au fil du Canal de Bruxelles à Charleroi.



Quand le passé se mêle au présent

A TRAVERS SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

par Joseph DELMELLE

COMBIEN d'entre nous n'effectuent pas, chaque jour de la semaine, le même trajet ?

Quand l'habitude devient une seconde nature, il convient de s'en méfier.

Nous nous habituons à tout et l'habitude, partout, nous cache quelque chose. Et ce quelque chose mérite qu'on le regarde, qu'on s'y intéresse.

Il faut faire l'éloge de la curiosité. Elle

est au départ d'un enrichissement de la sensibilité, de l'intelligence, de la personnalité.

Connaissez-vous votre quartier ? Le mien, c'est Saint-Josse-ten-Noode. Il en vaut un autre. Je le préfère même à certains autres, plus distingués peut-être mais, tout compte fait, moins attachants, moins riches en souvenirs, moins peuplés d'ombres chères ou singulières.

Plus je pénètre dans le passé de ma commune, plus ce passé me passionne. Qu'il est donc animé, ce passé ! Il est fréquenté comme un carrefour. C'en est un d'ailleurs, à cause, notam-

Vue de Bruxelles prise au-dessus de l'étang de Saint-Josse-ten-Noode (lithographie de Th. Fourmois).

ment, de cette gare du Nord, l'ancienne, la nouvelle, qui a été témoin de tant d'aventures, qui a vu arriver et partir tant de célébrités. Des poèmes lui ont été dédiés. L'un d'eux a pour auteur un Polonais, Artur Miedzyrzecki :

C'est la même angoisse qui m'étreint aujourd'hui, comme hier, comme alors : je restais, un mouchoir à la main, Sur le quai de la Gare du Nord...

Il n'y a pas que cette station-là. Il y a également celle, désaffectée, de la chaussée de Louvain, face au boulevard Clovis. Elle aussi a toute une histoire. Sait-on que, pendant la dernière guerre, une centrale émettrice de la résistance y fut installée ?

Tant de souvenirs, tant de personnages, tant d'événements aussi !

Saint-Josse-ten-Noode, par la plume de José Camby et d'Yvonne du Jacquier, sans parler d'autres écrivains dont Eugène Van Bommel, a fait confidence, à tous ceux qui l'ont voulu, de nombre de

ses secrets. Il y en est d'autres, beaucoup d'autres, qui restent à recueillir.

Sait-on que, parmi tous ceux qui ont trouvé refuge à Saint-Josse-ten-Noode, on trouve un Meternich, un Victor Hugo, un Lazare Carnot, un Etienne Arago — le frère de l'astronome —, un Engels, un Karl Marx, un Victor Considérant, un Proudhon, un Jules Vallès, un Henri Rochefort, un Edgard Quinet ?

Sait-on que Baudelaire y vint et que Nadar y réalisa une de ses expériences aérostatiques ?

Sait-on qu'Emile Verhaeren courtisa Marthe Massin, qui devait devenir sa femme, dans la déclive rue Traversière et la montueuse rue des Moissons qui, à cette époque, n'était qu'un sentier s'aventurant dans la campagne ? Marthe Massin, qui maniait le pinceau avec dextérité, possédait un atelier dans cette rue Potagère où s'ouvre l'Ecole des Beaux-Arts, qui a formé des générations d'artistes — parmi les plus grands ! —, et où demeurèrent un Henri Maubel, un Ywan Gilkin et d'autres.

On n'en finirait pas de recenser tous ceux qui ont vécu sur le territoire de la commune ou qui y sont nés. Chaque rue évoque, pour moi, une présence. C'est, rue du Méridien, celle de Pierre Nothomb et, rue du Vallon, celle de Georges Dognagne. C'est, rue Saint-Lazare, celle d'André Van Hasselt et, rue Bonneels, celle de Constant Malva.

Il faut renoncer à évoquer ces innombrables disparus qui, sur le territoire de ma commune, ont aimé, souffert, pensé, écrit.

Il faut renoncer à cette entreprise quand on ne dispose que d'une page ou deux de revue. C'est un livre qui serait nécessaire. Un livre et même plusieurs !

Il y a toutes ces ombres. Il y a les événements dont ils ont été les acteurs ou les témoins.

A ce propos, j'ai fait une petite découverte.

Cette découverte a trait à quelques faits divers des années 1898 et 1899.

J'ai appris, de la sorte que :

— le 11 août 1898, un officier de police

Saint-Josse-ten-Noode : tramway à vapeur manœuvrant place Madou, au coin de l'avenue des Arts.





Saint-Josse-ten-Noode : l'ancienne gare du chemin de fer, sise à front de la chaussée de Louvain.

de Saint-Josse-ten-Noode, Mommaerts, a été chargé d'arrêter un anarchiste nommé Willems, habitant chaussée de Louvain et soupçonné, à tort d'ailleurs, de fabriquer de la fausse monnaie. Willems, alors que Mommaerts veut lui mettre la main au collet, résiste, tente de s'enfuir et est visé par l'officier de police qui blesse grièvement le frère du prétendu faussaire. Willems, à son tour, fait usage d'un revolver et blesse plusieurs personnes. L'épilogue de cette affaire intervient le 1^{er} février 1899 : Willems est condamné à 15 ans de travaux forcés par la Cour d'Assises du Brabant. — le 3 septembre 1898, on annonce le décès, survenu à Saint-Josse-ten-Noode,

de, du lieutenant-général Mabile, né à Gand en 1826. — le 14 septembre 1898, un anarchiste (il y en avait pas mal à l'époque !), l'Anversois Antoine Michiels, veut frapper d'un coup de couteau, à la Gare du Nord, un agent de police. La nuit suivante, on arrête deux autres anarchistes, deux Français, occupés à placarder des affichettes glorifiant l'assassinat de l'impératrice d'Autriche, Elisabeth, tuée à Genève par Lucheni, un Italien, le 10 du même mois. — le 24 novembre 1898, la nouvelle de la mort de M. Lap, artiste-peintre, professeur (peinture décorative et dessin) à l'Académie de Molenbeek-Saint-Jean depuis 33 ans, est diffusée.

— le 7 février 1899, autre disparition : celle du lieutenant-général Alfred Bouyet, âgé de 68 ans. — le 11 mars 1899, décès du commissaire de police de Saint-Josse-ten-Noode, Michel. Au lendemain de cette disparition, la veuve Michel intente un procès à plusieurs journaux qui l'ont accusée d'avoir empêché le défunt de recevoir les derniers secours de la religion. La Justice lui sera favorable. — le 17 mai 1899, le Conseil communal, ému des bruits selon lesquels il serait question d'agrandir Bruxelles au détriment des communes limitrophes, proteste vivement contre toute idée d'annexion.



Ci-contre : la chaussée de Louvain, vers 1900 (photo prise de la place Madou).

Ci-dessous : l'ancienne gare du Nord (début du XXe siècle).

— le 28 juin 1899, Edouard Herremans, ancien sénateur, meurt à Saint-Josse-ten-Noode. Chaque rue a son histoire et chaque jour qui passe augmente celle-ci de l'un ou l'autre événement, petit ou grand. Tous ces événements sont les maillons d'un tissu qui ne s'effiloche jamais, sauf en apparence. Qu'il est passionnant d'examiner tout cela à la loupe !

Certes, il est matériellement impossible de tout retrouver mais, jour après jour, de petites zones d'ombre peuvent s'éclaircir. Il faut ouvrir les yeux. Il faut être attentif non seulement au passé, mais aussi à ce présent qui deviendra, dès demain, un fragment s'ajoutant à la vaste mosaïque du passé. La curiosité est la première qualité du touriste. Mais le tourisme, ce n'est pas

nécessairement multiplier les kilomètres, ce n'est pas nécessairement chercher le dépaysement. Il y a un tourisme quotidien parce qu'il y a chaque jour l'un ou l'autre détail à préciser, l'une ou l'autre découverte à faire. Ce tourisme-là peut se faire partout. Il peut être le plus habituel de nos chemins.



A Alseberg

Le Moulin Winderickx

par Paul MARTENS

On conçoit l'immense amélioration sociale qui résulta de l'invention du papier, ce fut le plus puissant instrument des progrès de la civilisation. La ville de Memphis, en Egypte, revendique la gloire d'avoir fabriqué, la première, du papier avec des feuilles de papyrus.

Les Romains étaient parvenus à fabriquer du papier avec de l'asbeste. Cette substance minérale donnait un papier qui avait la propriété extraordinaire d'aller au feu sans se détruire. En Chine, en l'an 220, Moug-Tian employa du bambou pour faire du papier. Les Perses obtinrent de bons résultats avec l'écorce du mûrier. Ce fut vers 1100-1150 environ que le papier de coton fit son apparition en Europe; à cette époque, des manufacturiers arabes s'établirent en Espagne et y créèrent des papeteries travaillant avec du coton cru. Ce papier était fort imparfait, il se déchirait à la moindre traction. Vers 1300, dans nos régions, on fut naturellement conduit à substituer le lin au coton cru, mais, très vite, on fit usage de chiffons de toile.

Certains Croisés auvergnats, tombés en captivité, auraient appris cet art à Damas; libérés, ils installèrent alors les premiers moulins près d'Ambert. Ce serait l'Italie, au XIII^e siècle, qui aurait perfectionné le procédé de fabrication, battant la pâte avec des maillets.

Grâce au chiffon, l'industrie de la papeterie était entrée dans une ère nouvelle.

Plus léger, plus maniable, le papier devait nécessairement supplanter le parchemin très employé au Moyen Age, mais c'est l'invention de l'imprimerie qui assura son plein succès.

En 1423, Laurent COSTER, de Harlem, tailla des caractères mobiles en bois et imprima des livres scolaires. De ce pénible travail artisanal, Jean GUTENBERG, de Mayence, en fit une découverte technique exploitable, en coulant des caractères composés d'un alliage d'antimoine et de plomb. Nous nous trouvons, alors, au seuil de temps nouveaux où, dans tous les domaines, la pensée ne cessera de se répandre au monde entier.

La fabrication du papier prend des proportions inattendues après la découverte de l'imprimerie qui vient supprimer brusquement l'industrie des copistes, mais qui exige des qualités énormes de feuilles de papier blanc. La consommation des chiffons devenant de plus en plus grande, cette matière commença à devenir rare. On dut édicter des lois qui protégeaient le colportage des chiffons et mettaient des entraves à leur exportation.

L'étonnante propagation des moulins à papier en Europe peut s'expliquer par le fait que les Gouvernements ne purent résister à la tentation de se procurer un grand revenu en frappant d'impôts les papetiers, tout en favorisant le progrès intellectuel et moral obtenu par la dif-

fusion du savoir. Il est établi que, dans notre pays, le premier moulin à papier fut érigé en 1405 dans la région de Huy, sur les bords du Houyoux. Entre 1670 et 1789, trente-sept demandes pour la construction de moulins à papier furent introduites auprès des autorités compétentes. Bientôt, dans le Brabant, chaque vallée eut son moulin à papier. Les roues faisaient tourner d'immenses arbres hérissés de chevilles, et l'on entendait partout le bruit des maillets retombant en cadence dans les bacs de pâte.

LE MOULIN WINDERICKX

D'Alseberg à Tourneppe, un petit sentier, le Losscheweg, menait le promeneur à travers l'un des plus beaux sites des environs de Bruxelles. Partout, de petits ruisseaux, descendant des hauteurs d'Elsemeide, faisaient entendre leurs joyeuses chansons. La forêt de Soignes, malgré des déboisements spectaculaires, laissait par-ci, par-là, son empreinte sous la forme d'un bouquet d'arbres. Des futaies bruissantes, habitées par nos oiseaux du pays, de petites boules de plumes fusaient vers le ciel, lançant une note stridente. Sur les pentes verdoyantes, on voyait des paysans, au teint hâlé, vaquer aux travaux des champs dans des damiers de couleurs différentes.

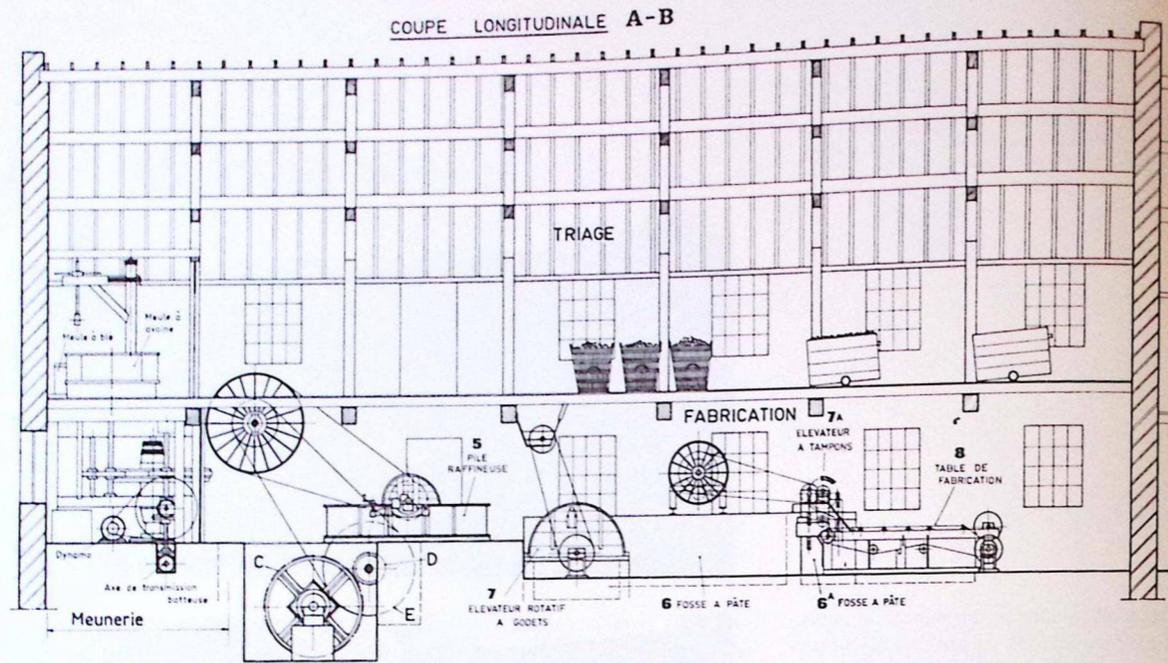
Les habitations et les fermes étaient clairsemées. Dans cette paix champêtre, par intermittence, seul un beuglement

En haut : vue d'ensemble du moulin Winderickx. Au centre : passerelle surplombant les roues à aubes. En bas : la pompe à incendie.



troublait le silence. En suivant le cours d'eau, on avait la surprise de découvrir le vieux moulin banal de Tenbroek dont il existe encore quelques vestiges.

Actuellement, cette belle contrée tient toujours sous son charme l'ami de la nature. Veillé par quelques élégants peupliers, des saules grotesques et des arbres fruitiers, le ruisseau s'étend dans la vallée. Dans son lit bordé de boutons d'or, il flâne, bien installé dans ce magnifique décor brabançon où les paysagistes trouvaient tant de sujets de composition. Arrivé à la limite des deux communes, le Molenbeek plonge soudain sous un ensemble de bâtiments bizarres dont l'ombre accablée d'une grande cheminée défile lentement sur les toits. C'est le moulin WINDERICKX. Ses deux roues à aubes, désormais inutiles, s'effritent lentement, perdues et inertes dans le bruit de l'eau et l'odeur des mousses. De la route provinciale, un chemin descend tout droit vers cette citadelle de briques rouges, traverse la cour où des paons se pavant, et se perd dans les champs. Le tout est assez singulier. A gauche, nous avons une continuité de constructions nécessaires à la bonne exploitation d'une grande ferme, une forge, une écurie, des remises, des étables, un poulailler et une belle grange. A droite, les bâtiments qui ont gardé l'aspect de l'ancienne cartonnerie. Devant soi, le bastion : la maison familiale. Dans ce berceau, pendant plus de deux



cents ans, le culte de la famille et l'amour du travail seront soigneusement entretenus; ce sont eux qui feront la renommée des WINDERICKX.

La première dénomination connue, du moulin qui date de 1551, était moulin de Herisem. Ce nom lui venait d'un lieu-dit tout proche où l'on exploite pendant longtemps un dépôt de quartzite ardennais pour le pavage des routes avoisnantes et même des rues de Bruxelles. A cette époque, un nommé Hendrik de NAYER obtint l'autorisation de construire un moulin à papier sur le Molenbroeck à l'endroit dénommé « Heidenbroeck ».

En 1599, le moulin appartenait à Ghybrecht de NAYER. En 1621, celui-ci est renseigné comme veuf, possédant un beau moulin à papier à quatre cuves. Après, les exploitants successifs du moulin sont :

- en 1657 Jan PLETINCKX
- en 1727 Isabella SLOTHMAECKERS
- en 1743 Hendrik van den BOSCH et enfin,

— en 1763 Gillis WINDERICKX, marié à une fille van den BOSCH.

Depuis, le moulin appartient toujours à la même famille.

Jusqu'en 1820, le moulin se trouvait enregistré sur le territoire de Tourneppe, mais cette année, l'habitation qui se trouvait sur cette commune fut reconstruite et agrandie des deux-tiers sur le territoire d'Alsemberg. Au cours des ans, le moulin subit des modifications constantes : ajout d'une roue, de bâtiments, etc... pour devenir un véritable complexe industriel composé de deux parties bien distinctes : l'exploitation d'une ferme et d'une cartonnerie due à Eugène et Désiré WINDERICKX.

Le moulin avait deux roues hydrauliques. Une roue actionnait deux tournants de meules pour la mouture du blé et de l'avoine. Une combinaison ingénieuse fournissait du courant électrique par le truchement d'une dynamo, et un axe articulé actionnait une batteuse se trouvant dans la grange distante de 30 mètres. L'autre roue donnait le mouvement aux

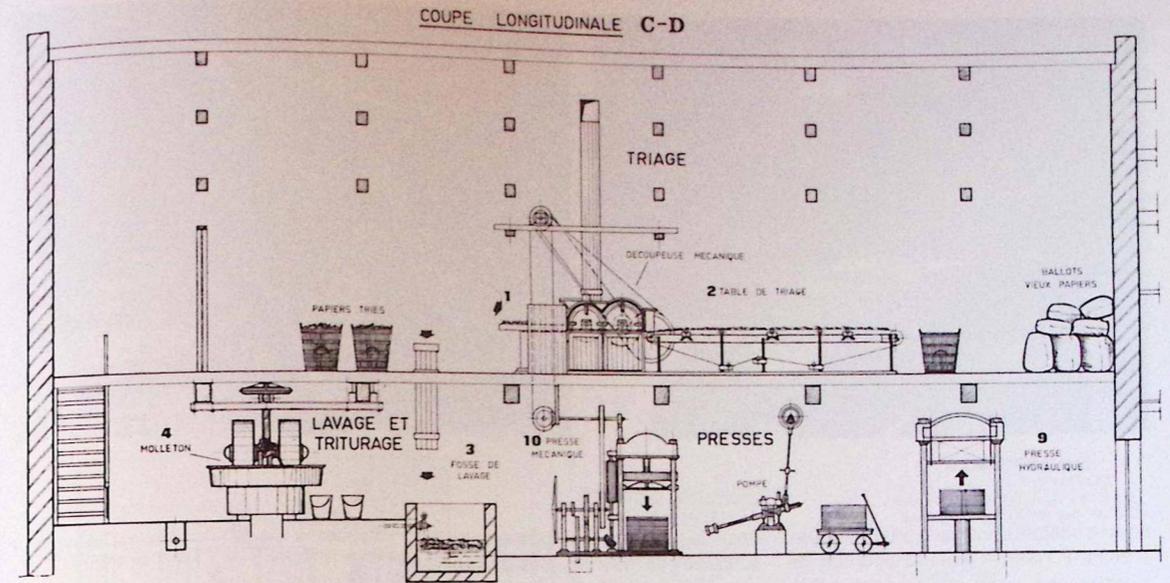
machines par l'intermédiaire de plusieurs axes horizontaux fixés entre les poutres du plafond et munis de poulies et d'engrenages.

La transformation du moulin à papier en cartonnerie fut une initiative couronnée de succès. Au temps de son plein épanouissement, elle occupait cinquante ouvriers.

Les usages du carton sont innombrables. On s'en sert dans toutes les industries. Il faut des cartons pour lisser les draps et pour glacer les papiers ainsi que pour les métiers Jacquart, pour les relieurs, pour les cartonniers et les fabricants de jouets. Les ballots de papier s'amoncellent dans la cour de l'usine. Tous les vieux journaux, les déchets, les archives repassent à la fabrique et redeviennent de belles feuilles de carton.

LA FABRICATION DU CARTON

Les ballots de vieux papiers sont amenés de la cour à l'étage par un palan



fixé en façade. Au centre de l'atelier de triage se trouve une découpeuse mécanique. Les papiers sont jetés par un ouvrier sur la table 1 et introduits dans la machine. Deux tambours rotatifs, munis de pointes, déchirent les papiers. Un ventilateur chasse une partie de la poussière, sable ou boue séchée qui adhèrent encore à tous ces déchets. Des corps étrangers, tels que pierres, cailloux, bouts de fer, parfois des sous, tombent dans un bac disposé sous les cylindres. Il se trouve malheureusement des fournisseurs de papiers de rebut qui n'hésitent pas à mêler à la masse des ballots toutes ces impuretés pour en augmenter le poids. De la découpeuse, les morceaux de papier tombent sur une toile métallique sans fin qui circule sur des rouleaux. Des ouvrières, disposées de part et d'autre de la table de triage 2 choisissent d'après la couleur ou la nature. Elles mettent à part les blancs qui sont réservés pour les cartons fins, les bleus, les maculatures ou les vieux cartons que l'on consacre au carton com-

mun ou gris. Selon les besoins de la fabrication désirée, la sorte de papier nécessaire est versée par une ouverture pratiquée dans le plancher et tombe dans la fosse de lavage 3 où elle est constamment agitée pour bien enchevêtrer les fibres végétales. Ici, commence la conversion en pâte de la matière première. La masse obtenue après le trempage passe au molleton 4. Ce broyeur est composé d'une cuve cylindrique, reposant sur un socle de maçonnerie, au centre de laquelle un axe vertical pivote sur lui-même entraînant deux énormes meules en grès de Suède pesant chacune 1.800 kg.

Pendant l'opération de broyage, souvent on additionne du kaolin ou de la pâte de chiffon préparée dans un bâtiment annexe. Loin de lui nuire, ces ingrédients étrangers ne font qu'augmenter la résistance du carton. C'est à ce moment de la fabrication que toute l'expérience du patron de l'usine est nécessaire. Il doit se rendre compte des qualités requises pour obtenir la pâte du

carton désiré, car, presque toujours, on travaille sur commande d'après un échantillon. Après avoir reçu ses ordres précis, des ouvriers versent la pâte dans la pile raffineuse 5 qui a été préalablement remplie de la quantité d'eau nécessaire.

La pile raffineuse est une sorte de bac à paroi verticale. Un diaphragme vertical détermine en son intérieur un canal fermé sur lui-même. Un tambour en bois, qui peut s'élever ou s'abaisser de façon progressive, porte des couteaux en acier disposés dans des rainures suivant des génératrices. Il superpose une platine fixe, formée de lames en acier boulonnées les unes contre les autres. L'ouvrier, chargé de la marche de la pile, conduit le travail. Il commence par rapprocher progressivement le cylindre en action jusqu'à le mettre sensiblement au contact du contre-couteau; c'est par l'affleurage que grumeaux et soufflures de la pâte sont détruits. Laissant ensuite les lames presque affleurées, il amène la pâte dans le temps voulu, au degré de



finesse voulue. Lorsque la pâte est jugée à point, il l'envoie par une soupape de vidange aux cuves d'alimentation des machines.

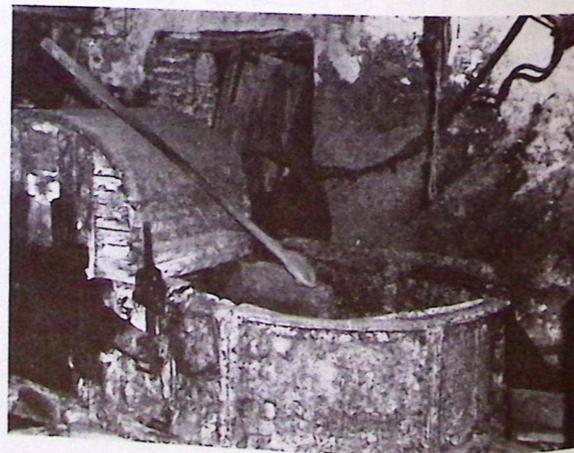
La pâte, amenée dans la fosse 6^A, est maintenue en suspension. Un élévateur à tampons 7^A amène par un système de gouttières la pâte au-dessus de la table de fabrication 8. Cinq petites ouvertures laissent couler, d'une façon régulière, le liquide sur la machine à carton. Un régulateur, réglé par un mécanisme, produit cet effet.

Cette forme sans fin est une toile métallique, sa partie supérieure est supportée dans toute sa largeur par un certain nombre de rouleaux et ainsi maintenue horizontale.

Deux règles, placées transversalement au-dessus de la forme, près de l'endroit où arrive la pâte, déterminent l'épaisseur de la feuille. Le mouvement de progression suivant la longueur a pour effet de porter plus loin la feuille de carton en formation et d'offrir continuellement de nouvelles parties vives de la toile métallique à la pâte qui coule à sa surface. La feuille de carton, qui avance toujours en perdant une certaine partie de son eau, passe à l'extrémité de la machine entre deux rouleaux. Elle adhère au rouleau supérieur qui porte deux rainures diamétralement opposées servant de guide au conducteur pour fendre le carton suivant la génératrice qui se présente.

Ci-dessus, à gauche : la table de fabrication; à droite : une des roues à aubes du moulin.

Ci-dessous, à gauche : l'atelier de triage avec la découpeuse mécanique et la table de triage; à droite : la pile raffineuse.



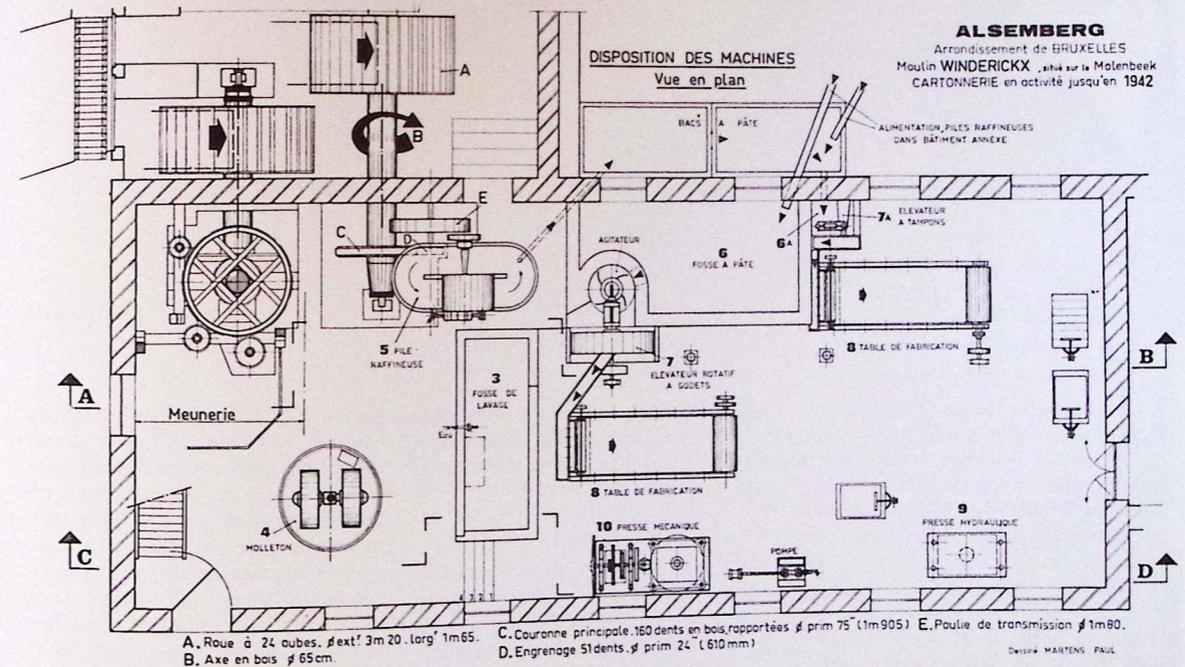
Chaque demi-tour nous donne donc une feuille de carton. Lorsqu'on désire du carton très épais, il suffit de laisser la feuille s'enrouler à plusieurs reprises autour du rouleau et l'on obtient ainsi du carton composé de nombreuses couches élémentaires (jusqu'à vingt) et de composition uniforme. Les feuilles de carton sont pressées, soit à la presse hydraulique 9, soit à la presse mécanique et manuelle 10. Quand il s'agit de le sécher, en hiver on suspend les feuilles de carton dans les

Une commande de 500 kg de carton n° 8 équivaut à 400 feuilles. Des camions à chevaux faisaient l'expédition jusqu'à la gare de Rhode-Saint-Genèse, d'où le carton partait dans toutes les directions. Lorsque le drapeau rouge flottait au clocher de l'église, annonçant l'époque du dégel, ces camions dont la tare était de 2.020 kg et le poids admissible de 9.990 kg ne pouvaient transporter que la moitié de leur charge afin d'éviter une trop grande dégradation des routes. Si le maître vivait dans le moulin, ne

Pour avoir été bien souvent le visiteur atterré de moulins abandonnés dans les campagnes et les villes du Brabant, je me demande si leur sort ne dépend pas uniquement des populations rurales qui les entourent.

Dans chaque commune, ne pourrait-on pas constituer un comité de sauvegarde pour de précieux trésors ?

Au lieu de ces exemples navrants de destructions, d'abandons et de détériorations, nous pourrions avoir avec le soutien des autorités communales et l'aide



étendoirs, en été on étend les cartons sur les prés aux alentours du moulin où ils acquièrent de la blancheur. Quand le carton est sec, on le passe au laminoir pour le lisser. Ensuite, on trie les feuilles, on les classe selon leur épaisseur et on les rogne. Les cartons sont habituellement blancs ou gris. Les dimensions ordinaires des cartons livrés au commerce sont de 90 x 70 centimètres. Un numérotage allant de 4 à 20 détermine l'épaisseur et le nombre de feuilles pour un poids de 10 kg de carton.

descendant guère jusqu'à Hal que les jours de marché, il répandait à travers tout le pays le renom d'un des premiers établissements industriels de la région d'Alsemberg.

UNE ACTION DE SAUVETAGE

Actuellement, l'industrie et le commerce règnent en souverains maîtres et fixent le rang des nations dans le monde. N'est-il pas équitable de rendre hommage à l'ardeur, au travail, au sang-froid de ces pionniers qui ont osé.

de la population, de véritables musées artisanaux.

Le touriste de passage devient souvent visiteur s'il sait qu'il y a un château, une abbaye, qui sont dignes d'intérêt. Pourquoi ne ferait-il pas de même pour les moulins, bien mis en valeur ?

Ces musées, mariés au ciel, à la terre, à l'eau, ne pourraient-ils pas être l'œuvre de jeunes collaborateurs passionnés qui deviendraient les conservateurs jaloux de ce patrimoine national qu'ils auraient sauvé.

Les Nivellois de jadis à la recherche d'un Hôtel de Ville

par Marcel VANHAMME

LE maire du palais d'Austrasie — sous Clotaire II, Dagobert I^{er} et Sigebert II — Pépin le Vieux ou de Landen, que d'anciens textes appellent Pépin de Nivelles, possédait en ces lieux un vaste domaine approchant des 7.800 hectares. La villa mérovingienne comportait des bâtiments de bois et de torchis, nécessaires à la mise en valeur des terres. La présence de ce palatium princier stimula le développement de la bourgade franque, la première dont il soit fait mention en Brabant. Itte, épouse de Pépin de Nivelles, eut trois enfants : Begge, Grimoald et Gertrude. Veuve en 640, elle écouta les conseils de saint Amand et fonda un monastère, soit dans son palais transformé en vue de sa nouvelle destination, soit à l'emplacement de cette résidence. Itte mourut en 652. Sa fille cadette, la pieuse Gertrude, fut la première abbesse de la jeune abbaye. Celle-ci prend place dans le second cycle d'évangélisation du pays. L'abbaye de Nivelles est la plus ancienne abbaye de femmes de la Belgique.

Au XII^e siècle, le monastère comprenait un Chapitre de chanoines et un Chapitre de chanoinesses, la direction générale dépendant de l'abbesse.

ETYMOLOGIE DE NIVELLES

Étymologie complexe et controversée. **Nivalcha** est formée de deux éléments distincts : **niwi**, en german ancien, signifie « neuf » ; **Alah** indique « temple ». En ce cas, Nivelles serait « le nouveau temple ». L'orthographe reste la plus proche de la forme **Nivalcha**, du VII^e siècle. La forme romane donne **Nivala**, le signe **ch** restant muet.

CONSTITUTION D'UN NOYAU URBAIN

Le noyau pré-urbain — qui existait déjà à l'époque de la mort de Gertrude, survenue en 659 — attira des pèlerins, accourus en masse, de toute part, afin de vénérer les reliques de la sainte abbesse. La foule des visiteurs dispensèrent à l'abbaye de riches offrandes. Très tôt, l'abbaye devint un centre intellectuel réputé, rehaussé par la présence de nombreux moines et de missionnaires

irlandais, dont, du vivant d'Itte, saint Feuillien. Les miracles qui se produisirent en ces lieux sacrés favorisèrent l'établissement d'une population commerçante sédentaire. Elle se superposa aux tenanciers et serfs agricoles déjà en place. Cette population se composait de serviteurs de l'abbaye, de serfs, de saints, d'ouvriers, d'artisans spécialisés et de routiers ou « marchands de l'abbaye ». Des **milltes** étaient attachés au service de défense du monastère. Enfin, des négociants libres et des colporteurs circulaient sur le territoire abbatial.

L'abbaye de Sainte-Gertrude — ainsi que son environnement laïque — constituait une sorte de ville sainte, centre spirituel et culturel. Cette situation n'excluait évidemment pas la présence de marchés et de noyaux purement mercantiles.

Un document du VIII^e siècle situe la localité dans le **pagus** de Brabant, fait confirmé par un diplôme émanant de Henri III (3 juin 1041). Nivelles est citée dans le traité de Meerssen (870). En ce

neuvième siècle, l'abbaye fut sécularisée en Chapitre : l'abbatit fut détenu au profit de princesses impériales et royales. Aux temps troublés des expéditions normandes (IX^e siècle), les habitants se retranchèrent derrière une enceinte formée de palissades en bois, élevée selon les principes défensifs de l'époque.

SIGNES D'EMANCIPATION URBAINE

Les riches propriétés foncières dont bénéficiait l'abbaye — qui faisaient de l'abbesse la propriétaire la plus importante après l'Empereur et l'évêque de Liège — attirèrent la cupidité des Regniers, comtes de Hainaut, puis des ducs de Brabant. Ces derniers, jaloux du pouvoir de l'abbesse — princesse d'Empire indépendante du Brabant — appuyèrent leur politique locale sur la bourgeoisie nivelloise indépendante. De graves dissensions surgirent entre celle-ci et l'abbesse, notamment de 1182 à 1191. En ce douzième siècle, l'autorité ducale était représentée par un bailli, appelé, peu après, « Grand bailli du roman pays de Brabant ». A noter que la vie de sainte Marie de Nivelles — dite Marie d'Oignies — se déroula de 1177 à 1213.

Le bourg de Nivelles, entouré de murailles dès le XII^e siècle, prit le nom de ville en 1220. L'enceinte, englobant vingt-sept hectares environ, était percée de sept portes fortifiées et défendue par onze tours. Ces remparts furent démolis de 1813 à 1822. Seule subsiste la Tour Simonne.

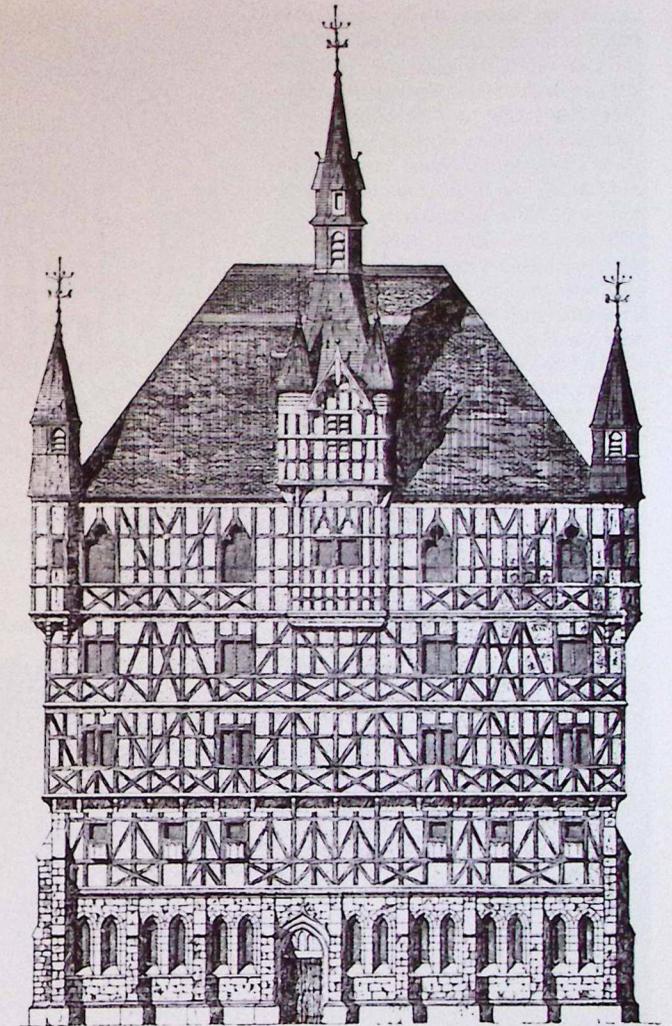
L'abbesse nommait le magistrat, formé, en 1296, d'un mayeur et de sept échevins, du consentement du duc de Brabant. Celui-ci était avoué — ou protecteur — de l'abbaye. Henri II, le premier, s'octroya ce titre qui figure dans un diplôme de 1225.

LES SCEAUX NIVELLOIS

Sous l'Ancien Régime, Nivelles fut régie par deux pouvoirs : d'une part, celui de l'abbesse et du Chapitre; d'autre part, celui de la ville.

Avant le XIII^e siècle, l'abbesse et le Chapitre utilisaient un sceau commun, non sans contestations du Chapitre car l'abbesse abusait du scel commun confié

à sa garde. Le Chapitre porta le différend devant Jacques, évêque de Præneste, légat du Saint-Siège. L'abbesse eut son sceau propre, tandis que le Chapitre disposa de deux sceaux distincts : le scel aux affaires courantes et le scel aux biens et héritages.



Maison de Ville de Nivelles (XIV^e siècle), reconstituée par Paul Saintenoy, d'après un chirographe découvert aux Archives du Royaume par A. Brulé. Façade sur le Grand-Marché. Edification d'après l'ordonnance du 17 juin 1366. Démolition, le 4 mai 1677.

La ville de Nivelles ne fit usage d'un sceau particulier qu'à partir du XVI^e siècle. Les efforts déployés par les Nivellois afin de l'obtenir remontaient aux années 1263 ! Comment procédait-on en l'absence de sceau adéquat ?

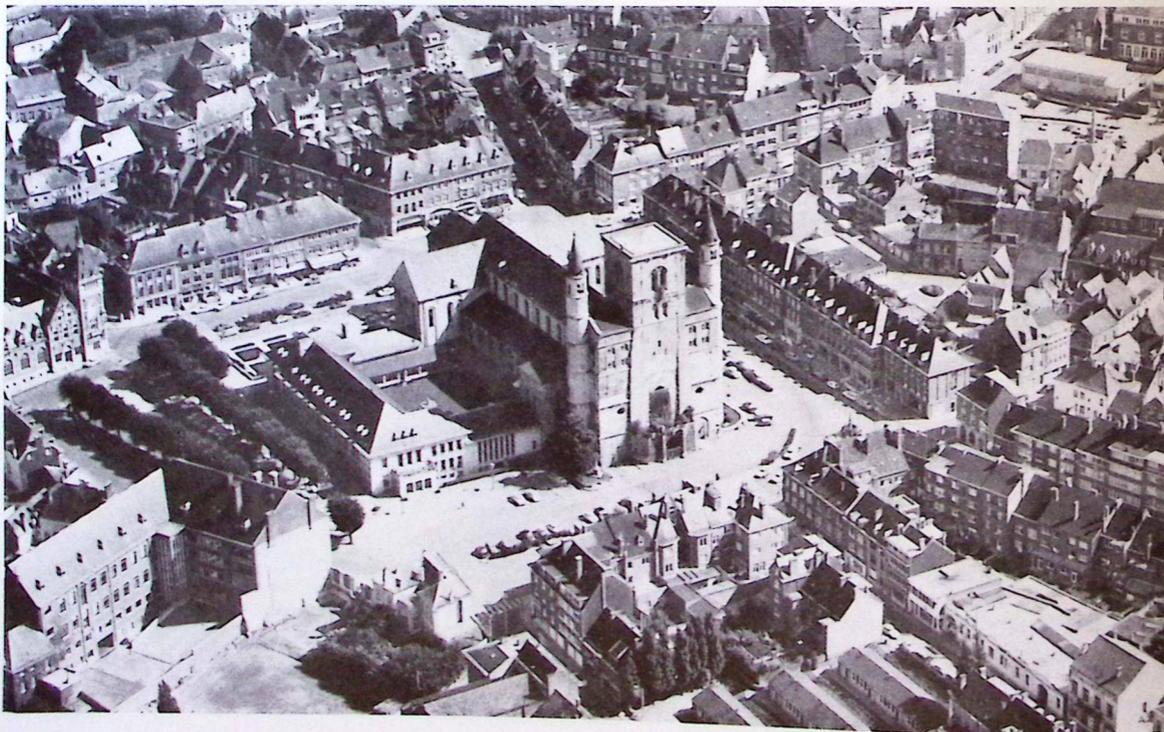
« Les actes de juridiction gracieuse se concluaient par chirographes et, lorsque de commun accord avec les autres villes et franchises du Brabant, Nivelles intervenait dans la conclusion d'un traité ou d'une alliance, elle était obligée de faire appel à un intermédiaire qui scellait pour elle. A trois reprises, ce rôle échut à l'abbé de Gembloux (chartes du 3 décembre 1372, du 8 mars 1355, du 12 mai 1422). Lorsque, le 18 février 1372, les villes et franchises du Brabant prirent l'engagement de maintenir leurs privilèges et, notamment, les chartes wallonne et de Cortenberg, faute de posséder un scel échevinal, Nivelles pria les autres



Sceau du Chapitre de l'église de Nivelles (1443); reproduction d'un dessin de Paul Collet (1916).

villes de témoigner et de sceller pour elle. Cet accord fut validé par quatre chirographes émanant des échevins de Nivelles et datés du 12 mars 1372, respectivement adressés aux villes de Louvain, de Bruxelles, de Bois-le-Duc et de Tirlemont. Dans ces documents, Nivelles explique son manque de sceau par l'usage qu'elle suivait de traiter par chirographes : **car en toutes cozes nous usons et confermons par chirograffe** »(1). Par octroi du 1^{er} mai 1532, Charles-Quint autorisa Nivelles à se faire confectionner un sceau. Celui-ci portait, en son milieu, les anciennes armes de la ville qui étaient d'argent à la crosse de gueules et, brochant sur la crosse, un écusson aux armes de Brabant : de sable à un lion d'or, avec la légende **Sigillum burgimagistratum et juratorium ducis brabantie in suo grido Nyvellency**. Par arrêté royal du 16 février 1847, Ni-

Panorama du centre de Nivelles. La Collégiale Sainte-Gertrude, le cloître, le nouvel Hôtel de Ville forment un ensemble cohérent.



velles fut autorisée à faire usage de ces armoiries comme cachet échevinal. Puisqu'un règlement de 1776 permit la réunion du corps des jurés et des échevins sous le nom de Magistrat, il était normal que le sceau portât l'inscription : **sigillum magistratus civitatis nivellensis**. La ville utilisa, pour les procès, un sceau particulier figurant, dans un écu, une crosse tournée à dextre; l'écu est entouré de la légende **Sigil (sigillum) praet (oris) et scab (inorum) Nivell(ensium) ad cau (sas)**.

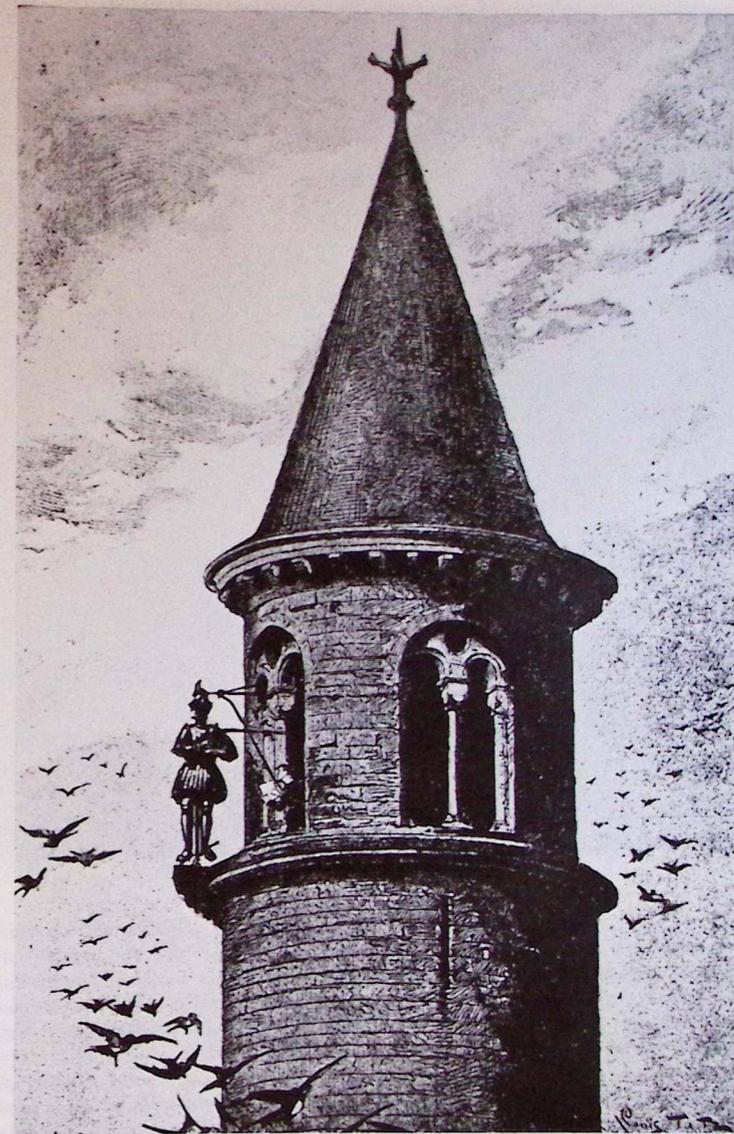
Le document nivellois le plus ancien indiquant l'existence d'une activité laïque appartient au domaine de la numismatique : Nivelles y est mentionnée au titre de **vicus**.

DEVELOPPEMENT DE LA VILLE

Le **vicus** — agglomération marchande — du IX^e siècle est indiqué par ce mot sur un denier d'argent du règne de Charles le Chauve. Au XI^e siècle la localité est un **burgus** et au siècle suivant un **oppidum**.

La ville, orientée vers le courant économique mosan, devint le premier centre commercial du Brabant. Elle appartenait au diocèse de Liège. Les laines et les toiles constituèrent sa richesse. Cependant, cette intense activité industrielle se ralentit au point d'être dépassée par d'autres cités brabançonnaises, en premier lieu par Louvain, Bruxelles et Anvers, plus tardivement par Tirlemont et Léau. Cette stagnation nuisit au développement urbain : le cœur de la ville ne franchira plus la limite de ses remparts.

La grande prospérité de Nivelles se situe par conséquent au XI^e siècle. Les habitants revendiquèrent des libertés. L'abbesse, soucieuse de préserver jalousement des privilèges étendus, y mit obstacles. L'Empereur et le pape intervinrent dans le conflit. Tandis que la ville prospérait, l'abbaye perdit une partie de son hégémonie. Cette décadence partielle s'explique par une perte appréciable de biens fonciers, par une mauvaise situation financière ainsi que par un net recul culturel et moral.



LIEUX DE REUNION INITIAUX DES ECHEVINS NIVELLOIS

Le narthex de l'église Sainte-Gertrude comprenait, notamment, quatre pièces voûtées, à destination non religieuse.

Le célèbre jaquemart, Djean de Nivelles (d'après une gravure du XIX^e siècle).



Nivelles : le perron, surmonté d'un Saint-Michel, premier patron de la cité.

L'endroit, dit « bialfroid » (1437), servit primitivement aux assemblées d'échevins, plus précisément aux fonctionnaires abbaciaux (fin du XII^e siècle). Ils y signèrent, par exemple, un acte *infra turrim nivellae*.

Au début du XIV^e siècle, les échevins siégeaient aux Frères Mineurs (1306). Il fut question de **juges territoriaux** (terme plus exact pour l'époque, qu'échevins) entre 1075 et 1076. Le document qui en parle est probablement le plus ancien relatif à l'existence d'un échevinage brabançon. A Nivelles, les représentants de l'autorité communale furent les jurés et les rentiers. Ces derniers occupèrent des charges de bourgmestres; ils n'ap-

parurent que temporairement au XII^e siècle et définitivement au XIV^e siècle.

LE PERRON

Le perron est généralement considéré en tant que symbole des libertés communales ou des franchises urbaines. Il pouvait, cependant, symboliser la souveraineté du prince, ou celle des privilèges ecclésiastiques.

A Nivelles, la question fit l'objet de controverses entre historiens. La première mention du perron date de 1384. L'appellation des **Crois** remonte à 1361.

Le monument actuel, édifié en pierre bleue, est des XIX^e et XX^e siècles. Le bassin fut érigé en 1523, par l'abbesse Adrienne de Morbecq. En 1618, le monument gothique était surmonté d'une figuration de l'archiduc Albert; plus tard, d'un saint Michel, premier patron de la cité. La statuette que l'on voit aujourd'

d'hui est une œuvre du sculpteur nivellois Marcel Collet.

LE PREMIER HOTEL DE VILLE

On lit, dans différents ouvrages relatant l'histoire de la ville, qu'au XIV^e siècle les échevins se réunissaient dans une maison située à l'entrée de la **chaude-reche rue**, aujourd'hui rue de Soignies, débouchant sur la place Albert I^{er}. Par contre, H. Binet, en 1898, signalait que cet Hôtel de Ville s'élevait sur le Marché au bétail; il occupait une partie du terrain compris entre la rue de Namur et celle des Bouchers. Binet ajoutait : « c'est par suite d'une confusion que l'on a été amené à supposer, comme on l'a fait jusqu'ici, qu'il se trouvait au coin de la rue de Soignies ... De nombreux documents établissent, à n'en point douter, qu'il était situé Marché au bétail ».

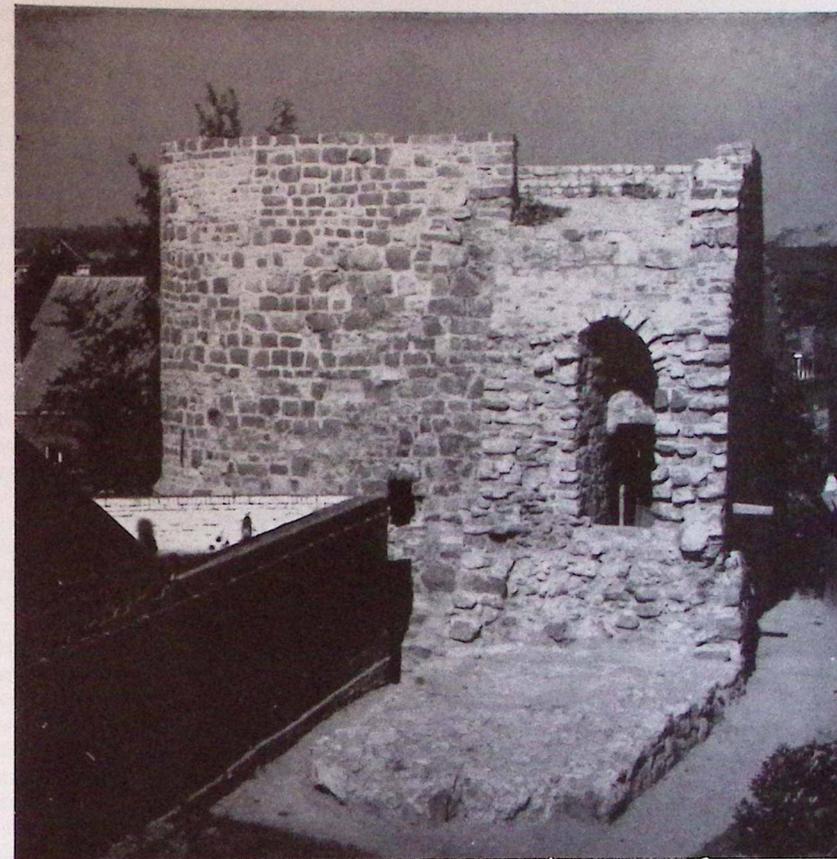
En 1373, les documents l'appellent « Loge de ville », mais dès l'année suivante « Maison de ville ».

La halle, édiflée en 1386, consacra son quatrième étage aux réunions d'échevins. C'était la « Chambre des Seigneurs ».

Cet édifice était imposant pour l'époque. On conserve la convention passée par la ville de Nivelles avec le maître maçon Martiens Rouelles, le 17 juin 1386, ainsi que le cahier des charges intéressant la toiture de l'immeuble (7 mars 1388).

Le document chirographique, découvert par André Brulé aux Archives Générales du Royaume, permit à l'architecte Paul Saintenoy, de reconstituer l'aspect que présentait cette construction : « il est à remarquer, écrit l'auteur, que le soubassement était en blocage de pierres et contenait, à l'origine notamment, la Halle aux grains. Au premier étage, construit en hourdage, se trouvait la boucherie et d'autres locaux. Ces hourdis sont décrits avec minutie; les montants, les traverses, les croisées, les encorbellements sont mentionnés. Il en est de même pour les deuxième et troisième étages, qui contenaient probablement les magasins » (2).

Au quatrième étage, on trouvait la chambre de réunion des échevins de la ville, placée vers le Marché, à la façade prin-



La Tour Simonne (restaurée en 1958) est le dernier témoin des fortifications qui ceinturaient Nivelles dès le XII^e siècle.

cipale. Le local mesurait vingt-cinq pieds sur trente.

Il fallut, à l'endroit désigné par le Conseil, « faire dans le plancher une voussure en brique ou autre matière, entre deux gîtes destinés à prendre pavement d'un foyer de cheminée avec contrecœur. Celle-ci devait avoir deux jambes (montants) bien taillées et supportant deux bonnes cimaises ouvrées suivant les conseils des maçons. Au-dessus de ces dernières devaient être laissés deux trous d'un pied de haut ou plus pour placer un manteau en bois sculpté assemblé et œuvré dont tous les détails sont énumérés. Une mitre conduisait la fumée jusqu'au tuyau à hauteur du pla-

fond » (3).

En 1455, l'évêque de Liège, Jean de Heinsberg, autorisa le Magistrat à faire célébrer la messe dans la chapelle nouvellement construite à l'Hôtel de Ville. L'édifice servant d'Hôtel de Ville était couronné d'un beffroi, dont les détails et les dimensions nous sont connus.

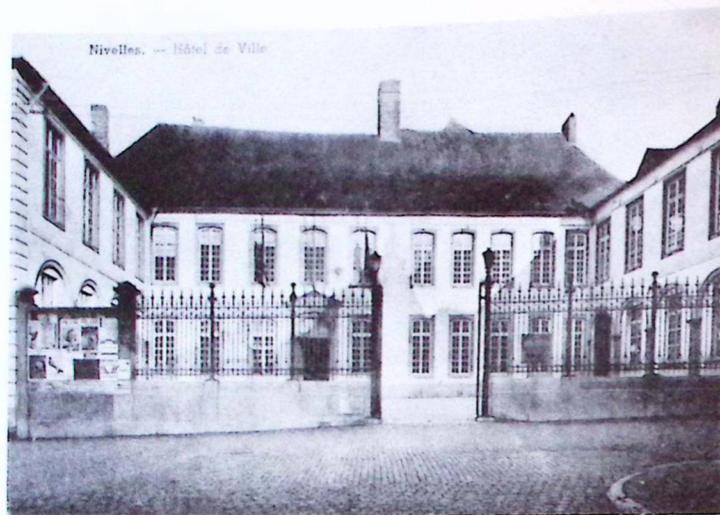
Une horloge, don de Charles le Téméraire, prit place au sommet du monument (1468). Le duc en personne assista à la cérémonie. L'automate figurant Jean de Nivelles date de cette époque.

Le nom de **Djean de Nivelles** apparut pour la première fois en 1613, dans un compte de la ville.

Le Jaquemart fut, plus tard, transféré sur

la tourelle sud de la Collégiale Sainte- Gertrude.

La construction ne résista pas à l'assaut des siècles. En 1686, sa vétusté était telle que de sérieuses mises en état s'avérèrent indispensables. Le Magistrat profita de ces restaurations pour orner le vénérable édifice de vitraux. Par ailleurs, dès le 10 mai 1667, le Magistrat avait ordonné sa démolition, les décombes devant servir à exhausser les remparts de la cité. Ces travaux tardèrent,



Avant le 14 mai 1940. L'ancienne maison abbatiale servant d'Hôtel de Ville.

la bourgeoisie nivelloise n'acceptant pas la disparition d'un monument civil auquel elle tenait, par tradition et par sentiment.

UN PROJET QUI NE FUT JAMAIS RÉALISÉ

En 1738, en dépit de toutes les oppositions, les trois membres de la ville se mirent d'accord pour entamer la démolition du vieil immeuble servant de maison communale. Ces édiles envisagèrent la construction d'un bâtiment sur le terrain, enfin libéré. Ils décidèrent d'entreprendre en premier lieu les expropriations jugées indispensables. Consulté à ce sujet, l'architecte et géomètre bruxellois, Anneessens — fils de François, martyr de la défense des libertés corporatives — critiqua vivement le projet initial et plus particulièrement l'emplacement du futur édifice. Il posa ses propres conditions : édification de l'immeuble sur le terrain dit des trois Pucelles ainsi que sur la propriété Hagon et sur celle du sieur Moreau. Le Magistrat repoussa cette suggestion et agréa, après discussion, un vaste plan conçu par l'un des jurés, M. de Prelle de la

Nieppe. Ce dernier projet fut revu et modifié par le carme chaussé Gaspard Fonson, architecte.

L'opinion publique ne resta pas inactive. Une requête introduite par les notables de Nivelles auprès du Conseil souverain de Brabant n'aboutit pas aux résultats désirés par les signataires : après enquête et inspection conduites par le conseiller fiscal, le Magistrat reçut autorisation de poursuivre la démolition du bâtiment gothique ... à condition que les matériaux fussent bien conservés. Au moment où ces événements se produisaient, le maître ardoisier Guillaume Deltrappe avait déjà enlevé la toiture de l'Hôtel de Ville, moyennant le paiement de neuf florins par journée.

L'emplacement de la maison communale du XIV^e siècle resta inutilisé jusqu'au moment de sa vente par la ville à des bourgeois. Les maisons de la rue des Bouchers et de la rue de Namur, achetées en vue de l'édification d'un nouvel Hôtel de Ville, furent louées à des particuliers.

DE NOUVEAUX PROJETS

Les architectes bruxellois Servais et Coppens furent appelés à dresser des

plans renouvelés. Malheureusement, ces plans sont perdus, contrairement au devis dont l'analyse nous permet d'imaginer la grandeur de l'immeuble projeté. Le coût de l'entreprise fut évalué à 18.295 florins. Les plans prévoyaient d'importantes expropriations.

La guerre et l'occupation de Nivelles par les armées de Louis XV remirent l'exécution des projets à plus tard. En attendant des temps meilleurs, le Magistrat loua des maisons privées : d'abord, celle de la **Charité**, puis la maison du **Blanc Lévrier**, devant la collégiale (1755). Pareille solution était coûteuse et ne pouvait s'éterniser. Le manque de place pour les services urbains et la conservation des archives se faisait sentir chaque jour davantage. En prévision de la construction d'un Hôtel de Ville, la ville acquit quatre immeubles ... en dix ans. On n'en finissait plus de traiter de difficultés administratives et de parer à des vexations de tous genres.

SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

Nivelles ne possédait toujours pas son Hôtel de Ville. Le 1^{er} mars 1794, l'administration urbaine s'installa, tant bien que mal, Grand-Place, dans la maison à l'**Épée d'Or**. Les locaux improvisés ne pouvaient satisfaire les membres du Conseil municipal. Ils décidèrent, à l'unanimité, de tenir les séances dans l'ancien palais abbatial. La résolution fut prise sans attendre la suppression officielle du Chapitre.

L'immeuble fut acquis et le Magistrat s'y installa définitivement en l'an VI.

L'HOTEL DE VILLE DANS L'ANCIENNE MAISON ABBATIALE

Ce palais ne manquait pas d'allure. Il conservait de beaux escaliers, des portes aux linteaux armoriés et des salles spacieuses. Dans la Salle du Conseil, on admirait des toiles et des boiseries remarquables, provenant, pour la plupart, de la collégiale Sainte-Gertrude.

COMMENT CAMILLE LEMONNIER VOYAIT NIVELLES ET SES HABITANTS A L'AUBE DU VINGTIÈME SIÈCLE

« ... Cette gaieté (des Nivellois) ne se concentre pas uniquement, comme une

précieuse essence, au caractère des habitants : elle se volatilise par l'air et s'infuse jusque dans la topographie pittoresque des rues, la dégringolade des toits sur les pentes, la curieuse physiognomie de toutes ces petites façades irrécusablement rieuses. Il y a des villes tristes et des villes gaies : Nivelles appartient à la catégorie de celles-ci. Le soleil impénétrant l'écheveau de ses venelles met dans les vitres, dans les vieux murs fleuris de violiers, dans les fouillis de torves cheminées comme une joie de vivre qui n'est pas démentie par l'accorte bonhomie des ménages. On vit là porte à porte, dans la familiarité d'un vis-à-vis si resserré que d'une fenêtre à l'autre on peut se tendre la main. A peine une ou deux grandes rues, et, à la place, un pullulement de rues diminutives, tournant sur elles-mêmes, comme dans l'entraîn d'une ronde. En tous sens, elles s'entre-croisent, ces ruelles, biaisent, se cassent à angles aigus, plongent, emmêlent à plaisir leurs circuits pour égarer l'étranger qui, sautillant sur le pavé en pointes de clous, croit s'enfoncer dans un entonnoir ... On finit par déboucher sur la place, le cœur et le poumon de la petite cité, aujourd'hui réduite à la vie précaire de chef-lieu d'arrondissement et autrefois bruisante d'une rumeur de ruche, alors que ses ouvriers en batiste et en toile fine n'avaient pas encore, à la suite des troubles de 1647, transporté leurs métiers à Cambrai et Valenciennes ».

14 MAI 1940

Le bombardement de l'aviation hitlérienne détruisit six cents maisons et en endommagea mille deux cents autres. L'Hôtel de Ville fut détruit et les archives qui y étaient conservées, perdues à jamais.

Les services communaux occupèrent des locaux provisoires, dont, de 1953 à 1959, un immeuble contigu au cloître, place Albert 1^{er}. Au mois d'octobre, les fonctionnaires s'installèrent dans le nouvel Hôtel de Ville.

L'HOTEL DE VILLE MODERNE

L'Hôtel de Ville sinistré, ancien palais



Le nouvel Hôtel de Ville, dont la première pierre fut posée le 12 décembre 1953.

des abbesses, n'a pas été réédifié sur le côté ouest de la Grand-Place, entre la rue de Soignies et la route de Mons. Ce changement d'emplacement se justifie, d'une part, du fait que l'endroit était insuffisant pour satisfaire les besoins administratifs accrus d'une cité moderne; d'autre part, la masse de la maison communale aurait nui à la visibilité de la collégiale, le westbau, notamment, demandait un espace libre, relativement étendu, pour prendre toute sa valeur architecturale.

Les architectes V. Bourgeois, Petermans et Lichtert considérèrent qu'« en développant l'Hôtel de Ville sur les faces Ouest-Nord et Est du cloître, on l'enclôt sans brusquerie et on constitue avec la collégiale un ensemble renforcé par l'identité des pierres et des toitures. En contrebas, les volumes de l'Hôtel de Ville, de proportions simples, prolongent l'église sans lui nuire. L'esprit civique n'en est pas moins exalté au point le plus sensible de la cité ».

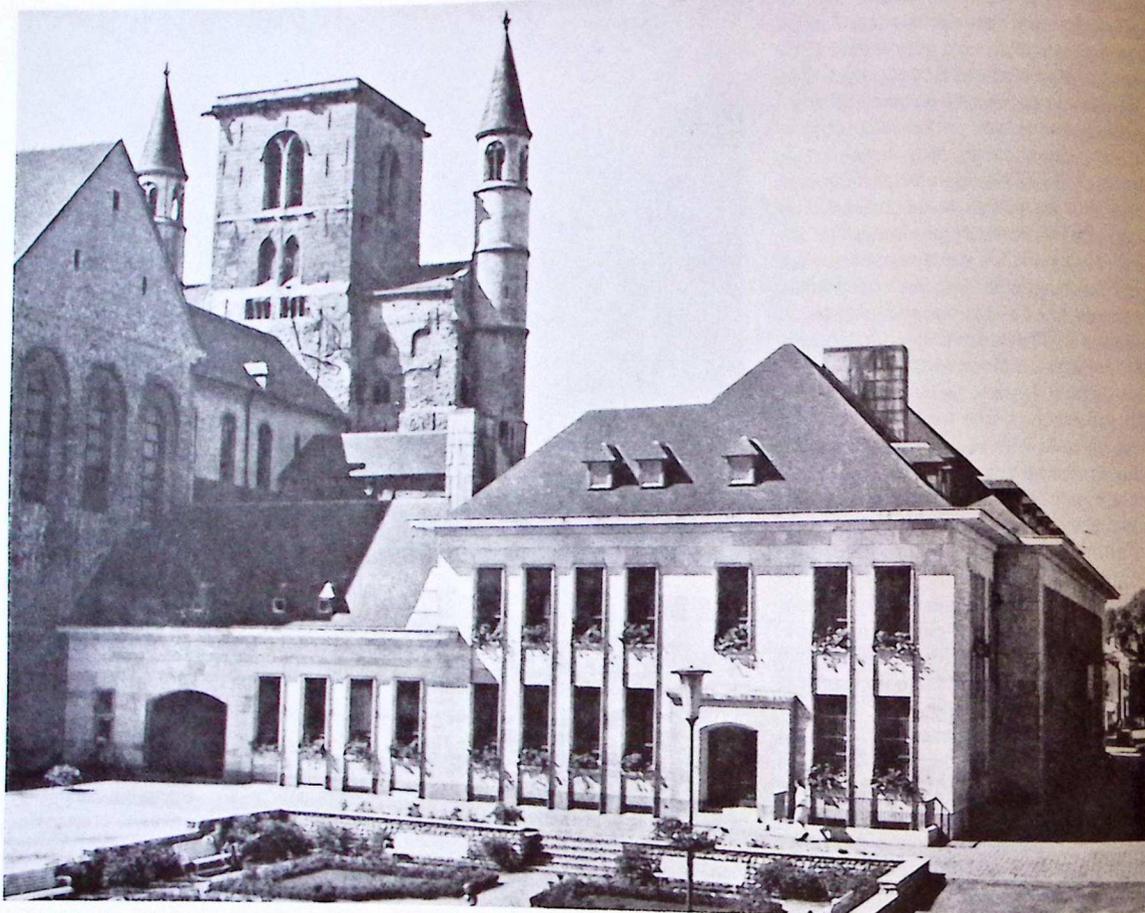
La répartition fonctionnelle des locaux comprend actuellement : sur l'emplacement de l'ancienne maison communale et voisinant la tour de Sainte-Gertrude,

la salle du Conseil, la salle des mariages et petit musée; au rez-de-chaussée, place Albert 1^{er}, les locaux administratifs; l'étage est réservé aux charges mayorales et échevinales; l'aile Est du bâtiment est occupée par des bureaux. Depuis 1973, le Service des Travaux communaux et la Police sont installés au n° 100 de la rue de Namur.

Une inscription commémorative — placée à l'entrée du Cloître, place Lambert Schiffelers — dit que l'« édifice remplace l'ancien Hôtel de Ville détruit le 14 mai 1940 par le bombardement aérien allemand. Les plans en furent élaborés à l'initiative de M. Léon Jeniaux, bourgmestre de 1938 à 1946. La première pierre a été posée le 12 décembre 1953 par M.O. Behogne, ministre des Travaux publics et de la Reconstruction. »

(1) L'Histoire des sceaux nivellois a été traitée par Mariette V. Tourneur et publiée en 1926 dans le *Folklore brabançon*, VI, 31-32, fig., 39-50.

(2) Hourdage ou hourdis : construction grossière. Remplissage en gros moellons ou en plâtras.



(3) Bulletin de la Commission royale d'Art et d'Archéologie, p. 127.
 Voussure : portion de voûte qui raccorde un plafond avec la corniche de la pièce. Contre-cœur : mur formant le fond d'une cheminée.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

1. Jusqu'en 1911 : Willame (G), *Essai de bibliographie nivelloise*, in *Annales de la Société Archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, T.X., 1911, XII, 440 pp.
 2. Cette œuvre est poursuivie par : Delattre-Druet (Marie-Blanche), *Nivelles 1911-1967, Essai de Bibliographie, Histoire - Archéologie et Beaux-Arts, Folklore - Tourisme - Littérature*, *Annales de la Société d'Archéologie, d'Histoire et de Folklore de Nivelles et du Brabant wallon*, T. XXI, Musée de Nivelles, 1971, 184 pp.

3. Revue *Brabant*, no 3, 1966. Bibliographie nivelloise sommaire (livres essentiels, périodiques, articles de presse d'actualité). *Nivelles au fil des siècles*, par Albert Burnet; *A la découverte de Nivelles*, un itinéraire d'Yves Boyen.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Delanne (Blanche), *Histoire de la ville de Nivelles*, Des origines au XIIIe siècle, *Annales de la Société Archéologique et Folklorique de Nivelles et du Brabant wallon*, T. XIV, 1944, XLVIII, 376 pp., fig.
 2. Binet (H), *Un projet de construction d'Hôtel de Ville à Nivelles, au XVIIIe siècle*, *Annales de la Société Archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, T. VI, Nivelles 1898, pp. 1 à 48.
 3. Bourgeois (Victor), *Destruction et Reconstruction de la Ville de Nivelles*, Ed. Art et Technique, *Cahiers d'Urbanisme*, no 13, 1953, 80, 38 pp.

« En développant l'Hôtel de Ville sur les faces Ouest-Nord et Est du cloître, on l'enclôt sans brusquerie et on constitue avec la collégiale un ensemble renforcé par l'identité des pierres et des toitures ».

4. Bulletin des Commissions royales d'Art et d'Archéologie, LXVe année, 1926 (janvier - juin), pp. 125-136.
 5. Bruté (André), *L'ancien Hôtel de Ville de Nivelles. Reconstitution*, dans : *Nivelles*, Art, Archéologie, Folklore, 4-25 juillet 1926.
 Folklore brabançon, VI, 1926, 31-32, p. 51. (Edition spéciale de la revue, à l'occasion de l'Exposition consacrée à Nivelles).

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le Duc de Wellington et la Belgique, un ouvrage illustré de Henri Bernard.

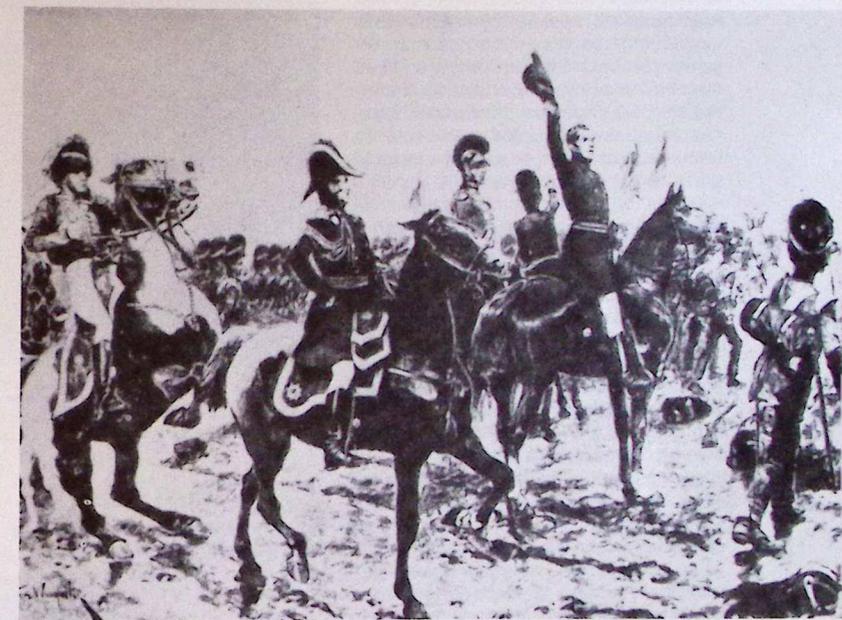
Nos lecteurs connaissent bien Henri Bernard, ancien chef d'état-major de la Brigade Piron, professeur émérite de l'Ecole royale militaire, éminent historien belge, qui nous a donné les fruits de sa science dans d'innombrables livres et études.

Il vient de publier à « La Renaissance du Livre » un copieux volume illustré « Le Duc de Wellington et la Belgique » qui sort de presse précisément au moment où il est beaucoup question dans notre pays de « la dotation Wellington » et de son rachat par la Belgique. Et, à ce sujet, le professeur Bernard explique fort à propos en annexe ce qu'est cette dotation Wellington.

Mais revenons au livre en soulignant que l'auteur présente pour la première fois en langue française une biographie du Duc de Fer. Il nous apprend en particulier tout ce que la Belgique doit à Wellington par son action directe après sa victoire à Waterloo, en 1815, lorsqu'il était le maître de l'Europe et aussi, en 1830, dans les mois qui suivirent la révolution de septembre.

L'Editeur note, non sans raison, que « la plupart des personnes qui visitent le champ de bataille de Waterloo ignorent tout de la personnalité et des méthodes de Wellington. Sans un examen préalable des campagnes du général, vaincu en Inde, dans la péninsule ibérique et en France méridionale, l'étude des journées de juin 1815 est vide de sens ». C'est bien vrai.

Henri Bernard, au début de son livre, dans son « Prélude à Wellington », nous donne une magistrale leçon d'histoire dont il a le secret. L'étendue de sa science fait merveille ici. Il nous parle d'un autre grand capitaine britannique, Marlborough, grand vainqueur du maréchal de Villeroi, sous Louis XIV, à la bataille de Ramillies, en mai 1706. Ramillies, autre champ de bataille du Bra-



Au soir de la bataille de Waterloo, le duc de Wellington ordonnant l'assaut final (toile de Caton Woodville).

bant wallon, que bien peu de personnes connaissent de nos jours. Et pourtant. « Marlborough et Wellington, écrit Henri Bernard, sont les deux plus illustres capitaines terrestres de la Grande-Bretagne, avant la seconde guerre mondiale tout au moins. Lequel des deux fut le plus grand ? ». Et il analyse chacun de ces capitaines pour arriver à la conclusion : « Wellington, à l'opposé de John Churchill (duc de Marlborough) est d'une intégrité absolue. S'il ne déteste pas les honneurs, il les conquiert par son seul mérite. Il est simple, frugal et modeste.

Il ne vit que pour le devoir, dans le sens de la patrie. Sans aucun doute, si Marlborough a plus de génie que Wellington, en revanche celui-ci domine-t-il l'autre de cent coudées par ses qualités d'homme et par l'unité de sa vie. » Il faut lire les admirables pages que l'auteur consacre à la bataille de Waterloo, sans aucun esprit partisan. Ses « réflexions sur Waterloo » sont absolument remarquables. Bref un livre à lire et qu'on lit avec fièvre.

M. D.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Aux amateurs de promenades pédestres et de visites guidées

Le dynamique et sympathique membre de notre Fédération, Emile Deget, poursuivra, en 1974, le cycle de promenades et visites à caractère éducatif et récréatif qu'il a entamé voici de nombreuses années déjà.

A la suite de ces derniers dimanches « sans voitures », bon nombre d'excursionnistes ont réappris les joies de la marche. Aussi croyons-nous que le contingent déjà important de touristes revenus à la saine et tonifiante formule du bon vieux footing si cher à nos parents grossira encore en 1974.

A l'intention des amateurs de visites didactiques et de randonnées dans la nature, nous publions, ci-dessous, le programme d'avant-saison que vient de nous communiquer Emile Deget.

Mercredi 13 mars 1974 : à 14 h 30, visite de l'atelier protégé de réadaptation pour épileptiques, chaussée de Neerstalle, 178, à Forest (à proximité de la place Saint-Denis). Arrêt des trams 19, 52 et 58 et des autobus 50 et 54.

Samedi 30 mars 1974 : à 15 h., visite du Foyer des Orphelins, à Molenbeek-Saint-Jean. Rendez-vous à l'arrêt de l'autobus 49, square De Croly (au coin de la rue du Foyer des Orphelins). Départ à 14 h. 45 précises. Pour mémoire : départs de l'autobus 49 de la Place Emile Bockstael, à Laeken, à 14 h. 11 et 14 h. 26.

Dimanche 7 avril 1974 : splendide randonnée de printemps, de Huizingen à Alseberg, via le Begijnbos et le Elzemheide. Itinéraire très accidenté. Rendez-vous à Uccle-Calevoet (arrêt de l'autobus de la S.N.C.V., derrière la station) à proximité de l'arrêt du tram 55.

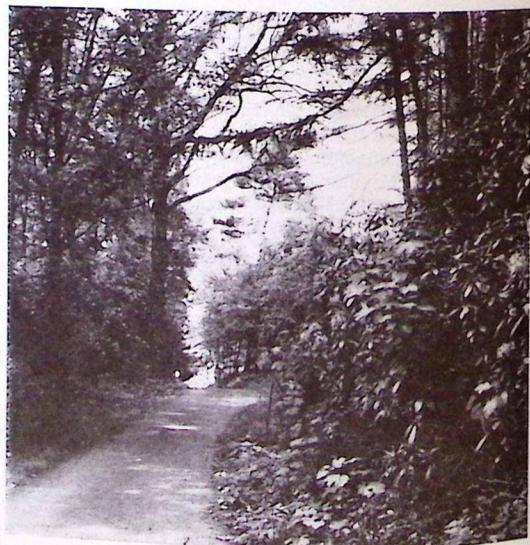
Départ par autobus U.H. à 14 h. 45 très précises. Retour en autobus jusqu'à Uccle-Calevoet, suivant indications du pilote responsable. Les photographes sont invités à se munir de leur appareil.

Dimanche 21 avril 1974 : Evasion d'une journée en autocar pour un bain de réoxygénation dans le Namurois insolite. Les amateurs de prises de vues seront comblés tant sont jolis les sites abordés. Rendez-vous à Bruxelles (coin de la chaussée d'Anvers et du boulevard Bau-douin) à 7 h. 45. Départ du car à 8 heu-



En collaboration avec le ministère des Affaires étrangères et la ville d'Amsterdam, l'Office des Métiers d'Art du Brabant a organisé, en la capitale des Pays-Bas, une grande et prestigieuse exposition de tapisseries contemporaines, en fin d'année 1973 à la Maison des Artistes « Arti et Amicitiae » en plein cœur de la cité. Cette manifestation a connu un succès exceptionnel. Voici M. Roger De Wulf, membre de la Députation permanente du Brabant, prononçant son allocution lors du vernissage.

Huizingen fourmille en coins charmants. Les touristes qui participeront à la randonnée pédestre du 7 avril prochain trouveront sur le parcours plus d'un sujet d'étonnement.



IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



Le tourisme demeure un des atouts majeurs de la province de Luxembourg. Voici Florenville dans son cadre enchanteur.

res très précises pour Aische-en-Refail (visite au domaine de Labas, camp expérimental Governor), Eghezée, Novilleles-Bois (château de Fernelmont), Franc-Waret, le vallon de la Gelbressée, Marche-les-Dames (promenade pédestre dans le Parc National Albert 1^{er} et au rocher fatal), Namur (dîner ad libitum et repos). Vers 14 heures, continuation de l'excursion vers Dinant (promenade pédestre au Parc des Roches de la Leffe), Philippeville, Sautour (visite de cette vieille cité de marbre rouge), Roly (visite au Musée des Fagnes Namuroises). Retour à Bruxelles via Mariembourg et Charleroi. Arrivée dans la capitale vers 21 h. 30.

Prix du voyage : 200 F par personne (taxe et pourboire du chauffeur compris) à verser au C.C.P. n° 473.04 du pilote, Emile Deget, 436, rue des Palais Outre-Ponts à 1020 Bruxelles, avant le 9 avril prochain (date limite).

Pour tous renseignements complémentaires, téléphoner au 02/78.58.29 après

18 h. 30. En cas de demandes par écrit, adressées à M. Emile Deget, prière de joindre un timbre de 5 F pour la réponse.

La Province de Luxembourg par le texte et par l'image

La Députation Permanente du Conseil Provincial de la Province de Luxembourg vient de lancer, à l'aube de cette année 1974, une opération « image de marque » visant à présenter et à faire accepter une conception originale et dynamique des ressources naturelles et humaines du Luxembourg et des moyens nouveaux de développement dont cette province, en voie de mutation lente mais constante, peut désormais tirer parti.

A cette fin, une équipe de Luxembourgeois versés dans les différentes disciplines impliquées s'est attachée, sous la direction éclairée de Paul Pierret,

épaulé par l'Abbé Remy Cornerotte, assurant avec talent et compétence la tâche lourde et périlleuse de secrétaire de rédaction, à présenter la Province de Luxembourg dans la spécificité de son héritage matériel, culturel et sociologique tout en recherchant pour l'avenir les possibilités de promouvoir au sein de cette région si diversifiée un développement original ouvert aux richesses de l'économie moderne dans le respect des valeurs préservées de son passé.

Ce thème fondamental court tout au long des 120 pages richement et éclectiquement illustrées (trois cartes - huit trichromies - cent quarante-quatre clichés noirs et blancs) de l'ouvrage que vient d'éditer la Députation Permanente de la Province de Luxembourg. Ce livre, bénéficiant d'une robuste reliure en toile et présenté sous une élégante jaquette, permet au lecteur de découvrir la province de Luxembourg dans ce qu'elle a de plus original quant à l'héritage de son passé, la problématique de son présent et les espoirs de son avenir.

Le plan remarquable de ce livre facilite d'ailleurs ce contact progressif et ce dialogue entre le lecteur et cette région encore trop mal connue de notre Belgique. Au fil des chapitres sont évoqués les sites de la province, figurant parmi les plus beaux du pays, l'histoire de la région, les particularités du Luxembourg du point de vue de la démographie et de l'habitat, des fêtes et des jeux, de l'art profane et sacré, de l'artisanat et de la littérature, un dernier et substantiel chapitre traitant des ressources économiques et de l'avenir de la province au gré des rubriques axées sur l'agriculture, l'industrie du bois, le tourisme, le problème de l'eau et des barrages, l'album s'achevant sur un survol du remarquable domaine provincial de Mirwart.

Ce livre, qui ne manquera pas d'intéresser tant les investisseurs, qui pourront mesurer l'ampleur du potentiel économique de la province de Luxembourg, que les touristes qui y puiseront mille et une idées pour leurs futurs séjours et excursions dans cette pittoresque région, est vendu au prix de 400 francs. Il peut être acquis dans toutes les bonnes librairies ainsi qu'aux sièges des différents syndicats d'initiatives de la province de Luxembourg.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Les « Royal Towers » du Brussels-Sheraton Hotel

Soucieuse de faire honneur à son rang de capitale virtuelle de l'Europe, de cité pilote des congrès internationaux et de ville-étape pour les touristes en provenance de tous les continents, Bruxelles a entrepris au cours de cette dernière décennie un gros effort sur le plan de l'équipement hôtelier. Citons, au hasard, parmi les constructions effectuées au cours de ces dernières années, le Westbury, le Brussels Hilton, le Mac Donald, le Mayfair, le Royal Windsor, le Lendi, le Ramada, le Brussels Europa Hotel et dans la banlieue bruxelloise le Holiday Inn et le Novotel Brussels Airport, implantés tous deux à proximité de l'Aéroport de Bruxelles National. Parmi les derniers qui ont vu le jour, à Bruxelles, le Brussels-Sheraton Hotel occupant une partie du Manhattan Center est l'un des plus luxueux et l'un des plus grands, sinon le plus grand, de la capitale.

Les étages supérieurs de cet hôtel ont été réservés aux « Royal Towers ». Il s'agit d'appartements de haut standing destinés à héberger des visiteurs de marque pour une nuit ou pour un séjour plus prolongé, et qui sont également loués à des sociétés désirant accueillir leurs hôtes importants dans un cadre luxueux, en profitant de tous les services de l'hôtel (service d'étage, nettoyage et entretien journalier, restaurants, téléphone, etc.).

Pour la réalisation de son projet, la S.A. Manhattan Center, propriétaire du bâtiment, a fait appel au décorateur Maurice Galland qui a travaillé en étroite collaboration avec les architectes du Brussels-Sheraton Hotel, le Groupe « Structures ».

Dans le souci permanent de répondre aux exigences d'une clientèle de plus en plus internationale et diversifiée, ces appartements ont été conçus et décorés dans trois styles différents : moderne-contemporain, Louis XVI et style anglais. Le décorateur, Maurice Galland, qui a largement fait ses preuves dans l'application de ces trois styles, a surtout recherché à personnaliser chaque appartement par un choix différent des harmo-



Brussels-Sheraton Hotel : un des appartements au décor Louis XVI.

nies de coloris et des matières utilisées. Chaque appartement se compose d'un living-salle-à-manger assez vaste avec coin bureau, d'une kitchenette, d'une ou deux chambres à coucher, au choix, d'un vestiaire pour visiteurs avec coin toilette et lave-main, d'une ou deux salles de bain avec coin douche et baignoire, de l'air conditionné avec réglage individuel par pièce, de la télévision en couleur, de la radio et du téléphone. Les « Royal Towers » comptent 31 appartements au total, dont 11 en style moderne-contemporain, 10 en style Louis XVI et 10 en style anglais.

Encourageant succès pour les « Belgium's bonus days »

Le programme promotionnel « Belgium's bonus days », qui a débuté l'an dernier aux Etats-Unis d'Amérique et au Canada, a déjà obtenu d'excellents ré-

sultats. Depuis le 1^{er} mars (date d'ouverture de la campagne) jusqu'au 31 octobre, 10.237 « touristes-BBD » ont, en effet, été enregistrés. Ainsi les prévisions les plus optimistes ont-elles été dépassées, et de loin !

Entre-temps, ont été communiqués les chiffres représentant le nombre total des voyages effectués par des Américains en Belgique, au cours du deuxième trimestre de 1973. Il ressort de ces éléments que le nombre de citoyens des Etats-Unis qui se sont rendus en Belgique, durant la période allant du mois d'avril au mois de juin, a augmenté de 57,2 % en comparaison avec 1972.

Ce résultat positif est encore plus évident lorsqu'on examine les statistiques publiées par le « U.S. Immigration Service », et relatives au nombre global de départs de citoyens américains pour l'étranger, pendant le mois de juin 1973. Pour ce qui est de la Belgique, le nombre de départs est passé de 12.522, en

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

1972, à 20.834, en 1973, ce qui représente une augmentation de 66,3 % ! Le nombre total de départs de citoyens des Etats-Unis pour l'étranger s'est, au cours de la même période, élevé de 2,9 % seulement. La plupart des pays européens, parmi lesquels la Grande-Bretagne, l'Allemagne Fédérale, l'Italie, la France et les Pays-Bas font état d'une régression.

Tandis que la dévaluation de la monnaie américaine (le dollar U.S.A. avait perdu près de 30 % de ce qu'il valait pendant le mois de juillet 1971), a, en général, fortement freiné le tourisme américain à destination de l'Europe, la Belgique a réussi apparemment à accroître, pour sa part, le nombre de ses visiteurs américains. Le programme « Belgium's bonus days » a, sans nul doute, largement contribué à ce phénomène. Voilà qui prouve, d'une façon convaincante, combien la publicité touristique peut être efficace, lorsque des moyens suffisants sont mis à sa disposition.

Rappelons que le programme « Belgium's bonus days » a été mis au point par le Commissariat Général au Tourisme et organisé avec la collaboration du « Tourist Information Brussels ».

A partir de ce mois d'avril 1974, le programme sera étendu à d'autres villes de Belgique.

Un nouveau guide de Bruxelles

Ce nouveau guide complet de Bruxelles est le fruit du travail en commun, durant quatre ans, d'une Américaine et d'une Canadienne, résidant à Bruxelles.

L'édition originale en langue anglaise, intitulée « BRUSSELS WALK GUIDE » est sortie de presse l'an dernier. L'édition française, dont le titre est « BRUXELLES PROMENADES », vient de voir le jour.

Mesdames Anne Fuller Dillon de St-Louis, Missouri, et Patricia Marini Samson, de Toronto, Ontario, les deux auteurs, ont confié la traduction en langue française de leur ouvrage, à Mady Gillet, chargée de relations publiques et journaliste belge.

Ce guide de 120 pages reprend dix-huit promenades, illustrées de cartes originales dessinées par Mme Dillon. Chaque promenade conduit naturellement vers la suivante, de telle sorte que le visiteur peut organiser son itinéraire au mieux du temps dont il dispose.

Le lecteur trouvera également tous les renseignements utiles au sujet des restaurants, des hôtels, des excursions, des grands magasins, des possibilités de shopping, des moyens de transport, des distractions spécialement prévues pour les enfants, de la vie nocturne, etc...

La couverture plastifiée représente une carte de Bruxelles qui permet au lecteur de se situer parfaitement dans la ville, en fonction des indications de lieu et repères fournis par le guide.

L'intérieur de la couverture constitue un inventaire de tous les monuments, musées et curiosités dignes d'intérêt, avec indication des heures d'ouverture, localisation sur le plan de couverture et autres renseignements utiles destinés à en faciliter la visite.

L'édition française BRUXELLES PROMENADES et l'édition anglaise BRUSSELS WALK GUIDE sont en vente au T.I.B., 12, rue de la Colline, à Bruxelles, ainsi que dans toutes bonnes librairies, au prix de 100 francs belges, l'exemplaire.

Visites au Musée Communal et au Musée Schott à Bruxelles

Le Musée Communal de Bruxelles, aménagé dans la Maison du Roi (Grand-Place) est ouvert au public du lundi au vendredi :

du 1^{er} avril au 30 septembre, de 10 à 12 et de 13 à 17 h;
du 1^{er} octobre au 31 mars, de 10 à 12 et de 13 à 16 h.
Les samedis, dimanches et jours fériés, de 10 à 12 h.

Le Musée est fermé les 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 1^{er} et 11 novembre et 25 décembre. Le droit de visite est fixé à :
10 F pour les adultes;
5 F pour les visiteurs de 6 à 15 ans;

gratuit pour les enfants de moins de 6 ans;

les groupements de plus de 12 personnes bénéficient de 50 % de réduction (après demande écrite adressée au Conservateur du Musée, Maison du Roi, 1, rue du Poivre, 1000 Bruxelles, 10 jours d'avance); entrée libre les dimanches; la gratuité est accordée aux élèves des écoles, accompagnés de leur professeur.

Le Musée Schott, situé 27, rue du Chêne, est ouvert au public les mardis et jeudis (sauf les jours fériés) de 14 à 17 heures.

Le prix d'entrée est fixé à :
10 F pour les adultes;
5 F pour les visiteurs de 6 à 15 ans;
gratuit pour les enfants de moins de 6 ans;

les groupements de plus de 12 personnes bénéficient de 50 % de réduction (après demande écrite adressée au Conservateur du Musée, 1, rue du Poivre, 1000 Bruxelles, 10 jours d'avance); la gratuité est accordée aux élèves des écoles, accompagnés de leur professeur.

Cuisine et Folklore du Brabant

Les Editions « Le Sphinx », rue de Danemark, 5, 1060 Bruxelles, viennent de sortir de presse un nouveau livre de cuisine qui mérite toutes nos félicitations. Il s'agit d'un choix de recettes régionales belges. Il est consacré au Brabant.

Pour ce faire, l'éditeur s'est adressé à Gaston Clément, dont les recettes simples, variées et très nombreuses sont bien connues de nos ménagères.

Notre sympathique chroniqueur culinaire, récemment disparu, nous donne ainsi en soixante-sept pages un choix extraordinaire de recettes typiques de notre Brabant. De quoi nous régaler.

Une table des matières précieuse vous permettra de choisir tout à loisir vos recettes préférées.

Et ce qui ne gêne rien, ce petit volume que toutes nos femmes devraient posséder, ne coûte que 95 francs. Il est en vente à notre bureau d'accueil, 2, rue Saint-Jean à Bruxelles.

Les manifestations culturelles et populaires

MARS 1974

- BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon Européen du Chauffage, du Conditionnement d'Air et de l'Isolation « EUROCLIMA » (jusqu'au 6 mars) — Dans les mêmes Palais du Centenaire : Salon International du Bâtiment et de la Décoration (jusqu'au 10 mars) — En la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Cécile Lebrun (céramiste) expose jusqu'au 9 mars.
- 2 DIEST : A la galerie d'Art Esschius, Porte du Béguinage : Henri Schaekels (collages) expose jusqu'au 28 mars.
- 3 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon Professionnel et International EUROPAC (jusqu'au 11 mars).
- NIVELLES : 72^e Cortège carnavalesque avec la participation de 25 groupes et chars internationaux. Départ à 14 h de la gare de l'Est; rondeau final, à 17 h sur la Grand-Place.
- 4 NIVELLES : Carnaval Aclot avec sortie des groupes nivellois. Départ du cortège à 20 h; grand feu des Gilles; feu d'artifice.
- 9 LOUVAIN : 4^e grande Parade des Princes Carnaval avec la participation de nombreux groupes folkloriques belges et étrangers. Départ du cortège à 14 h 11. En soirée, à partir de 20 h 11 : 6^e Bal des Princes.
- NIVELLES : A la Collégiale Sainte-Gertrude, à 20 h : la Royale Harmonie de Frameries présente « Carmina Burana » de Carl Orff (direction : René Defosse). Renseignements et réservations : Maison Hariga, 6, rue de l'Evêché, 1400 Nivelles. Tél. : 067/252.24.
- 10 HEKELGEM : Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem, à 15 h : spectacle de marionnettes pour les enfants.
- 15 BRUXELLES : A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Louis Collet expose ses gravures jusqu'au 30 mars.
- 16 BRUXELLES : Au Centre International Rogier : Foire Internationale du Livre de Bruxelles (jusqu'au 24 mars).
- 19 LOUVAIN : A la Chapelle des Pères des Sacrés-Cœurs, place Père Damien : grand pèlerinage national en l'honneur de saint Joseph. D'autres pèlerinages auront lieu tous les jours, en la même chapelle jusqu'au 31 mars.
- 21 HAL : A la Basilique Notre-Dame, à 20 h : conférence (en néerlandais) avec projection de diapositives, par Mlle M. Casteels sur « Jean Mone, sculpteur de Charles Quint ».
- 23 AARSCHOT : Grand cortège carnavalesque avec la participation de nombreux chars et groupes internationaux.
- BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon des Vacances auquel la Fédération Touristique du Brabant et les sept Syndicats d'Initiative Régionaux du Brabant participent en assurant au stand du Brabant une animation permanente pendant toute la durée du Salon (jusqu'au 31 mars) — Dans les mêmes Palais : 1^{er} Salon Professionnel pour Hôteliers, Restaurateurs et Communautés HERECOM 74 (jusqu'au 29 mars).
- 24 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon Bel-Jouets (jusqu'au 31 mars).
- HAL : Carnaval de la Mi-Carême avec, dans l'après-midi, la sortie du grand cortège carnavalesque escortant le Prince Carnaval et l'impressionnant et cocasse géant hallois « Vaantjesboer ».
- 30 DIEST : A la Galerie d'Art Esschius, Porte du Béguinage : exposition des œuvres de Théo Humblet (jusqu'au 25 avril).

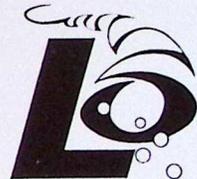
AVRIL 1974

- 6 SCHAERBEEK : Grand cortège carnavalesque auquel participent vingt-deux groupes belges et étrangers (France et Pays-Bas). Le départ aura lieu à 14 h 30. Le spectacle final se déroulera sur la place Colignon.
- 7 HOEGAARDEN : Procession des Rameaux, dite également « des Douze Apôtres », cérémonie extrêmement curieuse dont les origines remontent à 1631. Dans ce cortège haut en couleur, qui sort après la grand-messe, figure une estimable statue du XVI^e siècle, représentant le Christ assis sur un âne — Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat : exposition de remarquables pipes anciennes (jusqu'au 21 avril). Le musée est ouvert, en semaine, à partir de 15 h; les samedis, dimanches et jours fériés, dès 10 h du matin.
- 13 LOUVAIN : Grandes festivités pascales, à partir de 15 heures. Cortège folklorique dans les différents quartiers de la ville. Jet d'œufs de Pâques depuis les fenêtres de l'Hôtel de Ville. L'Œuf de Pâques sera ensuite ouvert tandis qu'il sera procédé dans la Pensstraat à la cuisson et à la vente de l'agneau pascal.
- 15 ELINGEN : Procession équestre.
- HAKENDOVER : célèbre Procession du Divin Rédempteur; elle a lieu dans la matinée après la grand-messe et est suivie d'une chevauchée très spectaculaire à travers champs à laquelle participent plus de cent cavaliers et au cours de laquelle les montures, lancées au galop, piétinent sans ménagement les terres ensemencées. Les champs les plus foulés, ainsi le veut la tradition, produiront les plus belles récoltes. Tout ce cérémonial est suivi par des dizaines de milliers de pèlerins, touristes et curieux venus de tous les coins de Belgique et même de l'étranger. La manifestation se termine par la bénédiction donnée du haut d'un autel dressé au cœur de l'opulente campagne s'étendant entre Hakendover et Tirlemont.
- KESSEL-LO : Moto-cross du Brabant.
- LEMBEEK : Marche militaire de Saint-Véron avec la participation de quelque cent trente fantassins et de plus de cent cavaliers ayant tous revêtu des uniformes d'anciens régiments (carabiniers d'avant 1914-18, sapeurs, artilleurs, chasseurs, guides, gendarmes, etc.) escortant les reliques et la statue de saint Véron. Départ de la marche vers 8 h et retour à Lembeek, vers 17 h après un périple passant par Braine-le-Château, Clabecq, Tubize et Saintes (Hondzocht).
- 20 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : 47^e Foire Commerciale de Bruxelles (jusqu'au 5 mai).
- WATERMAEL-BOITSFORT : vers le 20 avril débute la floraison féérique des cerisiers du Japon, des pommiers et des pruniers. La floraison dure une quinzaine de jours.
- 25 HAL : A la Basilique Notre-Dame, à 20 heures : conférence (en néerlandais) avec projection de diapositives, par Mlle M. Casteels sur « Claus Sluter, sculpteur de la Maison de Bourgogne ».
- 27 BRUXELLES : Au Centre International Rogier : Salon de la Femme d'aujourd'hui (jusqu'au 5 mai).
- 28 GREZ-DOICEAU : Procession de cavaliers en hommage à saint Georges. Ceux-ci attendent sur deux files le passage de la procession, puis ils effectuent un grand tour. A leur retour, ils reçoivent la bénédiction du Saint-Sacrement et font trois fois le tour de l'église dédiée à saint Georges.
- 30 HAL : A la Basilique Notre-Dame et à l'ancien Collège des Jésuites, aujourd'hui Centre Culturel de la ville : grande Rétrospective Camille Colruyt (jusqu'au 10 juin).

VOTRE CHANCE VAUT DES MILLIONS
à la

LOTTERIE NATIONALE

LOTS PAYES EN
ESPECES
AUCUNE RETENUE SUR
VOS GAINS



**CROYEZ A VOTRE CHANCE
ELLE EST REELLE**

Société Belge pour la
Fabrication des câbles et fils électriques
S.A.

en abrégé

FABRICABLE

Usines à Buizingen près de Bruxelles

FILS & CABLES ISOLES
pour toutes les applications de l'électricité

CABLES ARMES
Basse et haute tension

CABLES TELEPHONIQUES

TUBES ACIER ISOLES ET NON ISOLES
soudés à l'électricité, laqués noir ou rouge

TUBES EN MATIERES THERMOPLASTIQUES
TOUS CABLES SPECIAUX SUR DEMANDE

SIÈGE SOCIAL :

RUE DU MARCHÉ 79 — 1000 BRUXELLES
Téléphone : 17.01.67 (8 lignes)
Telex : 21570 FABRICABLE-BRUX.
Adresse télégraphique : FABRICABLE.

BESOIN? d'ARGENT?!

SOLUTION IMMEDIATE!

AUX MEILLEURES CONDITIONS

PRET

REMBOURSABLE DE 5 A 96 MOIS

BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE



47-48, VIEILLE HALLE AUX BLES
(GARE CENTRALE) 1000 BRUXELLES
TEL. 11.42.93 (7 lignes)